This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

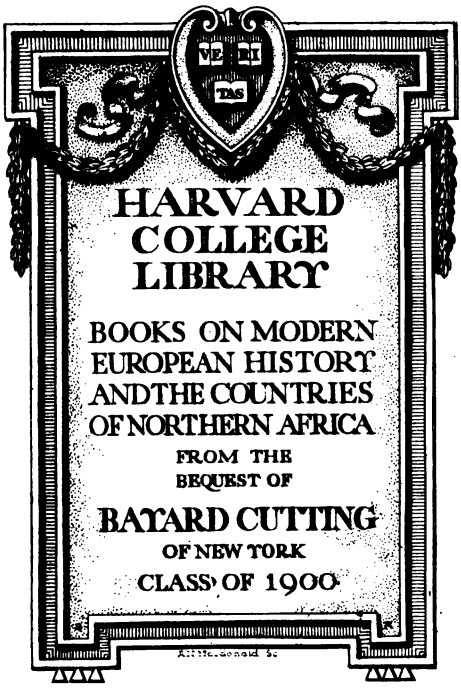
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HD WIDENER
HW KMJ7 V

38523.26


VE RI
TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
BOOKS ON MODERN
EUROPEAN HISTORY
AND THE COUNTRIES
OF NORTHERN AFRICA
FROM THE
BEQUEST OF
BAYARD CUTTING
OF NEW YORK
CLASS OF 1900

COLLECTION

DES

MEILLEURS OUVRAGES

DE LA LANGUE FRANÇAISE

EN PROSE ET EN VERS.

POÉSIES
DE MALHERBE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

POÉSIES
DE MALHERBE

SUIVIES

D'UN CHOIX DE SES LETTRES;

AVEC

UN ESSAI HISTORIQUE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. LÉON THIESSÉ.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M DCCC XXVIII.

38523.26

HARVARD COLLEGE
JUN 14 1921
LIBRARY

Cutting Fellowship fund

AVERTISSEMENT

DU

NOUVEL ÉDITEUR.

Nous avons soigneusement revu et collationné sur les éditions originales cette réimpression des *Œuvres de Malherbe.* Les deux éditions de Barbou (1722 et 1723), avec les observations de Ménage et les remarques de Chevreau, nous ont particulièrement servi; elles offrent un texte en général très pur, exempt surtout de ce vernis moderne dont quelques éditeurs ont essayé de couvrir le vieux langage du poëte. Nous avons également consulté, non sans fruit, la belle édition donnée par Lefèvre-de-Saint-Marc (Barbou, 1757, in-8°), et qui présente, outre un *Discours sur les obligations que la poésie et la langue françoise ont à Malherbe*, une excellente table raisonnée, dans laquelle toutes les poésies sont rangées par ordre chronologique; travail précieux, dont les divers éditeurs du poëte se sont depuis approprié les résultats sans en indiquer la source. Les deux éditions (Barbou 1764, in-8°, et 1776, in-12) publiées par Meusnier de Querlon ne nous ont pas été inutiles. Elles contiennent de plus que les autres la *Lettre de Mal-*

herbe à Louis XIII, sur la mort de son fils; Meusnier de Querlon a substitué aux observations diffuses de Ménage, et aux remarques purement grammaticales de Chevreau, de courtes, mais suffisantes annotations qui, déja adoptées par les éditeurs nouveaux des *Poésies de Malherbe avec un choix de ses lettres* (Paris, Janet et Cotelle, 1822, in-8°), reparoissent dans notre édition avec quelques légères modifications. Enfin, pour ne négliger aucune recherche utile, nous avons dû plus d'une fois, à l'exemple de Saint-Marc, recourir aux divers recueils de poésies, publiés pendant la vie de Malherbe, ou peu d'années après sa mort, et dans lesquels ses principales productions ont été insérées, avant qu'il en parût une collection complète. C'étoit là surtout que nous pouvions espérer de trouver un texte sûr et libre des corrections maladroites que plusieurs éditeurs, et particulièrement Meusnier de Querlon, se sont permis de faire subir à Malherbe.

Outre les poésies de ce créateur de notre versification lyrique, nous avons cru devoir réimprimer un choix de ses Lettres publiées plusieurs fois, et notamment dans les éditions de 1722 et de 1723. Sans doute Malherbe prosateur ne sauroit entrer en concurrence avec plusieurs écrivains de son temps, et on ne le placera jamais au rang de nos épistolaires célèbres, mais néanmoins les

lettres que nous publions font connoître son caractère et son époque; et quelques unes, sortant des limites du genre épistolaire, ont été écrites avec autant de travail et de soin que ses meilleures poésies. On aimera à voir un esprit supérieur s'exercer dans des genres différents; on aimera surtout à étudier jusqu'à quel degré le même écrivain qui a créé notre langage poétique, a pu contribuer aux progrès de la prose françoise [1].

Quoiqu'elle ait été écrite plusieurs fois, la vie de Malherbe étoit encore à faire. La notice à la fois diffuse et puérile que l'on a souvent imprimée sous le nom de Racan, est au dessous du médiocre. Le morceau de Meusnier de Querlon, quoique reproduit récemment [2], a paru trop dépourvu de critique, de philosophie, et surtout de style, pour mériter de trouver sa place dans une collection de classiques. Il falloit essayer d'offrir au lecteur quelque chose de mieux, ou du moins de plus nouveau.

C'est ce que l'éditeur de cette collection s'est efforcé de faire. Dans une notice succincte, il a réuni les faits avérés, choisi, parmi les anecdotes, celles qui lui ont paru caractéristiques, et tenté d'apprécier à la fois dans Malherbe l'homme

[1] Une autre collection de *Lettres de Malherbe*, jusqu'alors inédite, a été publiée en 1822. Il en est parlé dans la notice.

[2] Dans l'édition de Janet et Cotelle. 1822.

et l'écrivain. A-t-il réussi? c'est ce qu'il appartient au public seul de décider.

Tous les auteurs mentionnés ci-dessus ont été consultés pour la rédaction de la nouvelle notice sur Malherbe. On s'est servi en outre du *Dictionnaire de Bayle*, article *Malherbe;* de *Baillet*, *Jugement des savants*, même article; des œuvres de *Balzac;* de *du Tillet*, *Parnasse françois;* des *nouvelles Lettres inédites de Malherbe* (Paris, 1822); de la *Biographie universelle*, article *Malherbe*, par M. Noel, et de plusieurs autres ouvrages.

L. T.

ESSAI HISTORIQUE

SUR MALHERBE,

PAR M. LÉON THIESSÉ.

Henri IV demandoit un jour à l'évêque d'Evreux, poëte fameux alors, et maintenant inconnu, s'il composoit encore des vers : « Depuis que votre majesté, répondit-il, m'a fait l'honneur de m'employer dans ses affaires, j'ai abandonné cet amusement ; mais d'ailleurs il ne faut plus que personne s'en mêle, après un gentilhomme de Normandie établi en Provence, nommé Malherbe, qui a porté la poésie à un si haut point, que nul n'en peut approcher. » Le cardinal du Perron faisoit cette réponse en 1601.

C'étoit en effet l'époque décisive, où la poésie françoise, après s'être égarée dans un dédale de systèmes, après avoir essayé du rhythme latin, et des jeux de mots italiens, venoit de rencontrer enfin son véritable génie. Cette révolution commencée par Bertaut s'achevoit dans les écrits de François de Malherbe, qui lui-même avoit d'abord sacrifié au goût de son temps avant que l'étude de la langue françoise lui en eût révélé le caractère et les secrets. Malherbe, en un mot, étoit *venu ;* et la poésie nationale étoit trouvée.

Ce poëte, que la postérité n'a point cessé d'admirer, moins peut-être à cause des ouvrages qu'il a laissés, qu'en raison du pas de géant qu'il a fait, étoit né à Caen, vers 1555 ou 1556, d'une famille noble mais déchue. L'histoire de sa vie seroit courte, si l'avide curiosité de

ses biographes ne l'avoit chargée d'anecdotes quelquefois insignifiantes, souvent d'une authenticité douteuse. Voici en quelques mots les faits dont cette histoire se compose. Le père de Malherbe qui n'étoit que simple assesseur à Caen, ayant, à la fin de sa vie, embrassé la réforme, celui-ci en ressentit une douleur si vive, qu'il abandonna le pays natal, et passa en Provence, où il s'attacha à la fortune du grand prieur Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II. Ce personnage ayant été tué à Aix en 1586 par Philippe Altoviti, gentilhomme Marseillois, Malherbe livré à lui-même suivit quelque temps la carrière des armes; il combattit sous les drapeaux des ligueurs, et se distingua au siége de Martigues en Provence; cette ville où régnoit la peste, étoit assiégée du côté de la mer par les Espagnols, et du côté de la terre par les Provençaux. Le dernier habitant y vint arborer le drapeau noir avant de mourir. Il paroît que là se bornèrent les exploits du poëte. Soit qu'il se fût dégoûté de cette profession, soit que la pacification générale, qui suivit la restauration de Henri IV, eût donné à ses idées une autre direction, ses historiens ne nous entretiennent plus que de sa vie privée.

Il est à croire qu'elle fut peu tranquille. S'étant marié à Madeleine de Coriolis, veuve d'un conseiller au parlement d'Aix, il devint père de plusieurs enfants auxquels il eut le malheur de survivre. Une fille âgée de cinq ans mourut de la peste entre ses bras. Un fils qu'il aimoit tendrement, et qui, s'il faut en croire les témoignages contemporains, annonçoit d'heureuses dispositions pour la poésie, fut tué dans un combat singulier par un gentilhomme provençal, nommé de Piles, de la famille ancienne des Fortia. Malherbe étoit alors âgé de 72 ans; au désespoir de la mort de son fils, il conçut la pensée de s'en rendre le vengeur; toute l'ardeur de sa jeunesse sembla se

réveiller, et il se préparoit à envoyer un cartel au meurtrier, lorsque ses amis essayèrent de lui remontrer l'inégalité d'un pareil combat : « Comment, à soixante-douze ans, lui dirent-ils, voulez-vous exposer votre vie contre un adversaire qui n'en a que vingt-cinq ? ». — « C'est à cause de cela que je veux me battre, répondit le désolé vieillard ; ne voyez-vous pas que je ne hasarde qu'un denier contre une pistole ? »

Malherbe renonça au duel qu'il projetoit, mais sans renoncer à sa vengeance. Il poursuivit son adversaire jusqu'aux pieds du trône. Une supplique parvint à Louis XIII, accompagnée de la meilleure de ses odes :

Donc un nouveau labeur, etc.

On réussit enfin à le calmer, des amis communs offrirent leur médiation ; mais il est digne de remarque qu'ils imaginèrent d'accommoder l'affaire moyennant une somme d'argent. Dix mille écus offerts à Malherbe excitèrent d'abord son indignation, et ne furent reçus qu'avec un profond dédain ; ce n'est qu'après de vives sollicitations qu'il les accepta, pour servir à la construction d'un mausolée en l'honneur de son fils ; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet.

Cet amer chagrin domestique ne fut pas le seul que ressentit le poëte ; il resta toute sa vie brouillé avec ses parents ; un interminable procès le sépara sans retour de son frère aîné ; et l'on pourroit conclure d'une épigramme assez commune qu'il a faite contre M. d'Is, que ces divisions intérieures l'amenèrent peu à peu à une indifférence complète sur les affections de famille ; s'il ne falloit plutôt, avec plusieurs de ses biographes, regarder cette épigramme comme un simple jeu d'esprit.

La fortune de Malherbe ne fut jamais très brillante. Il avait recueilli de ses ouvrages plus de gloire que de ri-

chesses, lorsqu'en 1605, étant venu à Paris, il fut mandé par le roi Henri IV, parut devant lui, et s'attacha à la cour. Cette année même il accompagna le roi en Limousin, et au retour de ce voyage composa les vers :

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées, etc.

dont Henri fut si content que, ne pouvant encore le faire inscrire au nombre de ses pensionnaires, il commanda au duc de Bellegarde, son écuyer, de le recevoir chez lui. Malherbe eut aussitôt, dans la maison du favori, la table, un domestique, un cheval, et mille livres d'appointements. Tout annonçoit que désormais sa fortune étoit faite; et néanmoins son attente fut trompée : ce furent les seuls bienfaits qu'il reçut d'un monarque à qui il avoit dévoué sa muse, pour lequel même il composa plus d'une pièce galante, où le prince, sous le nom du grand Alcandre, entretenoit ses maîtresses de ses inquiétudes amoureuses. Quelle fut la cause de cette royale négligence? faut-il, avec quelques uns des historiens du poëte, l'attribuer à la froideur du ministre Sully, qui ne pouvoit pardonner à Malherbe de l'avoir combattu en personne pendant les guerres civiles? Un ressentiment si opiniâtre seroit peu digne d'un si grand homme d'état; il avoit eu, en rentrant à Paris avec son maître, bien d'autres torts, et des offenses autrement graves à oublier. Quoi qu'il en soit, ce n'est que sous la régence de Marie de Médicis que le poëte obtint une pension moins indigne de ses talents et de sa renommée; en récompense de son ode *Sur les heureux succès de la régence*, il fut inscrit sur la liste des pensionnaires pour cinq cents écus. Malherbe compta également la princesse de Conti au nombre de ses bienfaitrices.

La cour de Henri IV, au moment où Malherbe y parut, n'étoit pas sans lettres, ni sans goût pour les jeux

de l'imagination. Un jeune page, Honorat de Bueil, marquis de Racan, s'étoit déja fait connoître par les graces d'un esprit cultivé, par une vocation décidée pour la poésie. Les hommes distingués se sont bientôt compris; une liaison étroite se forma entre Malherbe et Racan, et ne finit qu'à la mort du premier. Grace aux conseils de son ami, le goût du page s'épura, et il acquit progressivement une réputation qui dominoit encore toutes les renommées poétiques, au temps de Boileau. Racan ne se bornoit pas à consulter Malherbe sur ses ouvrages; plus d'une fois il interrogea son expérience dans des occasions importantes de sa vie. C'est ainsi qu'un jour, ayant à choisir entre plusieurs carrières qui lui étoient ouvertes, il sollicita l'avis de Malherbe; celui-ci lui répondit par un conte du Pogge, dont La Fontaine s'est emparé à la manière du génie, c'est-à-dire, en composant un chef-d'œuvre [1].

Racan ne fut pas le seul élève de Malherbe; le poëte Maynard et l'orateur du roi [2] Colomby vécurent avec lui dans la familiarité la plus intime; Malherbe disoit du second qu'il avoit l'esprit bon, mais nul génie pour la poésie; il estimoit le talent poétique de Maynard, et ses conseils ont sans doute contribué à placer le nom de celui-ci parmi ceux de nos vieux poëtes dont on aime encore à lire les ouvrages. Cette réunion d'esprits solides ou brillants formoit l'élite d'un cercle littéraire où se propageoit et se fortifioit le goût du beau, où le

[1] *Le Meunier, son fils et l'âne.* La Fontaine, liv. III, fable 1re.

[2] Colomby avoit en effet ce titre, avec une pension de douze cents écus. Il est auteur de plusieurs poëmes, notamment d'une pièce intitulée : *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque, durant sa captivité;* et de deux traductions, l'une de *Justin*, l'autre du premier livre des *Annales de Tacite.* Colomby prit l'habit ecclésiastique à la fin de sa vie, et quitta les lettres pour l'église.

langage achevoit de s'épurer, dans des entretiens spirituels et pleins de savoir. Malherbe avoit ouvert chez lui des conférences sur la langue et sur la poésie françoise. Là se pesoient les anciennes réputations : on achevoit de remettre à leur place tant d'auteurs exaltés outre mesure par l'admiration inexpérimentée de leurs contemporains: Ronsard, Du Bartas, Desportes, et quelques autres. Malherbe faisoit si peu de cas du premier de ces poëtes que, sur son exemplaire, il avoit biffé d'abord la moitié des vers, et ensuite le reste. Quelque hémistiche dur ou contourné se rencontroit-il par hasard dans les vers que Malherbe récitoit à ses amis, il s'interrompoit, et ne manquoit jamais de placer cette phrase intermédiaire : *ici je ronsardisois.*

De pareils mépris n'étoient pas encore sans danger : ils brouillèrent le poëte avec Richelet, le plus prolixe des commentateurs du chantre de la *Franciade.* La brusque franchise de son caractère lui attira des ennemis plus redoutables; un mot dur, lancé très mal à propos, indisposa pour jamais Régnier; et ce satirique écrivit contre Malherbe sa neuvième satire, adressée à Rapin [1]. Deux amis de Régnier, Théophile et Berthelot, parodièrent ses vers, et semèrent leurs ouvrages de traits mordants contre sa personne. S'il faut les en croire, Malherbe étoit égoïste, vain, avare, étranger aux sentiments de la nature, et sur-

[1] Cette satire est intitulée le *Critique outré.* Après avoir reproché à son adversaire, qu'il désigne toutefois sans le nommer, ses mépris pour les poëtes de l'âge précédent, tels que Ronsard, Desportes, du Bellay et Remi Belleau, Régnier caractérise ainsi Malherbe et son école :

. . . . . Leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue;
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,

tout entiché de sa noblesse. Mais la postérité n'a point ratifié ces décisions de la haine; elle a vu dans Malherbe ce que l'on voit dans la plupart des autres hommes, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, quelque affectation d'originalité, mais des vertus privées, et surtout une certaine indépendance de caractère.

Bien qu'il vécût à la cour, Malherbe étoit mauvais courtisan; il ne se refusoit point un bon mot, et souvent ne prenoit nul soin de déguiser sa pensée. Trouvant un jour chez le garde des sceaux Du Vair un conseiller de Provence plongé dans la tristesse, il lui en demanda la cause; celui-ci lui répondit que deux princes du sang venant de mourir, les gens de bien avoient trop sujet d'être tristes; — « Monsieur, monsieur, répliqua vivement Malherbe, cela ne doit point vous affliger : vous ne manquerez jamais de maître. »

Un autre jour une dame de la cour, renommée pour sa pruderie, l'ayant abordé, lui montra madame de Guercheville qui, dans des temps difficiles, avoit donné à la famille royale de grandes preuves de dévouement; elle terminoit le panégyrique par ces mots : *Voilà ce qu'a fait la vertu!* Malherbe se retourne brusquement, et à son tour, lui désignant du doigt la connétable de Luynes, qui étoit parvenue par ses intrigues à obtenir un ta-

Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer: car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attisent leur mot, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.

bouret chez la reine, il s'écrie : *Et voilà ce qu'a fait le vice !*

On pourroit multiplier beaucoup les anecdotes de ce genre ; bornons-nous aux plus caractéristiques.

Un jour que Malherbe dînoit chez l'archevêque de Rouen, M. de Harlay, il s'endormit vers la fin du repas ; le prélat devoit prêcher entre vêpres et complies : il éveille le poëte pour le mener au sermon : « Dispensez-« moi, répond brusquement celui-ci ; je dormirai bien « sans cela. »

Soit avarice, soit désir de paroître singulier, Malherbe logeoit en hôtel garni, et occupoit une espèce de galetas fort mal meublé ; à peine s'y trouvoit-il quelques chaises de paille ; lorsque ces chaises étoient prises par les visiteurs, si quelqu'un frappoit à la porte, Malherbe crioit sans ouvrir : « attendez, il n'y a plus de chaises. »

Il étoit peu doué de ce savoir vivre, de cette urbanité qui instruisent les hommes à ménager mutuellement leur amour-propre. On a vu qu'une parole dure jusqu'à la grossièreté l'avoit brouillé sans retour avec Régnier ; tous les poëtes qui le consultoient étoient traités sans pitié. Les convenances de position et de rang n'avoient aucun pouvoir sur son inflexible franchise. Le duc d'Angoulême, son protecteur, lui montroit un jour des vers de sa façon : Malherbe sans balancer lui déclara qu'il falloit les jeter au feu, un prince ne devant pas donner un ouvrage qui ne fût parfait ; une autre fois, un gentilhomme lui présentoit une œuvre qu'il venoit d'achever : « Avez-vous, lui demanda Malherbe, l'alternative de faire « des vers ou d'être pendu [1] ? » Il traita plus mal encore un poëte de province qui lui avoit apporté une *Ode au roi*, en le priant de lui indiquer des corrections ; Malherbe mit en tête quatre mots qui équivaloient, en termes

[1] Le même trait a été attribué à Boileau. Molière s'en est emparé dans le Misanthrope, acte II, sc. VII.

plus décisifs encore, à ce vers déja passablement brutal du misanthrope[1] :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Il plia gravement l'ode enrichie de cette addition, et la rendit au poëte qui, sans regarder son œuvre, et persuadé qu'il la retrouveroit fort améliorée, se confondit en révérences et en remerciements.

S'il en faut croire Balzac, Malherbe étoit fort mauvais lecteur de ses vers : on l'avoit surnommé l'anti-Mondory, en opposition avec l'acteur célèbre de ce nom ; outre un bégaiement habituel, il crachoit au moins cinq ou six fois en récitant chaque stance de quatre vers ; aussi le cavalier Marini disoit-il : « qu'il n'avoit jamais vu d'homme « plus humide ni de poëte plus sec. »

Quoique philosophe et frondeur, il disoit quelquefois que les affaires publiques ne regardoient pas les citoyens ; « il ne faut point, ajoutoit-il, se mêler de la conduite d'un « vaisseau où l'on n'est que simple passager, » maxime, pour le dire en passant, fort prudente sous le pouvoir absolu, mais fausse et dangereuse sous une république ou sous un gouvernement représentatif.

Créateur du style poétique, Malherbe, dont l'exemple avoit exercé une grande influence sur la prose elle-même, poussoit naturellement à l'excès la rigueur grammaticale : il étoit d'un purisme extraordinaire ; à cet égard tout le monde le trouvoit intraitable, il reprenoit les grands, les courtisans, les femmes, le prince même. On l'eût dit chargé par ordre supérieur du dépôt de la grammaire françoise ; aussi l'appeloit-on à la cour *le tyran des mots et des syllabes*. Balzac dont il faisoit cas, et qu'il regardoit même comme le futur restaurateur de l'éloquence

[1] A la suite des mots *au roi*, il ajouta : *pour sa chaise percée*.

françoise, dit quelque part qu'il traitoit l'affaire des gérondifs et des participes, comme il auroit fait celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. Balzac au reste ne le cédoit point à Malherbe, en fait de jalousie grammaticale.

Ce fut notre poëte qui fit réformer l'orthographe alors surannée de la signature des rois de France. Voici à quelle occasion. Henri IV un jour lui faisoit voir la première lettre que le dauphin (depuis Louis XIII) lui avoit écrite; elle étoit signée *Loys* suivant l'ancien usage. Malherbe demanda pourquoi le jeune prince n'avoit pas écrit son vrai nom qui étoit *Louis;* et Henri IV reconnut aussitôt la justesse de l'observation. Depuis cette époque les rois de France du nom de Louis ont écrit leur nom comme il se prononce.

Il étoit ennemi des longueurs, et disoit des vers chargés de mots inutiles que c'étoit une bride de cheval attachée avec une aiguillette. Pascal s'est servi d'une figure plus heureuse lorsqu'il a comparé les mots placés uniquement pour l'oreille à ces fausses fenêtres qu'un maladroit architecte multiplie pour tromper l'œil, et dont l'effet ordinaire est de l'avertir du défaut même qu'il s'agissoit de dissimuler.

Dumarsais a écrit qu'il se faisoit plus de figures un jour de marché à la halle qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Avant lui Malherbe avoit dit que les meilleurs juges en poésie stationnoient au port au foin; c'étoit là, ajoutoit-il, ses maîtres pour le langage[1]; Malherbe, dit-on, comme depuis notre Molière, avoit foi dans les décisions de sa servante.

[1] Régnier lui reproche cette opinion dans les vers suivants :

Comment! il nous faut donc, pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,

Le purisme dont il faisoit profession ne l'abandonna pas même au lit de mort. Un prêtre de Saint-Germain l'Auxerrois sa paroisse étant venu pour le confesser quelques moments avant son agonie, il l'écouta d'abord dans le silence d'un homme absorbé par le mal; puis il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde sur un mot qui n'étoit pas françois; son confesseur voulut le réprimander : « Monsieur, dit le moribond, « je veux défendre jusqu'à la mort la pureté de la langue « françoise; » le prêtre continuant son sermon, se mit à lui parler de la miséricorde divine, Malherbe l'interrompit de nouveau : « Ne m'en parlez plus, votre mauvais « style m'en dégoûte. »

On doit remarquer à cette occasion que tous les biographes de Malherbe se sont informés avec une gravité singulière, de la question de savoir si ce poëte avoit de la religion; de telles discussions peignent une époque. Il en est résulté sur l'orthodoxie de Malherbe deux opinions tout-à-fait distinctes; les uns l'ont représenté comme très pieux, les autres en ont presque fait un incrédule; ceux-ci ont allégué sa fuite de la ville natale, lorsque son père se convertit au calvinisme, ses vers toujours fidèles aux sentiments catholiques, à la haine du protestantisme, et enfin cette maxime qu'il avoit adoptée comme règle de conduite: *bonus Deus, bonus animus, bonus cultus,* que l'on peut rendre à peu près ainsi : « croire un dieu bon, avoir un bon cœur, voilà le vrai culte. »

Les biographes de l'opinion contraire, Bayle à leur tête, pensent avec plus de raison que les sentiments de

Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs!
Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire
Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire;
Et quand les crocheteurs seront poëtes fameux,
Alors sans me fâcher je parlerai comme eux. (SATIRE IX.)

Malherbe étoient sinon d'un incrédule, du moins d'un parfait sceptique. Plus d'une anecdote, en effet, le montre parlant sans beaucoup de respect des choses saintes. On raconte qu'il avoit effacé toutes les litanies, prétendant que chaque verset n'est qu'une redite du précédent, et qu'on peut résumer la nomenclature entière par cette seule phrase : *omnes sancti, et omnes sanctæ, orate pro nobis.* Malherbe avoit accoutumé de dire : « que les honnêtes gens n'ont point d'autre religion « que celle de leur prince ; » aux pauvres qui lui demandoient l'aumône il répondoit : « Je ne vous crois pas en « grande faveur dans le ciel : Il vaudroit mieux que vous « le fussiez à la cour. » Quelques jours après la mort du maréchal d'Ancre, il alla rendre visite à madame de Bellegarde ; on lui dit qu'elle étoit à la messe : « A la messe, « répondit-il, que diantre peut-elle demander à Dieu, « après qu'il nous a délivrés du maréchal d'Ancre? »

Enfin, pour compléter ces preuves à l'appui de l'opinion de Bayle, Malherbe, près de mourir, refusa longtemps de recevoir les secours de l'église; comme on vouloit qu'il se confessât, il répondit qu'il ne se confessoit jamais qu'à Pâques ; ce fut avec la plus grande peine qu'un de ses amis, nommé Yvrande, parvint à le déterminer, en lui représentant qu'ayant fait profession de vivre comme les autres hommes, il devoit mourir comme eux. Et l'on a vu précédemment quelle sorte d'attention Malherbe mourant accordoit aux exhortations de son confesseur.

S'il étoit permis de hasarder quelques observations sur un pareil sujet, nous dirions que si la piété de Malherbe, fervente jusqu'à l'enthousiasme dans ces premières années de la jeunesse où tous les sentiments sont neufs et purs, parut s'affoiblir pendant le cours agité de sa vie, un tel changement s'explique trop par l'époque où il vécut, par les scènes de fanatisme dont son siècle le

rendit témoin. Au milieu des fureurs de la Ligue, de ces saturnales de l'hypocrisie religieuse, au spectacle des forfaits sacrés, horriblement commis, plus horriblement justifiés, comment une ame généreuse auroit-elle pu se défendre d'un long dégoût pour l'humanité, et peut-être de doutes affligeants sur la vérité d'une croyance à l'abri de laquelle des fanatiques ou des ambitieux se plongeoient pour ainsi dire dans une débauche de crimes? Malherbe ne vit-il pas tour à tour les massacres religieux sous Charles IX, les orgies du règne de Henri III, les débats de ce prince foible et dissolu avec les chefs de la Ligue, l'assassinat commis par Jacques Clément, sanctionné par Rome, les entreprises détestables de Barrière, de Châtel; le forfait de Ravaillac; et sous la régente Marie de Médicis, le supplice de la maréchale d'Ancre, qui n'étoit qu'intrigante, et qui périt comme sorcière? Doit-on s'étonner si ses sentiments catholiques parurent successivement s'ébranler et s'affoiblir?

Ajoutons qu'en regard de ces scènes atroces apparoissoit une cour voluptueuse et frivole, alliant aux pratiques d'une dévotion étroite la licence des mœurs, le relâchement des principes, et non seulement par ses exemples, mais même par ses paroles, affoiblissant le respect dû aux dogmes sacrés au nom desquels s'exécutoient les massacres. S'il est quelque chose de plus odieux que le fanatisme, qui égorge sans pitié, c'est la politique qui se sert pour ses projets de ce fanatisme qu'elle ne partage pas; c'est l'impiété qui frappe des ennemis avec le glaive de la religion. Telle étoit la cour de Charles IX, celle de Henri III; telle fut à beaucoup d'égards celle de la régente Marie de Médicis. Malherbe qui, né sous Henri II, et mort sous Louis XIII, assista à six règnes presque entiers, pouvoit-il se dérober à la contagion universelle? Les scandales religieux le jetèrent dans l'in-

différence, ceux de la cour dans le mépris des hommes.

Malherbe mourut à Paris en 1628, dans sa soixante-treizième année. On déposa ses restes dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et la plupart des poëtes du temps s'empressèrent à l'envi de rimer des épitaphes en son honneur. La plus connue est celle de Gombauld :

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose.
Il a long-temps vécu sans beaucoup de support;
En quel siècle! Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre.... et moi, je vis comme il est mort.

Segrais, poëte et prosateur estimé au temps de Boileau, et, comme Malherbe, natif de Caen, lui fit élever une statue colossale en pierre; il la plaça sur la façade de sa maison, avec l'inscription que voici :

Malherbe, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,
Segrais, enchanté de ta gloire,
T'a consacré ce monument.

Au moment où parut Malherbe, la poésie françoise étoit couverte encore de la rouille des vieux âges; à la rudesse d'un langage à peine formé avoient succédé les systèmes pédantesques de Ronsard, et l'abus des imitations italiennes. Malherbe lui-même commença par sacrifier à ce mauvais goût, lorsqu'il imita en françois un médiocre ouvrage du Tansillo, les *Larmes de saint Pierre*, avec lesquelles il attendrit toute la cour de Henri III. On peut même ajouter que, quelques progrès qu'il ait faits dans la suite, il ne put jamais se délivrer entièrement de ces *concetti* alors si fort à la mode. La preuve s'en trouve dans ses poésies galantes, la plupart composées par ordre, et dans ses lettres amoureuses en prose, adressées, dit Bayle, à des maîtresses imaginaires.

Il débarrassa la langue d'une foule de vieux mots qui lui imprimoient un caractère gothique et presque barbare. Les constructions embarrassées ou vicieuses disparurent. Sobre d'inversions et de tours pénibles, il rechercha particulièrement cette clarté qui résulte de l'ordre naturel des expressions, et en même temps la pompe des images et la majesté des mouvements lyriques. Dans un temps où le premier besoin étoit de créer un idiome poétique, on ne s'étonnera pas s'il donna plus d'attention aux mots qu'aux choses. C'est ainsi que procèdent toutes les littératures qui se forment.

Les odes de Malherbe offrent rarement des pensées hardies et des vues philosophiques. Cette absence s'explique moins par son esprit qui avoit de l'élévation et de la franchise, que par le poste qu'il occupoit. Poëte attaché à la cour, poëte royal, pour ainsi dire, il dut en tout temps, et sous tous les règnes, reproduire les mêmes éloges. Rien ne ressemble plus à ceux qu'il prodigue à Marie de Médicis, aux dépens de la vérité, que ceux qu'il avoit précédemment donnés à Henri IV, d'accord avec cette même vérité. Malherbe fut surnommé le prince des poëtes et le poëte des princes, et ne méritoit pas moins le premier titre que le second. Il y a loin de cet auteur, rimant des fadeurs pour Alcandre, à Pindare chantant les vainqueurs dans la lice olympique, à Tyrtée, enflammant les courages, et même à l'affranchi Horace, philosophant en vers à la table de Mécène. Ce n'est que sous le rapport des conquêtes du langage qu'il faut juger Malherbe.

Personne n'a plus étudié l'effet des strophes. Son oreille lui révéla la nécessité des repos, au troisième vers du sixain, et au septième des strophes de dix vers. Il attacha un très grand prix à la richesse des rimes, ce premier besoin de l'ode, et se fit même sur cette partie

de la versification françoise des règles plus rigoureuses que ses plus rigoureux successeurs.

Toutefois la langue qu'il travailla avec une constance remarquable ne devint pas toujours dans ses vers complétement naturelle; on y trouva quelque chose de paré qui contrastoit avec sa naïveté passée; trop souvent il se montra en vers ce que Balzac est en prose. On connoît cette anecdote de la vie de La Fontaine, qui, d'abord séduit par le tour harmonieux de Malherbe, l'avoit choisi pour modèle, et qui, reconnoissant bientôt son génie essentiellement naïf et facile, le quitta pour revenir à la vérité; retour qu'il expose dans ces deux vers:

> Il faillit me gâter; mais enfin, grace aux dieux,
> Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

Toute la carrière poétique de Malherbe est comprise entre *les Larmes de saint Pierre* et l'*Ode à Louis XIII sur les révoltés de La Rochelle.* Des morceaux nombreux, mais inégaux en mérite, remplissent l'immense intervalle qui sépare l'essai d'un jeune homme de l'œuvre d'un talent consommé. On y distingue surtout les *Stances à du Perrier, sur la mort de sa fille,* l'*Ode sur la régence de Marie de Médicis*, l'*Ode au duc de Bellegarde*, la *Paraphrase du psaume CXLV*, le *Fragment aux ombres de Damon*, *etc.* Au reste, on remarquera que le talent de Malherbe n'a point eu de vieillesse. Il écrivit l'*Ode à Louis XIII*, son chef-d'œuvre, à un âge [1] où la plupart des poëtes sentent leur imagination se décolorer, leur verve se tarir. C'est que chez Malherbe la faculté dominante n'étoit point l'imagination, mais le jugement; il avoit le bon sens du génie, et le génie du travail.

En effet, il composoit très lentement; ses vers ne sortoient de sa plume qu'avec une difficulté extrême. On

[1] A soixante-douze ans.

l'entendoit souvent dire qu'après avoir fait un poëme de cent vers, ou un discours de trois feuilles, un auteur devoit se reposer trois années. Balzac assure qu'il employa une demi-rame de papier à faire et à refaire une seule stance. On n'a point d'autre exemple de succès poétiques si pénibles, si laborieux. Sa muse, disoit-on, ressemble à une belle femme dans les douleurs de l'enfantement.

Ennemi des fictions poétiques, et laissant voir en général moins d'inspiration que de calcul, moins d'entraînement que d'adresse, il fut, dans son siècle même, accusé de sécheresse. Aussi ne sauroit-il être comparé à Pindare pour l'enthousiasme lyrique, à Horace pour le charme et la philosophie. Il a plus de rapports avec Jean-Baptiste Rousseau, dont la pensée n'est guère plus puissante que la sienne, et qui n'a sur lui comme versificateur que l'avantage d'être venu dans un temps où la langue poétique avoit été enrichie et fixée par une suite de grands écrivains; mais il diffère complétement du poëte plus moderne que ses contemporains ont surnommé le *Pindare françois*[1].

On n'apprendra pas au reste sans quelque étonnement que cet homme qui consumoit sa vie à rimer péniblement des vers, et pour lequel même cet art étoit un métier, puisqu'il resta constamment aux gages des princes, affectoit de mépriser la profession du poëte; « il y avoit, disoit-il, de la folie à faire un métier de la « poésie, et un bon poëte n'étoit pas plus utile à l'état « qu'un bon joueur de quilles. » Cette comparaison ne sauroit être juste qu'à l'égard de l'écrivain qui, n'embrassant de l'art que le matériel, au lieu d'élever le ministère du poëte jusqu'à l'instruction de son siècle et de tous les âges, se réduit à n'être qu'un arrangeur de syllabes.

[1] Lebrun.

De tous les auteurs latins, Malherbe, à l'imitation de Scaliger, estimoit particulièrement Stace; quelquefois cependant il nommoit Horace son bréviaire; il étoit néanmoins familier avec les autres grands écrivains de l'antiquité; de nombreuses imitations de leurs passages les plus connus en fournissent une preuve irrécusable. Mais il n'estimoit nullement les poëtes latins modernes; Malherbe prétendoit, comme Despréaux l'a pensé depuis, que si Virgile et Horace fussent revenus au monde, ils eussent donné le fouet à Bourbon et à Sirmond, versificateurs latins alors fort célèbres.

Malherbe a laissé quelques ouvrages en prose; les plus importants sont deux traductions, l'une du *Traité des bienfaits* de Sénèque, l'autre du trente-troisième livre de *Tite-Live.* Il paroît qu'il avoit entrepris une version des *Épîtres* du même Sénèque, mais qu'il ne poussa pas très loin cet ouvrage qui fut achevé par Boyer son neveu, et J. Baudoin, depuis académicien. Ces traductions de Malherbe sont au dessous du médiocre.

On a dit plus haut que ce poëte avoit composé des lettres d'amour; ce genre d'opuscule étoit alors de mode. Les auteurs se choisissoient dans les cercles de la cour quelque grande dame, et, comme par un ressouvenir de l'ancienne chevalerie, l'érigeoient en souveraine de leurs pensées; rarement leur prose amoureuse et leurs vers plaintifs réussissoient-ils à la toucher; c'étoit de l'amour d'imagination, essentiellement pur et platonique. Ces soupirants à froid désignoient leurs dames sous des noms empruntés et toujours romanesques; ainsi Malherbe appeloit la vicomtesse d'Auchy *Caliste,* et la marquise de Rambouillet *Rodanthe.* Il paroît que ce fut en l'honneur de sa passion poétique pour ces deux dames qu'il écrivit ses *lettres d'amour;* mais ce genre faux n'alloit point à son talent et ne lui réussit pas.

D'autres lettres de Malherbe obtinrent plus de succès; elles ont été plusieurs fois imprimées; et en général, sans approcher de nos grands épistolaires, le style de l'auteur mérite d'être remarqué pour le temps. Les plus importantes de ces lettres ne sont, à proprement parler, que des épîtres à l'imitation des anciens, et nommées dans Sénèque *consolations;* morceaux d'apparat écrits avec recherche, et qui n'offrent en général que des développements philosophiques sur l'instabilité des choses humaines. Telle est principalement la lettre de Malherbe à la princesse de Conti, à l'occasion de la mort de ses enfants[1].

On ne connoissoit jusqu'en 1822 que le recueil des lettres de Malherbe publié dans les éditions de Ménage et de Chevreau; et quoique divers littérateurs liés avec quelques descendants du poëte ou de ses amis eussent signalé plusieurs fois l'existence d'une correspondance inédite, personne n'avoit pu offrir à cet égard aucun détail particulier; enfin ce nouveau recueil de lettres de Malherbe a paru, et l'on a dû, dans l'intérêt de l'histoire, en regretter la privation trop prolongée.

Cette correspondance étoit entre les mains de M. le comte de Fortia d'Urban. La plupart des lettres dont elle se compose sont adressées au célèbre antiquaire et orientaliste Peiresc, conseiller au parlement d'Aix en Provence, ami de la plupart des hommes distingués de son temps, et en même temps leur Mécène. Peiresc étoit particulièrement attaché à Malherbe et à son jeune fils, si malheureusement ravi à la fleur de l'âge. Le poëte habitoit Paris, et Peiresc la Provence; l'un entretenoit l'autre des nouvelles politiques et des intrigues de cour; et ce commerce de lettres embrassa tout l'espace compris entre l'année 1606 et l'année 1627. Ainsi, la collection épistolaire forme-t-elle de curieux mémoires sur

[1] Un choix de ces lettres se trouve dans la présente édition.

une des plus intéressantes époques de l'histoire de France.

Ce n'est pas que Malherbe ose raconter tout ce qu'il sait; on le voit souvent s'interrompre dans ses récits. « Il vaut mieux, dit-il, se taire que de rien écrire de ceux « qui peuvent proscrire. » Il se livre souvent à des éloges exagérés de la puissance; il maltraite Sully, ne donne pas un mot de blâme au maréchal d'Ancre, et se tait complétement sur sa mort. Toutefois les anecdotes abondent dans la correspondance; la liberté satirique à l'égard des mœurs de la cour est presque entière, et quelques morceaux sont vraiment historiques. De ce nombre est la lettre sur la mort de Henri IV. L'ensemble de la collection fait connoître à la fois l'époque, la cour, et Malherbe.

Les œuvres de ce poëte ont été publiées plusieurs fois. Ménage les a chargées de commentaires pédantesques, Chevreau d'annotations grammaticales. Il existe un très bon travail chronologique de Saint-Marc sur le même auteur, et Meusnier de Querlon, critique estimé, a publié une édition enrichie de notes courtes, mais suffisantes. *La Vie de Malherbe* avoit paru dans plusieurs recueils littéraires, et à la tête de diverses éditions, avec le nom de Racan, son élève; mais ce misérable ouvrage ne paroît point être réellement sorti de la plume d'un écrivain jadis vanté par Boileau, et dont les poésies annoncent un talent peu commun. Meusnier de Querlon a écrit également la vie de Malherbe, et l'évêque de Grasse, Godeau, a laissé un discours sur les œuvres de ce grand poëte. Enfin on assure qu'un travail complet sur Malherbe existe dans les papiers du savant Ginguené. Il est à désirer que ce travail soit livré au public; il effacera sans aucun doute celui de tous les anciens commentateurs du père de la poésie françoise.

POÉSIES
DE MALHERBE.

LIVRE PREMIER.

ODE

AU ROI HENRI-LE-GRAND,

SUR LA RÉDUCTION DE MARSEILLE A L'OBÉISSANCE DE CE ROI, SOUS LES ORDRES DU DUC DE GUISE, GOUVERNEUR DE PROVENCE.

1596.

Enfin, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre
Qui montre aux ambitieux
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,

Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre pour être
La marque d'un si beau jour?

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mutins[1],
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas, le parricide:
Un Alcide, fils d'Alcide[2],
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie

[1] Charles Cazaux, consul de Marseille, s'étant rendu maître absolu dans cette ville, avec Louis d'Aix, avoit appelé les Espagnols à son secours, pour se maintenir contre les forces du roi, commandées par le duc de Guise.

[2] Charles, fils de Henri, duc de Guise, surnommé *le Balafré*.

Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille, volée
A son juste possesseur,
Avoit langui désolée
Aux mains de cet oppresseur.
Enfin le temps l'a remise
En sa première franchise;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple more
A ce miracle entendu;
A l'un et l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu:
Toutes les plaines le savent
Que l'Inde et l'Euphrate lavent;
Et déja, pâle d'effroi,
Memphis se pense captive,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi[1].

[1] Le duc de Guise, sorti de la maison de Lorraine, qui prétend tirer son origine de Godefroi de Bouillon.

FRAGMENTS D'UNE ODE

AU ROI HENRI-LE-GRAND.

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PRÉCÉDENTE.

1596.

Soit que, de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste et la gloire commande
Tu passes comme un foudre en la terre flamande,
D'Espagnols abattus la campagne pavant;
Soit qu'en sa dernière tête
L'hydre civile t'arrête;
Roi, que je verrai jouir
De l'empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre,
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite
Par un heur éloigné de tout penser humain.
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée;
Non celle où tu rencontras
Sur la Dordogne en désordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan qui se moquoit des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée;
Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ce dos chargé de pourpre et rayé de clinquants
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les dieux, qu'il ignoroit, ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ses crimes de cinq ans.

La mer en cette furie
A peine a sauvé Dorie[1];
Et le funeste remords
Que fait la peur des supplices
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.

[1] Charles Doria, Génois, qui commandoit les galères d'Espagne, que Cazaux devoit introduire dans le port de Marseille.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

SUR SA BIENVENUE EN FRANCE,

PRÉSENTÉ A AIX, L'ANNÉE 1600.

Peuples, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs :
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie;
Et soient dans les coupes noyés
Les soucis de tous ces orages
Que pour nos rebelles courages
Les dieux nous avoient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins
En leur ame encore affamée
De massacres et de butins.
Nos doutes seront éclaircies[1];
Et mentiront les prophéties

[1] *Doute* étoit alors féminin.

De tous ces visages pâlis
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climactérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse que la foi
D'amour ensemble et d'hyménée
Destine au lit de notre roi.
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Hétrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière :
Et telle dessus l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mêmes de Céphale
En feroient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,

Lui met le respect en la face;
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche;
Les Graces parlent par sa bouche;
Et son front, témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Être vu sans être adoré.

Quantes fois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentoit!
Et quantes fois en sa pensée
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté!

Dix jours, ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a par un effort contraire
Essayé de la retarder.
Mais à la fin soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voici dans notre port.

La voici, peuples, qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs et dans les esprits :
Et la présence des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse,
L'étonnement de l'univers,
Astre par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres et nos hivers,
Exemple sans autres exemples,
Future image de nos temples!
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir,
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,

Ces François qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

Par vous un dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entière le maître,
Ou par armes, ou par amour;
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles déja prêtes,
Qu'autant que le premier coton
Qui de jeunesse est le message
Tardera d'être en son visage
Et de faire ombre à son menton.

Oh ! combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives !
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui, sans bride,
L'emporte à chercher le trépas:
Et cette valeur indomptée

De qui l'honneur est l'Eurysthée[1],
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront récités
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités;
Lui, de qui la gloire semée
Par les voix de la renommée
En tant de parts s'est fait ouïr
Que tout le siècle en est un livre,
N'est-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour se réjouir?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne,
A mis l'ire et les armes bas:
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais sort contre sa vie;
Et puisque, selon son dessein,
Il a rendu nos troubles calmes,

[1] Eurysthée, fils de Sthénélus, roi de Mycènes, qui, pour servir la haine de Junon, abusant de l'empire qu'un destin bizarre lui avoit donné sur Hercule, parce qu'il étoit né avant lui, lui ordonna tous les travaux qui l'exposèrent à tant de dangers.

S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie,
Seul arbitre de ses plaisirs,
Quoi qu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ses désirs :
C'est là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées,
Et qu'il ait de quoi se vanter
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganymède
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme et le fer;
Puisqu'il sait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage,
Après nous avoir mis à bord?

Cet Achille de qui la pique
Faisait aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mère eût à ses armes

Ajouté la force des charmes,
Quand les destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fût parmi ses ennemis?

Les Parques d'une même soie
Ne dévident pas tous nos jours;
Ni toujours par semblable voie
Ne font les planètes leur cours.
Quoi que promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer
Tombe du faîte au précipice,
Et, pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révérer [1].

Je sais bien que sa Carmagnole [2]
Devant lui se représentant,
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle:
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême,

[1] Expression d'Ausone: *Fortunam reverenter habe.*

[2] Il s'agit de la guerre de Savoie, commencée en 1600 pour recouvrer le marquisat de Saluces, dont le duc de Savoie s'étoit emparé en 1598. Carmagnole en est la capitale.

Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
En la prison de vos cheveux,
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées
Que, d'un conseil ambitieux,
La faim de gloire persuade
D'aller, sur les pas d'Encelade,
Porter des échelles aux cieux[1]?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déja fait preuve, à leur dam,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaéton en l'Éridan.

Nice, payant avecque honte
Un siége autrefois repoussé[2],

[1] Allusion aux montagnes de Savoie.

[2] C'est celui qui fut fait en 1543, du côté de la terre par le comte d'Enghien, avec l'armée françoise, et du côté de la mer par une

Cessera de nous mettre en compte
Barberousse qu'elle a chassé;
Guise en ses murailles forcées[1]
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin[2];
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

ODE

AU SUJET DE L'ATTENTAT COMMIS SUR LE PONT-NEUF, EN LA PERSONNE DE HENRI-LE-GRAND, LE 19 DÉCEMBRE 1605, PAR ÉTIENNE DE LISLE[3], PROCUREUR A SENLIS.

1606.

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous sans rougir de honte

flotte turque que commandoit Barberousse. Philippe Doria, Génois, commandant la flotte de Charles-Quint, fit lever ce siége.

[1] Charles, duc de Guise.

[2] Nice appartenoit autrefois aux François, comme faisant partie du comté de Provence.

[3] Ce de Lisle, se jetant sur le roi, comme il passoit à cheval sur le Pont-Neuf, le tira par son manteau qu'il fit tomber. Il fut pris aussitôt et mené à la Bastille; mais comme, par ses interrogatoires, il parut aliéné d'esprit, le roi lui pardonna. (MÉNAGE.)

Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux?

O que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent!
O que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent!
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs et de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi?
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée?
Et qui peut nier qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu?

Qui ne sait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter,

Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter,
Et que, si de cette couronne
Que sa tige illustre lui donne
Les lois ne l'eussent revêtu,
Nos peuples d'un juste suffrage
Ne pouvoient, sans faire naufrage,
Ne l'offrir point à sa vertu !

Toutefois, ingrats que nous sommes,
Barbares et dénaturés
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête,
Et, d'un courage forcené
Rejetant son obéissance,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné!

La main de cet esprit farouche
Qui, sorti des ombres d'enfer,
D'un coup sanglant frappa sa bouche [1],
A peine avoit laissé le fer,
Et voici qu'un autre perfide,
Où la même audace réside,
Comme si détruire l'état
Tenoit lieu de juste conquête,

[1] Jean Châtel.

De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat!

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que, de ta route ordinaire,
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Non, non: tu luis sur le coupable
Comme tu fais sur l'innocent;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent:
Tu dois ta flamme à tout le monde;
Et ton allure vagabonde,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance,
N'ayant aucune connoissance,
N'a point aussi d'affection.

Mais, ô planète belle et claire!
Je ne parle pas sagement;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître, quelque frénésie

Qui travaillât sa fantaisie,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel astre, qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage,
Le dieu de Seine étoit dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords[1].
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure;
Et ses nymphes dessous les eaux,
Toutes sans voix et sans haleine,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées,
A leurs yeux se ramentevant,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant,
Et leur étoit si peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Personne les pût secourir,
Que, pour en être dégagées,
Le ciel les auroit obligées
S'il leur eût permis de mourir.

[1] Cet ouvrage étoit la grande galerie du Louvre.

Revenez, belles fugitives;
De quoi versez-vous tant de pleurs?
Assurez vos ames craintives,
Remettez vos chapeaux de fleurs :
Le roi vit; et ce misérable,
Ce monstre vraiment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide,
A commencé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on se réjouisse,
Mettez-vous l'esprit en repos;
Que cette peur s'évanouisse,
Vous la prenez mal à propos :
Le roi vit; et les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le sort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois !
Toutes ces visibles merveilles
De soins, de peines, et de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu lasser,
N'ont-elles pas fait une histoire

Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne sauroit effacer?

Ces archers aux casaques peintes
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser son audace,
Qu'en l'ame aussitôt qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

Grand démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te souvienne toujours
Que tous nos maux en ce monarque
Ont leur refuge et leur secours:
Et qu'arrivant l'heure prescrite
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de sa valeur,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je sais bien que par la justice,
Dont la paix accroît le pouvoir,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir;
Et que son invincible épée

Sous telle influence est trempée
Qu'elle met la frayeur partout
Aussitôt qu'on la voit reluire :
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoi ne vient-il point à bout?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel,
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel,
Soit que dans la chambre il médite,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite,
Jamais ne t'écarte si loin,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidèle,
Cette reine dont les bontés
De notre foiblesse mortelle
Tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie;
Que toute infortune la fuie;
Et qu'aux roses de sa beauté
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
La grace de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,

Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,
Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux et si verts,
Que de leurs feuillages sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Surtout pour leur commune joie
Dévide aux ans de leur dauphin,
A longs filets d'or et de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin :
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les aquilons, dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le, sous leur assurance,
Promptement jusques au sommet
De l'indubitable espérance
Que son enfance leur promet;
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escurial.

ODE

AU ROI HENRI-LE-GRAND,

SUR L'HEUREUX SUCCÈS DU VOYAGE DE SEDAN, ENTREPRIS POUR RÉDUIRE LE DUC DE BOUILLON, EN MARS ET AVRIL 1606.

Enfin après les tempêtes
Nous voici rendus au port;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort :
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace;
Et ces matières de pleurs,
Massacres, feux et rapines,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes,
Tout est réconcilié;
Nos peurs sont évanouies,
Sedan s'est humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faisant comparaison
De l'espoir et de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendoit un lion,
Eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion;
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les blés abattus?

Et toutefois, ô merveille!
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ses lois,
Accompagné d'un génie
Qui les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir et de se rendre,
Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage,
Et, traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,

Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable,
S'en alloit ce conquérant,
A son courage indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Étoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil,
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rébellion
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pélion?

Voyez comme en son courage,
Quand on se range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir :
A peine fut réclamée

Sa douceur accoutumée,
Que, d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix, et les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière, vaines chimères
De haines et de rancœurs;
Soupçons de choses amères,
Éloignez-vous de nos cœurs :
Loin, bien loin, tristes pensées
Où nos misères passées
Nous avoient ensevelis!
Sous Henri, c'est ne voir goutte
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté,
Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté!
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré sa délivrance,
Sont écrits avecque foi,
Qui sera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi?

De combien de tragédies
Sans ton assuré secours,

Étoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours!
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuse licence,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer et de nuire,
N'eût trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon roi, connois ta puissance,
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance,
Qu'on en voit déja le bout;
Et la fortune, amoureuse
De la vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir et te plaire,
Que c'est la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,
Et lui donne ce plaisir
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau désir.
Où que tes bannières aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je sais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoissant
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,

Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent aplanir?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers;
Et ne tiens point otieuses
Ces ames ambitieuses
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite
Aller querir du butin.

Déja le Tésin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir la corne
Que tu lui dois arracher :
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde,
S'apprête à voir en son onde
Choir un autre Phaéton.

Va, monarque magnanime,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur :
L'astre dont la course ronde

Tous les jours voit tout le monde
N'aura point achevé l'an,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont, et n'écrasent
La couleuvre de Milan [1].

Ce sera là que ma lyre
Faisant son dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort;
Et, se rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aise de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité;
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les muses seulement
L'homme est exempt de la Parque;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

[1] Allusion aux armes du duché de Milan.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli, par qui tout s'efface,
Ta louange, dans mes vers,
D'amaranthe couronnée,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

ODE

A M LE DUC DE BELLEGARDE.

GRAND ÉCUYER DE FRANCE.

1608.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil?

Les Muses, hautaines et braves,
Tiennent le flatter odieux,
Et, comme parentes des dieux,
Ne parlent jamais en esclaves :
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur et que glace,
Et de qui le cerveau léger,
Quelque service qu'on leur fasse,
Ne se peut jamais obliger.

La vertu, qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux,
Leur fait haïr l'ingratitude;
Et les agréables chansons,
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées,
Récompensent un bon accueil
De louanges, que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes, par moi publiées,
Je le jure sur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne seront jamais oubliées;
Et l'éternité que promet
La montagne au double sommet
N'est que mensonge et que fumée,
Ou je rendrai cet univers

Amoureux de ta renommée,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme, en cueillant une guirlande,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Tant de fleurs de tant de côtés
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient suspendu son désir,
Et ne sait en cette peinture
Ni que laisser, ni que choisir:

Ainsi, quand, pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités,
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle sera la première,
Moins je sais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux[1]

[1] Le duc de Bellegarde étoit de la maison de Saint-Lari (c'est-à-dire, suivant les titres latins, de Saint-Hilaire, *de sancto Hilario*). Le maréchal de Bellegarde étoit son oncle.

Que la gloire a mis dans les cieux
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables,
Dont le mérite et la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison?

Qui ne sait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,
Des Alpes a battu les têtes[1]?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas,
Et les peuples de ses deux rives,
Dans la frayeur ensevelis,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures;
Non pas à toi, qui, revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune,
Connois que c'est que du vrai bien,

[1] Ceci regarde le maréchal de Termes, allié à la maison de Bellegarde.

Et ne veux pas, comme la lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infame d'Envie,
A qui rien de l'autrui ne plaît,
Tout lâche et perfide qu'il est,
Jette les yeux dessus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs et des beaux esprits
Dont aujourd'hui la France est pleine,
Est-il pas contraint d'avouer
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il se présente un rival
Pour la lice ou pour la barrière,
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Éloigné des molles délices;
Qui ne sait que toute la cour
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour mon roi
Ce joyau d'honneur et de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas

Ta bonne grace et tes appas
Comme un objet émerveillable?
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la toison.

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré,
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent;
Toutefois les Nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux étoit le dieu.

De combien de pareilles marques
Dont on ne me peut démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques,
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses
Il faut mêler pour un guerrier
A peu de myrte et peu de roses
Force palme et force laurier!

Achille étoit haut de corsage;
L'or éclatoit en ses cheveux;

Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage;
Sa gloire à danser et chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'étoit seconde :
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau ?

S'il n'eût, par un bras homicide
Dont rien ne repoussoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride,
De quelque adresse qu'au giron,
Ou de Phénix ou de Chiron,
Il eût fait son apprentissage,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de lui?

C'est aux magnanimes exemples
Qui, sous la bannière de Mars,
Sont faits au milieu des hasards,
Qu'il appartient d'avoir des temples;
Et c'est avecque ces couleurs
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps où les manies
D'un nombre infini de mutins
Poussés de nos mauvais destins
Ont assouvi leurs félonies,
Par quels faits d'armes valeureux,
Plus que nul autre aventureux,
N'as-tu mis ta gloire en estime,
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition!

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Élide en la Sicile;
Ses flots par moyens inconnus
En leur douceur entretenus
Aucun mélange ne reçoivent,
Et dans Syracuse arrivant,
Sont trouvés de ceux qui les boivent
Aussi peu salés que devant :

Tel, entre ces esprits tragiques,
Ou plutôt démons insensés,
Qui de nos dommages passés,
Tramoient les funestes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti,
Mais, blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,

As toujours aimé l'innocence
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que, pour sauver sa terre,
Mon roi, le plus grand des humains,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre,
Jusqu'à la fin de ses exploits,
Que tout eut reconnu ses lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part?

Soit que, près de Seine et de Loire,
Il pavât les plaines de morts,
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours suivi,
Ne l'as-tu pas toujours servi,
Et toujours par dignes ouvrages,
Témoigné le mépris du sort
Qui sait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort?

Mais quoi! ma barque vagabonde
Est dans les syrtes bien avant,
Et le plaisir, la décevant,
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots

Jamais ne méprisent les flots,
Quelque phare qui les éclaire :
Je ferai mieux de relâcher,
Et borner le soin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente :
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Un témoignage gracieux;
Et, si tu la trouves petite,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or et de soie
Ton âge dévide son cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie!
Ainsi tes honneurs fleurissants
De jour en jour aillent croissants,
Malgré la fortune contraire!
Et ce qui les fait trébucher
De toi ni de Termes ton frère
Ne puisse jamais approcher!

Quand la faveur, à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,

Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur,
Sans être menteur, je puis dire
Que jamais vos prospérités
N'iront jusques où je désire,
Ni jusques où vous méritez.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

SUR LES HEUREUX SUCCÈS DE SA RÉGENCE.

1610.

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers,
Vole vite; et de la contrée
Par où le jour fait son entrée,
Jusqu'au rivage de Calis [1],
Conte sur la terre et sur l'onde
Que l'honneur unique du monde
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son Henri, de qui la gloire

[1] C'est Cadix, port d'Espagne.

Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux,
En cette aventure effroyable
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison?

Qui ne pensoit que les Furies
Viendroient des abîmes d'enfer
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme et le fer;
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés,
Et que nos malheurs seroient pires
Que naguère sous les Busires[1]
Que cet Hercule avoit domptés?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune[2]
Achève de faire son tour;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,

[1] Busiris, tyran d'Égypte, fameux par ses cruautés.
[2] Malherbe fait ici *quatrième* de trois syllabes.

Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au delà des bords de la Meuse
L'Allemagne a vu nos guerriers
Par une conquête fameuse[1]
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace;
L'aigle même leur a fait place,
Et, les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point eu de meilleur remède
Que de fuïr et se cacher.

O reine, qui, pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidents,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidents,
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique,
Si, mise au rang des immortels,
Dont ta vertu suit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos temples
Des images et des autels?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit,

[1] La ville de Juliers, reprise par le maréchal de La Chastre, joint au prince Maurice de Nassau.

Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit?
Et qui justement ne peut dire,
A te voir régir cet empire,
Que, si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ses limites
Lever et coucher le soleil?

Le soin qui reste à nos pensées,
O bel astre! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, et notre navire
A la bonace qu'il désire :
Mais si quelque injure du sort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort?

Assez de funestes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une si longue malveillance
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses perfides œuvres
Qu'en la fin même des états.
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie [1];
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères de qui la guerre [2]
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadêmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant leur espérance,

[1] La guerre de Troie.
[2] La guerre de Thèbes, entre les deux fils d'Œdipe, Etéocle et Polynice.

Remettras en telle assurance
Leur salut, qui fut déploré,
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous les vœux seront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise [1],
Je me ferai quitter le prix :
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avouera que Fontaine-Bleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

[1] Ville d'Elide, dans le Péloponèse, près du fleuve Alphée, où, de cinq ans en cinq ans, on célébroit les jeux olympiques.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

FRAGMENT.

VARIANTE DES SIX DERNIERS VERS DE LA QUATORZIÈME STROPHE DE L'ODE PRÉCÉDENTE.

1610.

Et quand j'aurai peint ton image
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour :
Quoi que d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit à sa honte
Achever la mère d'Amour.

ODE

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

PENDANT SA RÉGENCE, APRÈS LA PREMIÈRE GUERRE DES PRINCES, EN 1614.

FRAGMENT.

. . . . . .

Si quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre et des cieux,
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau,
Comme oiseau d'augure sinistre
Banni des rives du Caïstre[1],
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois
En jupes dessous les feuillées
Dansant au silence des bois;
Venez en robes où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie

[1] Fleuve de Lydie, très fréquenté, selon les poëtes, par les cygnes.

Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les dieux vous font appeler.

Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes désirs,
Tantôt vous soupiriez mes peines,
Tantôt vous chantiez mes plaisirs :
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

Non, vierges, non : je me retire
De tous ces frivoles discours;
Ma reine est un but à ma lyre
Plus juste que nulles amours;
Et quand j'aurai, comme j'espère,
Fait ouïr, du Gange à l'Ibère,
Sa louange à tout l'univers,
Permesse me soit un Cocyte,
Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers!

Aussi bien, chanter d'autre chose
Ayant chanté de sa grandeur,
Seroit-ce pas après la rose

Aux pavots chercher de l'odeur,
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament
Qui, sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement,
Ceux de la Tamise et du Tage
Font louer leur gouvernement :
Mais en de si calmes provinces,
Où le peuple adore les princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime,
Sauroit-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vents et les eaux
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux :
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée [1],
Et, près du naufrage dernier,
S'être vu dessous les Pléiades [2]

[1] Malée, aujourd'hui *Capo Malio*, dit *sant' Angelo*, promontoire de Laconie, fameux par plusieurs naufrages.

[2] Étoiles de la constellation du Taureau, qui sont au nombre de sept.

Éloigné de ports et de rades,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grèce, partie
D'où le mot Anaure couloit [1],
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parloit [2],
Pour avoir su des Cyanées [3]
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Éson [4],
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma reine acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites,
Et, ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

[1] L'Anaure, ainsi nommé de deux mots grecs qui signifient *sans vent*, est un fleuve de Thessalie.

[2] Le vaisseau des Argonautes, construit des chênes de la forêt de Dodone, qui rendoient des oracles.

[3] Les Cyanées, appelées aussi par les anciens Symplegades, et aujourd'hui les Pavonares, sont deux écueils très dangereux, voisins du Bosphore de Thrace, l'un en Europe et l'autre en Asie.

[4] Jason.

Aussitôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fût éprouvé son courage!
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligèrent les matelots!

Qui n'ouït la voix de Bellone,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ses partisans,
Et déja les rages extrêmes
Par qui tombent les diadèmes
Faire appréhender le retour
De ces combats dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac et de Moncontour!

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infidèles cerveaux
Dont la fortune est la meilleure
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que, toujours ayant quelque tare,

Au même temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre côté?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs;
Tout s'accorde à notre bonace;
Les hivers nous donnent des fleurs;
Et si les pâles Euménides
Pour réveiller nos parricides
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir;
Elle va d'un pas et d'un ordre
Où la censure n'a que mordre;
Et les lois, qui n'exceptent rien
De leur glaive et de leur balance,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs;
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire;

Chaque Amarylle a son Tityre :
Et, sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grands hyménées
Dont le fatal embrassement
Doit aplanir les Pyrénées
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues
Nos plaines jaunir de moissons?

Quelle moins hautaine espérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords[1],
Et, vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Égypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis?

[1] Le Propontide, grand golfe entre l'Hellespont et le Pont-Euxin ou la mer Noire, nommé aujourd'hui la mer Blanche, ou mer de Marmara.

Certes ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins qu'une immortelle main :
Et la raison ne se peut dire
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés;
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés.

Mais qu'elle soit nymphe ou déesse,
De sang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel :
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage,
S'il ne la dépeint belle et sage,
Au deçà de la vérité.

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre,
Les destins firent son époux;
Roi dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle ame,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absynthes,

Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croître comme un faon de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie[1]
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés?

[1] Peuples d'Afrique, qui, n'ayant point d'habitations fixes, campoient dans leurs pâturages avec leurs troupeaux.

FRAGMENT D'UNE ODE

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

1623 ou 1624.

. . . . . .

Grand et grand prince de l'église,
Richelieu, jusques à la mort,
Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du sort.
Nos jours filés de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étés et d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouer sur les flots;
Tantôt un péril nous menace,
Plus grand que l'art des matelots:
Et cette sagesse profonde
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité
N'a fait loi qui moins se révoque
Que celle du flux réciproque
De l'heur et de l'adversité.

ODE

AU ROI LOUIS XIII,

ALLANT CHATIER LA RÉBELLION DES ROCHELLOIS, ET CHASSER LES ANGLOIS QUI EN LEUR FAVEUR ÉTOIENT DESCENDUS DANS L'ILE DE RÉ.

1627.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer ;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition :
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième décembre a les plaines ternies,
Et le centième avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères

Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Les sceptres devant eux n'ont point de priviléges,
Les immortels eux même en sont persécutés;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacriléges
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer, laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu;

Richelieu, ce prélat de qui toute l'envie

Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée [1],
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne diffère plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'assure et t'engage sa foi
Qu'employant ce Typhis [2], Syrtes [3] et Cyanées [4]
Seront havres pour toi.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,

[1] Lyncée, un des Argonautes, avoit la vue si perçante qu'elle pénétroit les arbres, la terre, les murs.

[2] Typhis, pilote du navire des Argonautes.

[3] Les Syrtes sont deux golfes de la Méditerranée, sur les côtes de Barbarie, où les vaisseaux sont entraînés par la rapidité des courants.

[4] Cyanées. Voyez page 52.

Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se connoît bien à la voir si parée
Que tu vas triompher!

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel, et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtés s'avançoient les approches;
Ici couroit Mimas, là Typhon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit [1].

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis
Vit selon son désir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

[1] Ce sont les quatre principaux géants qui firent la guerre aux dieux.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés;
Phlègre[1] qui les reçut pue encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer :
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blême;
Et ce lâche voisin qu'ils sont allés querir[2],
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord : Mégère le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu :
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvrent la porte
Ton heur et ta vertu?

Neptune, importuné de ses voiles infames,
Comme tu paroîtras au passage des flots

[1] Champ ou vallée de Thessalie.
[2] Le secours des Anglois.

Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardéur pousseront leurs efforts,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages françois;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maître,
Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure,
Je me souhaiterois la fortune d'Éson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel péril extrême est la guerre suivie
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque;
Celle-ci porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoi! tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur et flattent leur devoir,

Que sont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines
En vain dans les combats ont des soins diligents:
Mars est comme l'Amour; ses travaux et ses peines
Veulent des jeunes gens.

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours:
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu, je veux te le produire;
Tu verras mon adresse; et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille,
Bâtissant une ville, étonna l'univers,

Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine
Aux autels de Louis.

ODE

A M. DE LA GARDE[1],

AU SUJET DE SON HISTOIRE SAINTE.

1628.

La Garde, tes doctes écrits
Montrent les soins que tu as pris
A savoir tant de belles choses;
Et ta présence et tes discours
Étalent un heureux concours
De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions

[1] N. de Villeneuve, seigneur de La Garde, du Freinet et de La Motte, frère cadet d'Arnauld de Villeneuve, gentilhomme ordinaire de Henri III, ensuite capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances, et gouverneur de la ville de Draguignan. Ces deux frères étoient de la maison de Villeneuve, l'une des plus illustres de Provence.

Captivent les affections
Des cœurs, des yeux et des oreilles;
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nompareilles.

Tu sais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux
A louer les vertus des hommes;
Et dans Paris en mes vieux ans
Je passe à ce devoir mon temps,
Au malheureux siècle où nous sommes.

Mais, las! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie;
L'ingratitude et peu de soin
Que montrent les grands au besoin
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Prisé, quoique vieil, abattu,
Des gens de bien et de vertu;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent;
Les plaisirs nous vont décevant;
Et toutes les faveurs humaines

Sont hémérocalles[1], d'un jour :
Grandeurs, richesses, et l'amour,
Sont fleurs périssables et vaines.

Nous avons tant perdu d'amis,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires!
Néanmoins nous voyons, du port,
D'autrui les débris et la mort,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir long-temps
Nos esprits libres et contents
Sous l'influence d'un bon astre!
Que vive et meure qui voudra :
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat, remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oseroit pas en déloger
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde.

Car, s'il procédoit autrement,
Il seroit puni promptement
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,

[1] *Hémérocalles*, ou *éphémères;* c'est la même chose.

Créé pour obéir aussi,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu;
Car l'ame qui lui est transmise
Félonne ne doit pas fuïr
Pour sa damnation encourir,
Et être en l'Erèbe remise.

Désolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame :
Et ne puis ni veux l'éviter,
Moins aussi la précipiter;
Car Dieu seul commande à mon ame.

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a déceus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ni violence;
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions,
Ne forceront point ma constance.

Mais, La Garde, voyez comment
On se disvague doucement,
Et comme notre esprit agrée
De s'entretenir près et loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le récrée.

J'avois mis la plume à la main
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire :
Mais l'amitié que je vous dois
Par delà ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit
En voulant tracer cet écrit;
Et me sembloit vous voir paroître
Brave et galant en cette cour,
Où les plus huppés à leur tour
Tâchoient de vous voir et connoître.

Mais ores à moi revenu,
Comme d'un doux songe avenu
Qui tous nos sentiments cajole,
Je veux vous dire franchement,
Et de ma façon librement,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi, dans ce que j'en ai veu,
J'assure qu'elle aura l'aveu

De tout excellent personnage :
Et, puisque Malherbe le dit,
Cela sera sans contredit;
Car c'est un très juste présage.

Toute la France sait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison et par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très contents
De m'élire pour leur arbitre.

La Garde, vous m'en croirez donc,
Que si gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le serez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte et sainte Histoire.

FRAGMENT.

. . . . . .

Tantôt nos navires, braves
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger;
Tantôt, riches de la perte
De Tunis et de Biserte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

FRAGMENT.

FIN D'UNE ODE POUR LE ROI.

Je veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts :
Mais, vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur!

FRAGMENT D'UNE ODE.

INVECTIVE CONTRE LES MIGNONS DE HENRI III.

Les peuples, pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis [1]
L'empire de la fleur de lis :
Et toutefois leur entreprise
Étoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique
Le Discord, sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La justice n'eut plus de poids;
L'impunité chassa les lois;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchants
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

[1] Cadix.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

STANCES.

1586.

Si des maux renaissants avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le temps est médecin d'heureuse expérience :
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour;
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,
Ayant de ses désirs amorti le flambeau;
Et de cette prison de cent chaînes formée
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mari, sentiront le reclus :
Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe
Que l'on a trop foulée et qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfants, des douleurs incroyables,

Qui seront près de vous, et crieront alentour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés, et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince[1]
Marieront ma fortune avecque le bonheur :

Ayant un souvenir de ma peine fidèle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

LES LARMES DE SAINT PIERRE,

IMITÉES DU TANSILLE[2].

AU ROI HENRI III.

1587.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,

[1] Henri d'Angoulême, dont Malherbe avoit été gentilhomme, mort au mois de juin 1586.

[2] L'ouvrage italien a pour titre *Lagrime di santo Pietro dal signor Luigi Tansillo.* Le Tansille étoit un gentilhomme de Nole, ville du royaume de Naples, mort en 1569.

Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épands d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'amour de la terre et le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes
Est le premier essai de tes premières armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abattus,
Pâles ombres d'enfer, poussière de la terre,
Ont connu ta fortune, et que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'église se figure;
Et croit, par le destin de tes justes combats,
Que, ta main relevant son épaule courbée,

Un jour qui n'est pas loin elle verra tombée
La troupe qui l'assaut et la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête;
Et la source déja commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant une grace
Qu'un monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'espéroit jamais une chose possible
Que rien finît sa foi que le même trépas,
De vaillant fait couard, de fidèle fait traître,
Aux portes de la peur abandonne son maître,
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avait quitté sa bouche,
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche;
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé :
Les yeux furent les arcs, les œillades les flèches
Qui percèrent son ame, et remplirent de brèches
Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.

Cet assaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pousse et jette d'un coup ses défenses en poudre;
Ne laissant rien chez lui que le même penser
D'un homme qui, tout nu de glaive et de courage,
Voit de ses ennemis la menace et la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux,
Entrent victorieux en son ame étonnée,
Comme dans une place au pillage donnée,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le sein moins de vagues courantes
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble
Ne trouve point de port, et toujours il lui semble
Que des yeux de son maître il entend ce propos :

Eh bien! où maintenant est ce brave langage,
Cette roche de foi, cet acier de courage?
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu?
Où sont tant de serments qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable?
Et que t'ai-je promis qui ne soit avenu?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bourreaux me crachent,

Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur et d'ordure,
Ne me sont une pointe aux entrailles si dure
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je sais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort et se sont mis en fuite;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prends ton ébattement.

Le nombre est infini des paroles empreintes
Que regarde l'apôtre en ces lumières saintes;
Et celui seulement que sous une beauté
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire
Jugera sans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte,
Et que de tous côtés elle suivra ses pas;
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître,
Il se veut absenter, espérant que peut-être
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages dépite;
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il estime déja ses oreilles coupables

D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables,
Et ses yeux d'assister aux tourmens qu'on lui fait.

Il part; et la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence,
Comme il se voit dehors, a si peu de compas,
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Lui fasse rencontrer un ami secourable
Qui, touché de pitié, lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidèle
Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle;
Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu la vigueur;
Il a de tout conseil son ame dépourvue,
Et dit en soupirant que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie, auparavant si chèrement gardée,
Lui semble trop long-temps ici bas retardée;
C'est elle qui le fâche, et le fait consumer;
Il la nomme parjure, il la nomme cruelle;
Et, toujours se plaignant que sa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire compte et ne la peut aimer.

Va, laisse-moi, dit-il, va, déloyale vie;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédagne;
Quitte-moi, je te pri', je ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongère et méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante,
Et que, pour retarder une heure seulement
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement?

Non, ne m'abuse plus d'une lâche pensée;
Le coup encore frais de ma chute passée
Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et savoir discerner de la trève la guerre,
Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'aventure en délices abonde,
Il se perd aussitôt, et déloge du monde;
Qui te porte amitié, c'est à lui que tu nuis;
Ceux qui te veulent mal sont ceux que tu conserves;
Tu vas à qui te fuit, et toujours le réserves
A souffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses,
En fuyant le trépas, au trépas arriver:
Et celui qui chétif aux misères succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre il ne peut l'achever!

Que d'hommes fortunés en leur âge première,
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,

Du depuis se sont vus en étrange langueur,
Qui fussent morts contents, si le ciel amiable,
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur!

Quiconque de plaisir a son ame assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver?

Et moi, si de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée,
Ne devois-je être sage, et me ressouvenir
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue,
Rebailler aux muets la parole perdue,
Et faire dans les corps les ames revenir?

De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui, par la main d'un seul, étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que, si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,
Le même qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit, me pouvoit garantir.

Mais, troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte;
Et sortant promptement de mon sens et de moi,
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable

M'offroit en ce danger un sujet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci!
Le fer qui les tua leur donna cette grace,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déja pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Ces enfants bienheureux, créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes,
Ayant Dieu dans le cœur ne le purent louer;
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable:
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne et le désavouer!

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du souci qui me nuit!
Quand j'avois de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurois pas la peur d'une éternelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer et défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la première mêlée;
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

Qui voudra se vanter, avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera d'une ame belle et forte
Pour vivre dans le ciel en la terre mourir.

O désirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe plancher des étoiles se font;
Leur salaire payé les services précède;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens, de rumeur et de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de caresse,

Quand là haut en ce point on les vit arriver!
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les anges se lever!

Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bien heureuses,
De ces jeunes Amours les mères amoureuses,
Que faites-vous pour eux si vous les regrettez?
Vous fâchez leur repos et vous rendez coupable
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fut avancé de leurs belles journées;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années?
Ou que leur avint-il en ce vite départ,
Que laisser promptement une basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part?

Si vos yeux, pénétrant jusqu'aux choses futures,
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puisque les lois me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau,
Que m'est-il demeuré pour conseil et pour armes,

Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau?

Je sais bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, et ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat et se tourmente,
En tant d'extrémités cruellement réduit,
Il chemine toujours; mais rêvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une règle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré, car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble,
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin où la bouche du traître,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils et du titre de père,
Plaignant deçà delà son malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage,
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu :

Le vieillard, qui n'attend une telle rencontre,
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait,
De nouvelles fureurs se déchire et s'entame,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte,
Ses ennuis sont des jeux, son angoisse une feinte,
Son malheur un bonheur, et ses larmes un ris,
Au prix de ce qu'il sent quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, et seroit à son aise
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte:
Mais enfin la douleur, se rendant la plus forte,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurois comme j'ai de vous la connoissance,

Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur de parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas; et la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent!
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand, déja demi-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appelés, vous affermîtes l'onde,
Et, m'assurant les pieds, m'étonnâtes l'esprit.

Mais, ô de tant de biens indigne récompense!
O dessus les sablons inutile semence!
Une peur, ô Seigneur! m'a séparé de toi;
Et d'une ame semblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laissé ta présence et t'ont manqué de foi.

De douze, deux fois cinq, étonnés de courage,
Par une lâche fuite évitèrent l'orage,
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli;
L'autre, qui fut gagné d'une sale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice;
Et l'autre en te niant plus que tous a failli.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre,
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,

Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doive être le couteau qui le fasse mourir?

Toutefois tu sais tout, tu connois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait comme un homme en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins, si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Désireux de l'honneur d'une si belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puisque ma fin est près, ne la recule pas.

En ces propos mourants ses complaintes se meurent:
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déja devant lui les campagnes se peignent
Du safran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes:
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs;
Et, d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une ame sent de cruelles douleurs.

Le soleil, qui dédaigne une telle carrière,
Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière;
Mais, comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, et désire qu'on sache
Que, si ce n'étoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent;
Ses chevaux tantôt vont et tantôt se retardent,
Eux-mêmes ignorants de la course qu'ils font :
Sa lumière pâlit, sa couronne se cache;
Aussi ne veut-il pas cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé les oiseaux qui sommeillent
Apprêtés à chanter dans les bois se réveillent;
Mais, voyant ce matin des autres différent,
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître,
Et font à qui les voit ouvertement connoître
De leur peine secrète un regret apparent.

Le jour est déja grand, et la honte plus claire
De l'apôtre ennuyé l'avertit de se taire;
Sa parole se lasse, et le quitte au besoin :
Il voit de tous côtés qu'il n'est vu de personne;
Toutefois le remords que son ame lui donne
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une ame belle et haute,
Quand seul en une part il a fait une faute,

S'il n'a de jugement son esprit dépourvu,
Il rougit de lui-même, et, combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent et la terre présente,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu.

STANCES

POUR M. LE DUC DE MONTPENSIER[1], QUI DEMANDOIT EN MARIAGE MADAME CATHERINE, PRINCESSE DE NAVARRE, SOEUR DE HENRI IV.

1591 ou 1592.

Beau ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire;
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela seul ici-bas surpassoit mon effort;
Mais mon ame qu'à vous ne peut être asservie,
Les destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage ou de port.

Beauté par qui les dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,

[1] Henri de Bourbon.

Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non,
Comme le fils d'Alcmène, en me brûlant moi-même;
Il suffit qu'en mourant dans cette flamme extrême
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point, sans sceptre, aspirer où j'aspire;
C'est pourquoi, sans quitter les lois de votre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître,
Qui m'a fait désirer ce qu'il m'a fait connoître:
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands, en vain à ma naissance
Épandit dessus moi tant d'heur et de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre,
En aspirant au ciel, être frappé de foudre
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute;
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le plaisir oublier le danger.

STANCES.

1596.

Enfin cette beauté m'a la place rendue
Qu'elle avoit contre moi si long-temps défendue :
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que si, victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'assaille
Qui me sépare d'elle, et me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici bas d'éternelle durée :
Une chose qui plaît n'est jamais assurée :
L'épine suit la rose; et ceux qui sont contents
Ne le sont pas long-temps.

Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers
Inconnus aux nochers?

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire;
Et bientôt les jaloux, ennuyés de se taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut,
Vont médire tout haut.

Peuple qui me veux mal, et m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidèle service,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien,
Et ne recueillir rien?

Voudrois-tu que ma dame, étant si bien servie,
Refusât le plaisir où l'âge la convie,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne sût faire pitié?

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,
Étoient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair?

Non, non : elle a bien fait de m'être favorable,
Voyant mon feu si grand et ma foi si durable,
Et j'ai bien fait aussi d'asservir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie,
De mesurer son aise au compas de l'envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur et de fruit,
Pour éviter un bruit.

De moi, que tout le monde à me nuire s'apprête,
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête,
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard, plus j'y trouve d'amorce :
Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce;
En un sujet aisé moins de peine apportant
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.

STANCES.

1598.

Beauté, mon beau souci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vois résoudre à ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté :
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y; vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis et vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire;
Et s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute
De faire des serments et ne les tenir pas.

STANCES.

CONSOLATION A CARITÉE[1].

1599.

Ainsi, quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut sourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Égée
Le premier nid des alcyons[2].

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment,
O trop fidèle Caritée!
En toutes ames l'amitié,
De mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

[1] C'étoit, selon Ménage, la veuve d'un gentilhomme de Provence (M. Levesque, seigneur de Saint-Étienne).
[2] Alcyone, femme de Céix.

Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

STANCES.

CONSOLATION A M. DU PERRIER[1].

1599.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

[1] Charles du Perrier, gentilhomme d'Aix en Provence, dont nous avons une Vie, écrite par le père Bougerel, de l'Oratoire. C'est de Marguerite du Perrier, sa fille, qu'il s'agit.

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit que, selon ta prière,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perrier; aussitôt que la Parque
Ote l'ame du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale;
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui[1].

[1] Lycurgue, roi de Némée, eut un fils nommé Opheltes, qu'il fit

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes :
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,
Celui qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,

élever par Hypsipyle. Les sept princes grecs qui alloient assiéger Thèbes, ayant rencontré Hypsipyle qui tenoit entre ses bras le petit Opheltes, la prièrent de leur montrer quelque fontaine ou quelque ruisseau pour faire boire leur armée, qui mouroit de soif. Elle les mena vers une fontaine, et, afin de marcher plus à son aise, elle laissa son nourrisson sur l'herbe. Un serpent mordit Opheltes, qui mourut sur-le-champ de cette morsure. Lycurgue, imputant la mort de son fils à Hypsipyle, voulut la faire mourir. Les princes grecs, qui étoient cause de cet accident, l'en empêchèrent; et, pour consoler Lycurgue, ils instituèrent les jeux néméens en l'honneur d'Opheltes, qu'ils surnommèrent *Archémore*. (Stace, *Thébaïd.*, liv. IV et V.)

Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son dauphin[1],
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et, comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix[2].

De moi déja deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

[1] François, dauphin de France, fils aîné de François Ier. Il mourut empoisonné le 28 février 1536, âgé de 18 ans, et l'on attribua cette mort si prématurée à la cour de Madrid, qui redoutoit les talents que ce jeune prince faisoit voir pour la guerre.

[2] En la même année (1536), Charles-Quint fit une irruption en Provence; mais son armée s'y détruisit : ce qui l'obligea, l'année suivante, de faire une trève de quelques mois, suivie, en 1538, d'une autre trève pour dix ans.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
Ce qui me fut si cher;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

STANCES.

PROSOPOPÉE D'OSTENDE,

IMITÉE DU LATIN DE HUGUES GROTIUS[1].

1604.

Trois ans déja passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre
De voir que le malheur ne m'ose mettre bas.

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité;
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement,

[1] Voici les vers de Grotius : *épig., liv.* 1er.

« Area parva ducum, totus quam respicit orbis,
« Celsior una malis, et quam damnare ruinæ
« Nunc quoque fata timent, alieno in littore resto.
« Tertius annus abit, toties mutavimus hostem;
« Sævit hiems pelago, morbisque furentibus æstas;
« Et minimum est quod fecit Iber. Crudelior armis,
« In nos orta lues : nullum est sine funere funus,
« Nec perimit mors una semel. Fortuna, quid hæres?
« Qua mercede tenes mistos in sanguine manes?
« Quis tumulos moriens hos occupet, hoste perempto,
« Quæritur, et sterili tantum de pulvere pugna est. »

Que c'est parmi les miens être digne d'envie
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins? Ceci n'est pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider;
Toute la question n'est que d'un cimetière :
Prononcez librement qui le doit posséder.

STANCES.

AUX OMBRES DE DAMON.

FRAGMENT.

1604.

. . . . . .

L'Orne[1] comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux éhat les heures consumées,
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre;

[1] Rivière qui passe à Caen : d'où Ménage conjecture que ce Damon étoit un compatriote de Malherbe.

Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre, et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'alonge point nos jours.
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours :

Amours qui, la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui, plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux désirs.

Elles savent assez alléguer Artémise,
Disputer du devoir et de la foi promise:
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, et qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console,
Et que ni la raison ni le temps qui s'envole
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières,
De son contentement sont les seules matières;
Tout ce qui plaît, déplaît à son triste penser;
Et si tous ses appas sont encore en sa face,
C'est que l'Amour y loge, et que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais quoi! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite
Un miracle du ciel, une perle du monde, [abonde,
Un esprit adorable à tous autres esprits;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées,
Qui, des vœux des amants à l'envi désirées,
Aux plus audacieux ôtoient la liberté :
Mais de les approcher d'une chose si rare,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, sous le nom de Nérée,
J'allois bâtir un temple éternel en durée,
Si sa déloyauté ne l'avoit abattu,
Lui peut bien ressembler du front, ou de la joue:

Mais quoi! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrate est une ame de cire,
Matière à toute forme incapable d'élire,
Changeant de passion aussitôt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des services,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidèle
M'avoit sollicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujétir à de meilleures lois:
Mais l'aise de la voir avoit tant de puissance
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance
Du vrai bien où tu m'appelois.

Enfin, après quatre ans, une juste colère
. . . . . .
Que le flux de ma peine a trouvé son reflux:
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense;
Je les en ai purgés, et leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain:
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais compte, cher esprit, qu'elle a, comme la tienne,
Quelque chose de plus qu'humain.

STANCES.

PARAPHRASE DU PSAUME VIII.

1604.

O sagesse éternelle, à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre et sur l'onde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

Quelques blasphémateurs, oppresseurs d'innocents,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabaissent:
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfants te confessent
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété?

De moi, toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornements dont tu pares les cieux,
Tu me sembles si grand et nous si peu de chose,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités;
Nos plus sages discours ne sont que vanités,

Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures;
Toutefois, ô bon Dieu!
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au Ponent,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant?

Sitôt que le besoin excite son désir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et par ton règlement, l'air, la mer, et la terre,
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon ame, et dire bassement:
O sagesse éternelle, en merveilles féconde!
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde!
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur!

STANCES

POUR LES PALADINS DE FRANCE, ASSAILLANTS DANS UN COMBAT DE BARRIÈRE.

1605.

Eh quoi donc! la France féconde
En incomparables guerriers
Aura jusques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur?

Tant de fois le Rhin et la Meuse,
Par nos redoutables efforts,
Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang et de morts;
Et tant de fois nos destinées
Des Alpes et des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sais quels Scythes,
Bas de fortune et de mérites,
Présument de nous égaler?

Non, non : s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les dieux,
Ces arrogants, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et, dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre
Quand on choque les fleurs de lis.

Henri, l'exemple des monarques
Les plus vaillants et les meilleurs,
Plein de mérites et de marques
Qui jamais ne furent ailleurs;
Bel astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,
Si vous aimez votre louange,
Désirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part?

Ces arrogants, qui se défient
De n'avoir pas de lustre assez,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siècles passés;
Et d'une audace ridicule
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule,
Sans toutefois en faire foi :
Mais qu'importe-t-il qui puisse être

Ni leur père ni leur ancêtre,
Puisque vous êtes notre roi?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux
Si quelque espérance leur reste,
C'est d'obtenir grace de vous,
Et confesser que nos épées,
Si fortes et si bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne,
Quand vous le voudrez acquérir.

STANCES.

PRIÈRE POUR LE ROI HENRI-LE-GRAND, ALLANT EN LIMOUSIN.

1605.

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et range l'insolence aux pieds de la raison,
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage

De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes:
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rébellion, plus qu'une hydre féconde,

Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées;
Ote-nous ces objets qui des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchants, tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra, n'auront point de cachettes:
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés:
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendra les desseins qu'ils feront pour lui nuire
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses lois, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence
Que dedans la misère on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace;
Et, sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra[1] plus de tambours:

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices,
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards;
Les vertus reviendront de palmes couronnees,
Et ses justes faveurs aux mérites données
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir;
Il étendra ta gloire autant que sa puissance;
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance,
Où tu le fais régner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des [pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie

[1] *N'entendra.*

Nous ravira les sens de merveille et de joie;
Et d'autant que le monde est ainsi composé
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver notre aise,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on en fait peu d'estime;
Et, si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infaillible refuge et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie,
Ennuyés de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre!
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre,
Et, rendant l'univers de son heur étonné,

Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné!

Cependant son dauphin d'une vitesse prompte
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte;
Et, suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommés ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus et ses camps déconfits;
Et si de nos discords l'infame vitupère
A pu la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

STANCES

AUX DAMES, POUR LES DEMI-DIEUX MARINS CONDUITS PAR NEPTUNE, DANS LE CARROUSEL DES QUATRE ÉLÉMENTS, EN MARS 1606 [1].

O qu'une sagesse profonde
Aux aventures de ce monde
Préside souverainement!
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'événement!

Le renom que chacun admire
Du prince qui tient cet empire
Nous avoit faits ambitieux
De mériter sa bienveillance,
Et donner à notre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces, partout reconnues,
Faisoient monter jusques aux nues
Les desseins de nos vanités;
Et voici qu'avecque des charmes
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertés.

[1] Ce carrousel fut fait à l'occasion de l'accouchement de la reine, qui, le 20 de février précédent, avoit mis au monde madame Chrétienne ou Christine, depuis duchesse de Savoie. (*Mémoires de Bassompierre.*)

Belles merveilles de la terre,
Doux sujet de paix et de guerre,
Pouvons-nous avecque raison
Ne bénir pas les destinées
Par qui nos ames enchaînées
Servent en si belle prison?

L'aise nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit notre gloire ou notre honte,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa royauté;
Mais est-il ni crime ni blâme
Dont vous ne dispensiez une ame
Qui dépend de votre beauté?

Qu'il s'en aille à ses Néréides
Dedans ses cavernes humides,
Et vive misérablement
Confiné parmi ses tempêtes:
Quant à nous, étant où vous êtes,
Nous sommes en notre élément.

STANCES

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE, A UNE FEMME QUI S'ÉTOIT IMAGINÉ QU'IL ÉTOIT AMOUREUX D'ELLE.

1606.

Philis, qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, languir, transir pour elle,
Et ne m'en apercevoir pas?

O qu'il me seroit désirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être dans sa prison!

Mon mal ne m'étonneroit guères,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guérison.

Mais, ô rigoureuse aventure!
Un chef-d'œuvre de la nature
Au lieu du monde le plus beau
Tient la liberté si bien close,
Que le mieux que je m'en propose,
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre Philis mal avisée,
Cessez de servir de risée,
Et souffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance,
Afin que, perdant l'espérance,
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glycère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent,
Sans remède et sans reconfort.
Glycère fait mes destinées;
Et, comme il lui plaît, mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir;
Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

STANCES

POUR LA VICOMTESSE D'AUCHY.

1608.

Laisse-moi, raison importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune;
Tu perds temps de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aise que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,

Soit que sa voix de ses accents
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre;
Supplice qui jamais ne faut
Aux désirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable;
Je devois bien moins désirer :
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas :
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle et du sort;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

STANCES

SUR L'ÉLOIGNEMENT PROCHAIN DE LA COMTESSE DE LA ROCHE, OU DE LA VICOMTESSE D'AUCHY.

1608.

Le dernier de mes jours est dessus l'horizon;
Celle dont mes ennuis avoient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes.
Je fais ce que je puis, l'en pensant divertir :
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le ciel et mon consentement,
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême,
Que ce coup m'est sensible! et que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir!

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter
Pour un terme si long tant d'aimables délices,
Puisque, votre présence étant mon élément,
Je pense être aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement!

Au moins si je voyois cette fière beauté
Préparant son départ cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse ou feinte ou véritable,

L'espoir qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur la rendroit supportable,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait désirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroie,
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi?

Puis étant son mérite infini comme il est,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît,
Quelques lois qu'elle fasse et quoi qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non : qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure, ou pitoyable, il n'importe comment;
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite:
Et quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,
Le sort en est jeté, l'entreprise en est faite,
Je ne saurois brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits
Qui bientôt délivrés comme ils sont bientôt pris,
En leur fidélité n'ont rien que du langage :
Toute sorte d'objets les touche également:
Quant à moi, je dispute avant que je m'engage;
Mais quand je l'ai promis, j'aime éternellement.

STANCES

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI[1],

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE.

1608.

Dure contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir!
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes rois et mes dieux,
Pour aujourd'hui n'en tenir compte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De ne m'avoir su retenir!

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meure après un désir
Où la vanité me convie;
Et qu'ayant juré si souvent

[1] Fille de Henri, duc de Guise, dit le Balafré.

D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes serments s'en aillent au vent!

Vraiment je puis bien avouer
Que j'aurois tort de me louer
Par dessus le reste des hommes;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siècle où nous sommes,
Là fraude et l'infidélité.

Mais à quoi tendent ces discours,
O beauté qui de mes amours
Êtes le port et le naufrage?
Ce que je dis contre ma foi,
N'est-ce pas un vrai témoignage
Que je suis déja hors de moi?

Votre esprit, de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voie,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au destin, de qui le compas
Marque à chacun son aventure,
Puisqu'en leur propre adversité
Les dieux, tout-puissants de nature,
Cèdent à la nécessité?

Pour le moins j'ai ce reconfort,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir :
Ce qu'il me propose m'irrite;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

STANCES.

LA RENOMMÉE AU ROI HENRI-LE-GRAND, DANS LE BALLET DE LA REINE, DANSÉ AU MOIS DE MARS 1609.

Pleine de langues et de voix,
O roi, le miracle des rois,
Je viens de voir toute la terre,
Et publier en ses deux bouts
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom qui n'est terminé
Ni de fleuve ni de montagne;
Et par lui j'ai fait désirer

A la troupe que j'accompagne
De vous voir et vous adorer.

Ce sont douze rares beautés,
Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne peuvent pas.

L'Orient, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage,
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans être issu du parentage
Ou de vous ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelle preuve de ses charmes;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des lois
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le soleil, qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il étoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps a beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles;
Et non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

Grand roi, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil
Que vous seul ayez fait ployable;
Et vous acquérez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux:

Mais quelles ames si farouches
Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi?

STANCES

POUR HENRI-LE-GRAND, SOUS LE NOM D'ALCANDRE, AU SUJET DE L'ABSENCE DE LA PRINCESSE DE CONDÉ[1], SOUS LE NOM D'ORANTHE.

1609.

Donc cette merveille des cieux,
Pour ce qu'elle est chère à mes yeux,
En sera toujours éloignée!
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais son retour!

Mes vœux donc ne servent de rien!
Les dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voie!
Et semble que les rechercher

[1] Charlotte-Marguerite de Montmorency, femme de Henri de Bourbon, premier prince du sang, et fille du dernier connétable de Montmorency. Comme Henri IV en étoit amoureux, M. le prince avoit quitté la cour, qui se tenoit alors à Fontainebleau, pour se retirer à Moret avec la princesse.

De me permettre cette joie
Les invite à me l'empêcher!

O beauté, reine des beautés,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée,
Pourquoi n'est comme la Toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort de quelque Jason?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes
Garderoit que jusqu'aux enfers
Je n'allasse avecque mes armes
Rompre vos chaînes et vos fers?

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut
Un aussi grand désir de gloire,
Que j'avois lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques et d'Ivry?

Mais quoi! ces lois dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur
Règnent avec un tel empire,
Que, si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je désire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flattant,
Croire que le sort inconstant
De ces tempêtes me délivre;
Quelque espoir qui se puisse offrir,
Il faut que je cesse de vivre,
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours,
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage.
Autre sorte de reconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment;
Ma foi seule, aussi pure et belle,
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix
Alcandre, au silence des bois,
Témoignoit ses vives atteintes;
Et son visage sans couleur
Faisoit connoître que ses plaintes
Étoient moindres que sa douleur.

Oranthe, qui par les zéphyrs
Reçut les funestes soupirs

D'une passion si fidèle,
Le cœur outré du même ennui,
Jura que, s'il mouroît pour elle,
Elle mourroit avecque lui.

STANCES

POUR ALCANDRE, SUR LE MÊME SUJET QUE LES PRÉCÉDENTES.

1609.

Quelque ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence
Le Destin me fasse endurer;
Ma peine lui semble petite
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer!

Paroles que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison;
Faites-vous ouïr en ma plainte:
Jamais l'ame n'est bien atteinte
Quand on parle avecque raison.

O fureurs dont même les Scythes
N'useroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi!
Ma Dame est captive; et son crime

C'est que je l'aime, et qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rocher où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphémer contre le sort,
Quoique insensibles aux tempêtes,
Je suis plus rocher que vous n'êtes
De le voir et n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroître ma valeur;
Ici je renonce à la gloire;
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables :
Mais, en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas?

Qui ne sait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et, d'un conseil audacieux,
En bergers, bêtes et satyres,
Afin d'apaiser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux?

Non, non; si je veux un remède,
C'est de moi qu'il faut qu'il procède,
Sans les importuner de rien :
J'ai su faire la délivrance
Du malheur de toute la France;
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage;
Trouvons le salut au naufrage;
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois.

Pour le moins, la haine et l'envie
Ayant leur rigueur assouvie,
Quand j'aurai clos mon dernier jour,
Oranthe sera sans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place,
Transi d'une mortelle glace,
Alcandre cessa de parler;
La nuit assiégea ses prunelles;
Et son ame, étendant les ailes,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu, monarque adorable?
Lui dit un démon favorable;

En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu succomber à l'orage,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle Oranthe sera tienne;
C'est chose qui ne peut faillir.
Le temps adoucira les choses:
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en sauriez cueillir.

STANCES.

ALCANDRE PLAINT LA CAPTIVITÉ DE SA MAITRESSE.

1609.

Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses!
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort!
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire!
Et qu'il est mal aisé de vivre en ton empire
Sans désirer la mort!

Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi;
Et, sans faire le vain, mon aventure est telle,

Que de la même ardeur que je brûle pour elle
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur, ô dure destinée,
Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée[1],
Sens-je me dévorer!
Et ce que je supporte avecque patience,
Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans concience,
Qui le vît sans pleurer?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein;
Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre;
Et si l'enfer est fable au centre de la terre,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,
Qu'il monte ou qu'il descende, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer.
Des autres actions j'ai perdu la coutume;
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, et que par le silence
Qui fait des bruits du jour cesser la violence
L'esprit est relâché,
Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde

[1] Les Harpies.

Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clore les paupières,
Aussitôt ma douleur en nouvelles manières
Fait de nouveaux efforts;
Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime
M'apparoît à l'autel, où, comme une victime,
On la veut égorger.
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie;
Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémités la pauvrette s'écrie:
Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis!
La fureur me saisit, je mets la main aux armes:
Mais son destin m'arrête; et lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Au delà du trépas.
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer.
Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre
Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre?
Ou que puis-je espérer ?

Non, non, je veux mourir; la raison m'y convie;
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau;
Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses Nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent
Perdit toutes ses fleurs.

STANCES

POUR ALCANDRE, AU RETOUR D'ORANTHE A FONTAINEBLEAU.

1609.

Revenez, mes plaisirs, ma Dame est revenue;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue,
Ont eu grace des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables
Où prend mon océan son flux et son reflux:
Soucis, retirez-vous; cherchez les misérables;
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas?

Certes l'autre soleil d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est elle, et non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout;

Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent
Les pénètre partout!

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci;
Et même ces canaux ont leur course plus belle,
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire et beau dissimuler;
Les douceurs où je nage ont une violence
Qui ne se peut celer.

Mais, ô rigueur du sort! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon ame en ce contentement,
Je ne m'aperçois pas que le destin m'apprête
Un autre partement[1].

Arrière ces pensers que la crainte m'envoie;
Je ne sais que trop bien l'inconstance du sort:
Mais de m'ôter le goût d'une si chère joie,
C'est me donner la mort.

[1] Le prince de Condé, quelque temps après, s'étant enfui de Fontainebleau avec la princesse sa femme, se retira d'abord en Flandre, et ensuite à Milan. Ils ne revinrent en France qu'en 1610, après la mort du roi.

STANCES

COMPOSÉES EN BOURGOGNE.

1609.

Complices de ma servitude,
Pensers, où mon inquiétude
Trouve son repos désiré,
Mes fidèles amis et mes vrais secrétaires,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Partout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle, c'est à regret;
Je pèse mes discours, je me trouble et m'étonne,
Tant j'ai peu d'assurance à la foi de personne :
Mais à vous je suis libre, et n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage
Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Étant loin de ma dame, une grace plus grande
Que d'aimer sa mémoire et m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,

Faillis-je en mon élection?
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection?

Au retour des saisons nouvelles,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint;
En trouverez-vous une où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front, où sont en leur gloire
La douceur et la majesté;
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des soleils semblables;
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors;
Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute:
Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps?

Mon roi, par son rare mérite,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien;
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,

Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir;
Puisqu'à si beau dessein mon désir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattés par un doux traitement;
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas;
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui soit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;
Ses infidèles flots ne sont point sans orages,
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle, qui n'a souci de moi ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau, pensers mélancoliques,
Auteurs d'aventures tragiques,
De quoi m'osez-vous discourir?
Impudents boute-feux de noise et de querelle,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
Que sa constance est une roche,
Que rien n'est égal à sa foi.
Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles:
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

STANCES

AU ROI HENRI-LE-GRAND,

POUR DE PETITES NYMPHES, MENANT L'AMOUR PRISONNIER.

1610.

A la fin tant d'amants, dont les ames blessées
Languissent nuit et jour,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées,
Et seront consolés aux dépens de l'Amour :

Ce public ennemi, cette peste du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre et de l'onde,
Se trouve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes,
O roi, l'astre des rois !
Quittez votre bonté, moquez-vous de ses larmes,
Et lui faites sentir la rigueur de vos lois.

Commandez que sans grace on lui fasse justice,
Il sera mal aisé
Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions, par qui chacun soupire,
Ne nous ont fait d'ennui :

Mais c'est un bruit commun que dans tout votre [empire
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars, qui met sa louange à déserter la terre,
Par des meurtres épais,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
Votre seule valeur,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juste douleur?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ses fautes passées,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirés de l'envie
Fait l'Europe trembler;
Attachez bien ce monstre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

STANCES

SUR LA MORT DU ROI HENRI-LE-GRAND, AU NOM DU DUC DE BELLEGARDE.

1610.

Enfin l'ire du ciel et sa fatale envie,
Dont j'avois repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et, sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle ame, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours?

C'est bien à tout le monde une commune plaie,
Et le malheur que j'ai chacun l'estime sien:
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie
Comme elle est dans le mien?

Ta fidèle compagne, aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter,

Seule de cet ennui me débat la victoire,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau temps ses orages n'essuie,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car, pour la consoler, que lui sauroit-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande ame : ôte-lui cette nue
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue
Venir sa guérison.

Bien que tout reconfort lui soit une amertume
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, et, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,
Non le sang à la bouche et le visage blanc,

Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc :

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;
Ou tel qu'à Saint-Denis, entre nos cris de joie,
Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher;
Et sans doute la France aura comme Sipyle [1]
Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la destinée,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette cour l'honneur et la merveille,
Alcippe [2] soupiroit, prêt à s'évanouir :
On l'auroit consolé; mais il ferma l'oreille,
De peur de rien ouïr.

[1] Montagne de l'Asie-Mineure, près du fleuve Méandre.
[2] M. de Bellegarde.

STANCES

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

PENDANT SA RÉGENCE.

1611.

Objet divin des ames et des yeux,
Reine, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer?

Les monts fameux des vierges que je sers
Ont-ils des fleurs en leurs déserts,
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur?

Le Thermodon[1] a vu seoir autrefois
Des reines au trône des rois:
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu?

Certes nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étoient jamais élevés
Au point heureux où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

[1] Fleuve de Thémiscyre, pays des Amazones, en Cappadoce.

A leur odeur l'Anglois se relâchant
Notre amitié va recherchant:
Et l'Espagnol, prodige merveilleux!
Cesse d'être orgueilleux[1].

De tous côtés nous regorgeons de biens;
Et qui voit l'aise où tu nous tiens
De ce vieux siècle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassement
Nous fit peur au commencement:
Mais sans effet presque il s'évanouit
Plutôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant,
Et, tout soudain obéissant,
Il disparut comme flots courroucés
Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu, grand soleil de nos jours,
Faire sans fin le même cours,
Le soin du ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien!

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis,

[1] On commençoit à traiter du double mariage qui fut conclu l'année suivante, entre Louis XIII et l'infante d'Espagne, le prince d'Espagne et madame Élisabeth de France.

Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir!

Les vœux sont grands : mais avecque raison
Que ne peut l'ardente oraison!
Et, sans flatter, ne sers-tu pas les dieux
Assez pour avoir mieux?

STANCES

CHANTÉES PAR LES SIBYLLES, LE PREMIER JOUR DES FÊTES DU CAMP DE LA PLACE ROYALE, DONNÉES LES 5, 6 ET 7 AVRIL 1612, POUR LA PUBLICATION DES MARIAGES ARRÊTÉS DU ROI LOUIS XIII AVEC L'INFANTE D'ESPAGNE ANNE D'AUTRICHE; ET DE MADAME ÉLISABETH, SOEUR DE CE ROI, AVEC LE PRINCE, DEPUIS ROI D'ESPAGNE, PHILIPPE IV.

1612.

LA SIBYLLE PERSIQUE.

POUR LA REINE.

Que Bellone et Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions;
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour alcyons
L'heur et la vertu de Marie[1].

[1] De Médicis.

LA SIBYLLE LIBYQUE.

POUR LA REINE.

Cesse, Pô, d'abuser le monde :
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté.
L'Arne, sans en faire autres preuves,
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE.

SUR LE DOUBLE MARIAGE.

La France à l'Espagne s'allie;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille et que verre?

LA SIBYLLE CUMÉE.

SUR LE MÊME SUJET.

Arrière ces plaintes communes
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain;
Les nœuds de ces grands hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées?

LA SIBYLLE ÉRYTHRÉE.

SUR LE MÊME SUJET.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages
Où quelque malheur ne soit joint;
La discorde ici n'est mêlée,
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélée.

LA SIBYLLE SAMIENNE.

AU ROI.

Roi que tout bonheur accompagne,
Vois partir du côté d'Espagne
Un soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine aventure,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature!

LA SIBYLLE CUMANE.

AU ROI.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis!
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyèrent Léandre[1]!

[1] Léandre, amant d'Héro, noyé dans l'Hellespont, en traversant le détroit à la nage pour aller voir sa maîtresse renfermée dans une tour à Sestos.

LA SIBYLLE HELLESPONTIQUE.

AU ROI.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton désir,
Trouveras-tu quelque puissance
A qui tu ne fasses choisir
Ou la mort, ou l'obéissance?

LA SIBYLLE PHRYGIENNE.

A LA REINE.

Courage, reine sans pareille,
L'esprit sacré qui te conseille
Est ferme en ce qu'il a promis.
Achève, et que rien ne t'arrête;
Le ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette fête.

LA SIBYLLE TIBURTINE.

A LA REINE.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siècle où Saturne fut maître;
Thémis les vices détruira;
L'honneur ouvrira son école;
Et dans Seine et Marne luira
Même sablon que dans Pactole.

STANCES

CHANTÉES A LA SUITE DES PRÉCÉDENTES PAR UNE SIBYLLE, AU NOM DE TOUS LES FRANÇOIS.

1612.

Donc après un si long séjour,
Fleurs de lis, voici le retour
De vos aventures prospères;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos pères,
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les destins
Entre les jeux et les festins
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que, si l'Aurore en se levant
D'aventure nous voyoit rire,
On se pouvoit bien assurer,
Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis

Les nuages de nos soucis;
La sûreté chasse les craintes;
Et la Discorde, sans flambeau,
Laisse mettre avecque nos plaintes
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts,
O que la France eût fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de provinces qu'en un jour,
Belle reine, avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour!

Qui pouvoit, sinon vos bontés,
Faire à des peuples indomptés
Laisser leurs haines obstinées,
Pour jurer solennellement,
En la main des deux Hyménées,
D'être amis éternellement?

Fleur des beautés et des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paroître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les dieux
Votre image soit adorée;

Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorsque vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toute sorte de guerriers :
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le salut des fleurs de lis?

COUPLET

CHANTÉ PAR TOUTES LES SIBYLLES, A LA SUITE DES DEUX PIÈCES PRÉCÉDENTES.

1612.

A ce coup, la France est guérie :
Peuples, fatalement sauvés,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de Marie.

FRAGMENT

AU SUJET DE LA GUERRE DES PRINCES.

1614.

. . . . . .

Allez à la malheure, allez, ames tragiques,
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois;
Allez, fleaux de la France et les pestes du monde.
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde:
Regardez-la pour la dernière fois.

STANCES.

PARAPHRASE DU PSAUME CXXVIII,

AU NOM DU ROI LOUIS XIII, A L'OCCASION DE LA PREMIÈRE GUERRE DES PRINCES.

1614.

Les funestes complots des ames forcenées
Qui pensoient triompher de mes jeunes années
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire,
Certes, je le puis dire:
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets, c'étoit fait de ma vie;
Leur funeste rigueur, qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soi;
Et le coutre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A selon mes souhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége; et de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née;
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il malaisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence,
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer :
Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.

FRAGMENT

AU SUJET DE LA MÊME GUERRE.

1614.

. . . . . .

O toi qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde
Fais trembler tout le monde,
Dieu, qui toujours es bon et toujours l'as été,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funestes pratiques?
Ne tonneras-tu point sur leur impiété?

Tu vois en quel état est aujourd'hui la France,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant et du nord
Ou sont alliés d'elle, ou recherchent de l'être;
Et ceux qu'elle a fait naître
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

1614.

. . . . . .

Ames pleines de vent, que la rage a blessées,
Connoissez votre faute, et bornez vos pensées
En un juste compas;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes :
Briare avoit cent mains, Typhon avoit cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous; faites place à la joie,
Misérable douleur dont nous sommes la proie;
Nos vœux sont exaucés.
Les vertus de la reine et les bontés célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

STANCES.

RÉCIT D'UN BERGER AU BALLET DU TRIOMPHE DE PALLAS, OÙ MADAME ÉLISABETH, PRINCESSE D'ESPAGNE, REPRÉSENTOIT PALLAS. CE BALLET FUT EXÉCUTÉ LE 19 MARS 1615, DANS LA GRANDE SALLE DE BOURBON, LORSQUE LOUIS XIII ET LA REINE SA MÈRE SE DISPOSOIENT A PARTIR POUR ALLER CONDUIRE CETTE PRINCESSE, ET RECEVOIR EN MÊME TEMPS L'INFANTE ANNE D'AUTRICHE, QUE LE ROI DEVOIT ÉPOUSER.

1615.

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors le pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Vos pénibles travaux sans qui nos pâturages,
Battus depuis cinq ans de grêles et d'orages,
S'en alloient désolés,
Sont-ce pas des effets que même en Arcadie,
Quoi que la Grèce die,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés?

Voyez des bords de Loire et des bords de Garonne,
Jusques à ce rivage où Téthys se couronne
De bouquets d'orangers[1],

[1] La Provence.

A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace
Et de maux intestins et de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix comme un roc affermie,
Faire à nos Géryons[1] détester l'infamie
De leurs actes sanglants;
Et la belle Cérès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et, que l'astre du jour ou se lève ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie et le nom de Louis.

Certes une douleur quelques ames afflige
Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige
Soit prêt à nous quitter:
Mais quoi qu'on nous augure et qu'on nous fasse craindre,
Élise[2] est-elle à plaindre
Du bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu qui pour elle soupire
De la fin du couchant termine son empire

[1] Géryon, géant de la Bétique, qui, selon la fable, avoit trois corps, et qui fut tué par Hercule.
[2] La princesse Élisabeth.

En la source du jour;
Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire:
Quelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle;
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer:
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge.
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer!

Esprits malavisés, qui blâmez un échange
Où se prend et se baille un ange pour un ange,
Jugez plus sainement.
Notre grande bergère a Pan qui la conseille;
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement?

C'est à l'assemblement de ces couples célestes
Que, si nos maux passés ont laissé quelques restes,
Ils vont du tout finir.
Mopse qui nous l'assure a le don de prédire[1];
Et les chênes d'Épire[2]
Savent moins qu'il ne sait les choses à venir.

Un siècle renaîtra, comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans sera la seule voie

[1] Le maréchal d'Ancre, qui gouvernoit alors.
[2] Ceux de la forêt de Dodone.

D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au temps de nos pères;
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hivers, le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arrêts formez nos destinées,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées,
C'est trop les différer;
L'Europe les demande, accordez sa requête.
Qui verra cette fête
Pour mourir satisfait n'aura que désirer.

STANCES

SUR LE MARIAGE DE LOUIS XIII AVEC ANNE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE.

1615.

Mopse, entre les devins l'Apollon de cet âge,
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtroit sur les rives du Tage
En la terre du lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens et le discours,
N'étant pas convenable aux règles de nature
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

Anne, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aise de nos yeux,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil; et ses yeux adorables,
Déja vus de tout l'horizon,
Font croire que nos maux seront maux incurables
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoique l'esprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ses lois.

Certes, c'est à l'Espagne à produire des reines,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amants, notre grande Marie
A pour vous combattu le sort;
Elle a forcé les vents, et dompté leur furie:
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, beaux esprits, et donnez connoissance,
En l'excès de votre plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le désir.

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement:
Mais il faut passer outre, et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années
Par qui le sang est refroidi.
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées:
La nuit est déja proche à qui passe midi.

STANCES

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE, SUR LA GUÉRISON DE CHRYSANTE.

1616.

Les destins sont vaincus, et le flux de mes larmes
De leur main insolente a fait tomber les armes;
Amour en ce combat a reconnu ma foi :
Lauriers, couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes,
Quelle heure de repos a diverti mes craintes;
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marques
De n'être point sujette à l'outrage des Parques:
Mais quel espoir de bien, en l'excès de ma peur,
N'estimois-je trompeur?

Aujourd'hui c'en est fait, elle est toute guérie;
Et les soleils d'avril, peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche ni si belle;
Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle;

Et ne pensai jamais avoir tant de raison
De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence et les mains souveraines,
Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous saurois-je payer avec assez d'encens
L'aise que je ressens?

Après une faveur si visible et si grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes, vous êtes bons; et combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent se-
Ils l'obtiennent toujours. [cours,

Continuez, grands dieux; et ne faites pas dire,
Ou que rien ici-bas ne connoît votre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,
Soient toujours de nectar nos rivières comblées;
Si Chrysante ne vit et ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.

STANCES.

FRAGMENT D'UNE PROPHÉTIE DU DIEU DE LA SEINE CONTRE LE MARÉCHAL D'ANCRE.

1617.

. . . . . .

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de lois.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare,
Tes jours sont à leur fin, ta chute se prépare :
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier:
La fortune t'appelle au rang de ses victimes;
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

STANCES

POUR LE COMTE DE CHARNI[1], QUI RECHERCHOIT EN MARIAGE MADEMOISELLE DE CASTILLE, QU'IL ÉPOUSA EN 1620.

1619.

Enfin ma patience et les soins que j'ai pris
Ont, selon mes souhaits, adouci les esprits
Dont l'injuste rigueur si long-temps m'a fait plaindre.
Cessons de soupirer :
Graces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil dont je suis enflammé
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable,
Soit que d'un oppressé
Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les dieux m'ont exaucé.

Naguère que j'oyois la tempête souffler,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille,
A peu près englouti,

[1] Charles Chabot, fils du marquis de Mirebeau.

[2] Charlotte de Castille, fille de Pierre de Castille, contrôleur-général des finances, en 1629, et de Charlotte Jeannin, fille du célèbre Pierre Jeannin, surintendant des finances.

Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde;
Et je vois sur le bord
Un ange, dont la grace est la gloire du monde,
Qui m'assure du port.

Certes, c'est lâchement qu'un tas de médisants,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, et qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.

STANCES SPIRITUELLES.

1619.

Louez Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser.
L'aurore et l'occident s'abreuvent en sa course;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse;
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour:

Mais, comme notre père, il excuse nos crimes;
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau désir comme un vent les emporte:
La sienne, toujours ferme et toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement.

STANCES

A M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE VERDUN,

POUR LE CONSOLER DE LA MORT DE SA PREMIÈRE FEMME [1].

1621 ou 1622.

Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents
En toute sorte d'accidents

[1] Charlotte du Gué.

Sont loués même de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer ?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin :
Après qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes ni sacrifices :
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés ;
Et qui s'est nettoyé des vices
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune, en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remet l'espoir en leurs courages ;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux
A quiconque le sollicite :
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend ;

Et, quoi qu'on lise d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié
Lui fît faire ce qu'on désire,
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur
Que ce fameux joueur de lyre
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur?

Cependant il eut beau chanter,
Beau prier, presser et flatter,
Il s'en revint sans Eurydice;
Et la vaine faveur dont il fut obligé
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrois-tu remettre en un siècle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne feroit que troubler son extrême bonté?

Que voyons-nous que des Titans
De bras et de jambes luttants
Contre les pouvoirs légitimes[1];
Infames rejetons de ces audacieux

[1] Le poëte désigne ici le commencement de la guerre des huguenots.

Qui, dédaignant les petits crimes,
Pour en faire un illustre attaquèrent les cieux?

Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et, les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède,
Sans t'irriter en vain contre une adversité
Que tu sais bien qui n'a remède
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos
Jusqu'à te dégoûter de vivre;
Et, si tu n'as l'amour que chacun a pour soi,
Aime ton prince et le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rebellion,
En sorte qu'il en sera maître:
Mais quiconque voit clair ne connoît-il pas bien
Que, pour l'empêcher de renaître,
Il faut que ton labeur accompagne le sien?

La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles :
Elle seule fait l'ordre; et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

STANCES

POUR M. LE COMTE DE SOISSONS[1], A QUI L'ON FAISOIT ESPÉRER QU'IL ÉPOUSEROIT MADAME HENRIETTE MARIE DE FRANCE, DEPUIS REINE D'ANGLETERRE[2].

1622.

Ne délibérons plus, allons droit à la mort;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie :
Je n'ai que trop gémi.
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je suis mon ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur,
Vive source de flamme où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre surmonte!
Puis-je souffrir assez

[1] Il étoit fils de celui à qui Henri IV refusa de donner en mariage madame Catherine, sa sœur.

[2] Ces stances furent mises en musique par Boisset le père, après la mort de Malherbe.

Pour expier le crime et réparer la honte
De vous avoir laissés?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir,
Et que les volontés d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes:
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait amant des respects et des craintes
Qu'à celle de sa foi?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes désirs
Les plus rares trésors et les plus grands plaisirs
Dont sa richesse abonde,
Que saurois-je espérer
A quoi votre présence, ô merveille du monde!
Ne soit à préférer?

On parle de l'enfer et des maux éternels
Baillés pour châtiment à ces grands criminels
Dont les fables sont pleines:
Mais ce qu'ils souffrent tous,
Le souffré-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelques restes de larmes;
Misérable qu'il est!
Contenter sa douleur et lui donner des armes,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non, non; laissons-nous vaincre après tant de [combats;
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blême;
Et, sans nous consoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois Charigène, et n'ose désirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture;
Mais, cela m'arrivant,
Quelle seroit ma gloire! et pour quelle aventure
Voudrois-je être vivant?

STANCES

POUR UNE MASCARADE.

Ceux-ci, de qui vos yeux admirent la venue,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnue,
S'en vont au gré d'Amour tout le monde courir.
Ce grand démon qui se déplaît
D'être profané comme il est,
Par eux veut repurger son temple;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir
Que ce qu'on ne fait par devoir
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsidérés à leurs contentements;
L'or de cet âge vieil où régnoit l'innocence
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accou-
La foi, l'honneur et la raison [trements.
Gardent la clef de leur prison;
Penser au change leur est crime,
Leurs paroles n'ont point de fard;
Et faire les choses sans art
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, ames belles et hautes,
Retirez votre humeur de l'infidélité;
Lassez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes [1],
Et de vous prévaloir de leur crédulité.
N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien;
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines,
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent:
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent?
Puis cela n'avient qu'aux amours
Où les désirs, comme vautours,

[1] C'est-à-dire *peu fines*. L'autorité du poëte n'a pas fait conserver ce mot.

Se paissent de sales rapines;
Ce qui les forme les détruit:
Celles que la vertu produit
Sont roses qui n'ont point d'épines.

STANCES.

Quoi donc! ma lâcheté sera si criminelle,
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi,
Que je quitte ma dame, et démente la foi
Dont je lui promettois une amour éternelle?

Que ferons-nous, mon cœur? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés?
Courrons-nous le hasard comme désespérés?
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience?

Non, non; quelques assauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allègue mon devoir,
Je ne céderai point, que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur? quelle erreur me transporte,
De vouloir en géant aux astres commander?
Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque

D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, et ne put faire mieux
Que soupirer neuf ans dans le fond d'une barque [1].

Je veux, du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté
Où ma douleur et moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux :
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux
Avecque le penser mon ame ne la voie?

Le temps qui toujours vole, et sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du sort,
Ou d'un pas insensible avancera la mort
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats·
Mais, des conditions où l'on vit ici-bas,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

[1] Le poëte se trompe : il n'y resta que quelques mois.

STANCES.

PARAPHRASE D'UNE PARTIE DU PSAUME CXLV.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre:
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont, comme nous [sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;

Comme ils n'ont plus de sceptre, il n'ont plus de
Et tombent avec eux d'une chute commune [flatteurs;
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHANSON

FAITE CONJOINTEMENT AVEC LA DUCHESSE DE BELLEGARDE ET LE MARQUIS DE RACAN.

1606.

Qu'autres que vous soient désirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous telle puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement :
Mais qu'en leur ame trouve place

Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela se peut facilement :
Mais que la cause de leurs plaintes
Porte de si vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien lorsque l'on pense
En recevoir la récompense,
Cela se peut facilement :
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espère rien et se maintienne,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie,
Cela se peut facilement :
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines et vos tyrannies,
Cela se peut facilement :
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire,
Cela ne se peut nullement.

CHANSON

SUR LE DÉPART DE LA VICOMTESSE D'AUCHY[1].

1608.

Ils s'en vont ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

Elle s'en va cette merveille
Pour qui nuit et jour,
Quoi que la raison me conseille,
Je brûle d'amour.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

En quel effroi de solitude
Assez écarté

[1] Charlotte des Ursins. C'est la Caliste du troisième livre des lettres de Malherbe. On a d'elle une Paraphrase sur l'épître de saint Paul aux Hébreux.

Mettrai-je mon inquiétude
En sa liberté?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

Les affligés ont en leurs peines
Recours à pleurer :
Mais quand mes yeux seroient fontaines,
Que puis-je espérer?
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

CHANSON

POUR HENRI-LE-GRAND, SUR LA DERNIÈRE ABSENCE DE LA PRINCESSE DE CONDÉ.

1609.

Que n'êtes-vous lassées,
Mes tristes pensées,
De troubler ma raison,
Et faire avecque blâme,
Rebeller mon ame
Contre ma guérison!

Que ne cessent mes larmes,
Inutiles armes!
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux!

O beauté nompareille,
Ma chère merveille!
Que le rigoureux sort
Dont vous m'êtes ravie
Aimeroit ma vie
S'il me donnoit la mort!

Quelles pointes de rage
Ne sent mon courage
De voir que le danger,
En vos ans les plus tendres,
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger!

Je m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur:
Mais j'accrois mon martyre;
Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette;
Et la violette
Qu'un froid hors de saison,

Ou le soc, a touchée,
De ma peau séchée
Est la comparaison.

Dieux, qui les destinées
Les plus obstinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempêtes
Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien?

Avez-vous eu les titres
D'absolus arbitres
De l'état des mortels
Pour être inexorables
Quand les misérables
Implorent vos autels?

Mon soin n'est point de faire
En l'autre hémisphère
Voir mes actes guerriers,
Et jusqu'aux bords de l'onde
Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
Pour qui je soupire;
Sans eux rien ne m'est doux;
Donnez-moi cette joie
Que je les revoie,
Je suis dieu comme vous.

CHANSON.

1614.

Sus, debout, la merveille des belles!
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes;
Et le Soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir sur la tête
Ses rayons comme un chapeau de fête,
Qu'il s'en va suivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Pénée [1].

Toute chose aux délices conspire,
Mettez-vous en votre humeur de rire;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud; mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,

[1] Daphné.

Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines
Des genêts, des houx et des épines,
Le rossignol, déployant ses merveilles,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères
Verrons-nous, de bergers à bergères,
Sein contre sein et bouche contre bouche,
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise;
Il y saute, il y danse, il y baise,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon ame auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposoit à semblables pensées!

Votre honneur, le plus vain des idoles,
Vous remplit de mensonges frivoles:
Mais quel esprit que la raison conseille,
S'il est aimé, ne rend point la pareille?

CHANSON

CHANTÉE AU BALLET DU TRIOMPHE DE PALLAS.

1615.

Cette Anne si belle,
Qu'on vante si fort,
Pourquoi ne vient-elle?
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire
Après ses appas;
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la possède
Il s'en va mourir;
Donnons-y remède,
Allons la quérir.

Assemblons, Marie,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage;
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

CHANSON

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE, AMOUREUX D'UNE DAME DE LA PLUS HAUTE CONDITION QUI FUT EN FRANCE ET MÊME EN EUROPE [1].

1616.

Mes yeux, vous m'êtes superflus:
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma vue et ma vie;
Je ne vois plus ni ne vis plus.
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement,
Où la nécessité me traîne,
Les dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles flèches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée?
Et quelle tragique pensée

[1] M. Le Febvre de Saint-Marc soupçonne que cette dame étoit la jeune reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. Le duc de Bellegarde, qui n'avoit pas craint d'être le rival de Henri IV auprès de la belle Gabrielle, étoit bien capable de former des vœux téméraires pour cette princesse.

N'est peinte en ma pâle couleur?
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter
J'ai des respects qui me font taire :
Mais en un réduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclater !
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs et mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté!
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure,
Qu'ils pensent à ma sépulture;
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent, il a tort;
Je ne le suis point, je suis mort.

CHANSON

POUR M. LE DUC DE BELLEGARDE, AMOUREUX DE LA MÊME DAME.

1616.

C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser
Trop peu discrètement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre;
Quittez cette poursuite, et vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantés,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raison vous désavoue,
Et que vous m'allez faire un second Ixion [1]
Cloué là-bas sur une roue
Pour avoir trop permis à son affection?

Bornez-vous, croyez-moi, dans un juste compas,
Et fuyez une mer qui ne s'irrite pas
Que le succès n'en soit funeste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assurés;
Si quelque sagesse vous reste,
Connoissez le péril, et vous en retirez.

[1] Ixion, puni dans les enfers pour avoir attenté à Junon.

Mais, ô conseil infame! ô profanes discours
Tenus indignement des plus dignes amours
Dont jamais ame fut blessée!
Quel excès de frayeur m'a su faire goûter
Cette abominable pensée
Que ce que je poursuis me peut assez coûter?

D'où s'est coulée en moi cette lâche poison
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses;
Moi, de qui la fortune est si proche des cieux,
Que je vois sous moi toutes choses,
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux?

Non, non, servons Chrysante; et, sans penser à moi,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Que son empire est légitime.
Exposons-nous pour elle aux injures du sort;
Et, s'il faut être sa victime,
En un si beau danger moquons-nous de la mort

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanités
Font dessus leurs tombeaux graver des qualites
Dont à peine un dieu seroit digne:
Moi, pour un monument et plus grand et plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne:
L'EXEMPLE DES AMANTS EST CLOS DANS CE TOMBEAU.

CHANSON

A LA MARQUISE DE RAMBOUILLET,

SOUS LE NOM DE RODANTHE [1].

1622 OU 1623.

Chère beauté que mon ame ravie
Comme son pôle va regardant,
Quel astre d'ire et d'envie
Quand vous naissiez marquoit votre ascendant,
Que votre courage endurci,
Plus je le supplie, moins ait de merci?

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges et les glaçons,
Le beau temps reprend sa place,
Et les étés mûrissent les moissons:
Chaque saison y fait son cours;
En vous seule on trouve qu'il gèle toujours.

J'ai beau me plaindre et vous conter mes peines,
Avec prières d'y compatir;
J'ai beau m'épuiser les veines,
Et tout mon sang en larmes convertir;

[1] Cette chanson fut faite sur un air donné à Malherbe; c'est pourquoi le dernier vers de chaque couplet est irrégulier.

Un mal au deçà du trépas,
Tant soit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je sais que c'est : vous êtes offensée,
Comme d'un crime hors de raison,
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison;
Et voudriez bien, pour la finir,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez : c'est aux foibles courages
Qui toujours portent la peur au sein
De succomber aux orages,
Et se lasser d'un pénible dessein.
De moi, plus je suis combattu,
Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes
Où tout le monde peut aspirer;
Loin les vulgaires fortunes,
Où ce n'est qu'un, jouir et désirer.
Mon goût cherche l'empêchement;
Quand j'aime sans peine, j'aime lâchement.

Je connois bien que dans ce labyrinthe
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel et tout l'absynthe
Dont un amant fut jamais abreuvé :
Mais je ne m'étonne de rien;
Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien.

CHANSON.

C'est faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautés
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautés.

Si ma Dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers?

Est-il courage si brave
Qui pût avecque raison
Fuïr d'être son esclave
Et de vivre en sa prison?

Toutefois cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me le ravir.

Aussi ma gloire est si grande

D'un trésor si précieux,
Que je ne sais quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du sort
Que ce qu'elle est à cette heure
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose sans doute
Que l'astre qui fait les jours
Luira dans une autre voûte
Quand j'aurai d'autres amours.

CHANSON.

Est-ce à jamais, folle Espérance,
Que tes infidèles appas
Empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas?

La raison veut, et la nature,
Qu'après le mal vienne le bien :
Mais en ma funeste aventure
Leurs règles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse.
J'ai beau plaindre et beau soupirer,

Le seul remède en ma disgrace,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour;
Quelque dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente,
Je me consume vainement;
Et les remèdes que je tente
Demeurent sans événement.

Toute nuit enfin se termine;
La mienne seule a ce destin,
Que d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste,
A quoi j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui m'en reste,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon ame, et t'en vas suivre
Ceux qui désirent de guérir.
Plus tu me conseilles de vivre,
Plus je me résous de mourir.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

SONNET

A JEAN RABEL, PEINTRE,

SUR UN LIVRE DE FLEURS QU'IL AVOIT PEINTES.

1602 ou 1603.

Quelques louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au dessus de lui.

L'art y surmonte la nature;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de marguerite:

Mais pouvoit-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant?

SONNET

A MADAME LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE[1],

POUR L'INVITER A REVENIR DE PROVENCE A PARIS.

1605.

Quoi donc! grande princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est désirée?

Vous êtes en des lieux où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tièdes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite:

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs?

[1] Charlotte-Catherine de La Trémoille, veuve de Henri I de Bourbon, prince de Condé, mort à Saint-Jean d'Angély le 5 de mars 1588.

SONNET

AU ROI HENRI-LE-GRAND[1].

1607.

Je le connois, Destins, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage, aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre,
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre
Aura le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé, qui de même intervalle
Du nord et du midi les distances égale [2]
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un père où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien s'ils n'ont chacun un monde.

[1] A l'occasion de la naissance du second fils de Henri IV, N. duc d'Orléans, né le 6 d'avril 1607, et mort en 1611. C'est le même dont on lit l'épitaphe, livre III.

[2] L'équateur.

SONNET

AU ROI HENRI-LE-GRAND.

1607 ou 1608.

Mon roi, s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité!

Que vos jeunes lions vont amasser de proie,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
Soit que, de l'Orient mettant l'empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troie[1]!

Ils seront malheureux seulement en un point,
C'est que, si leur courage à leur fortune joint
Avoit assujéti l'un et l'autre hémisphère,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.

[1] Allusion à l'ancienne fable qui fait descendre les François d'un prétendu fils d'Hector, nommé Francus ou Francion.

SONNET

A M. DE FLURANCE,

SUR SON LIVRE DE L'ART D'EMBELLIR[1].

1608.

Voyant ma Caliste si belle
Que l'on n'y peut rien désirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint
Où l'Aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, Flurance, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage,

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

[1] Livre tout moral, dont l'objet est déterminé par le titre : *l'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe*, la sagesse de la personne embellit sa face, *étendu en toute sorte de beauté, et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de*

SONNET

SUR L'ABSENCE DE LA VICOMTESSE D'AUCHY.

1608.

Quel astre malheureux ma fortune a bâtie,
A quelles dures lois m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché?
Qui jamais vit coupable expier son péché
D'une douleur si forte et si peu divertie?

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine:

Mais, sans être savant et sans philosopher,
Amour en soit loué, je n'en suis point en peine;
Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer.

l'ame; dédié à la reine, par le sieur de Flurance-Rivault; Paris, 1608. Cet auteur étoit de Laval. Il fit d'abord profession des armes, fut fait par Henri IV gentilhomme de sa chambre, puis sous-précepteur de Louis XIII, et son lecteur en mathématiques; ensuite, après la mort de Des Yveteaux et de Nicolas Lefebvre, qui furent successivement précepteurs du roi, il obtint cette place. Il mourut à Tours, au mois de janvier 1616, âgé de 45 ans.

SONNET

POUR LA MÊME.

1608.

Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors,
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle:
Le baume est en sa bouche, et les roses dehors;
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards,
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de graces et d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raison? crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas?

SONNET

POUR LA MÊME.

1608.

Beauté, de qui la grace étonne la nature,
Il faut donc que je cède à l'injure du sort,
Que je vous abandonne, et, loin de votre port,
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure!

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure;
Et la seule raison qui m'empêche la mort,
C'est le doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une ame si dure.

Caliste, où pensez-vous? qu'avez-vous entrepris?
Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris
Qui de ma patience indignement se joue?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté!
Je vous souhaite douce, et toutefois j'avoue
Que je dois mon salut à votre cruauté.

SONNET

FAIT A FONTAINEBLEAU, SUR L'ABSENCE DE LA MÊME.

1608.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verds,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

SONNET

SUR LE MÊME SUJET QUE LE PRÉCÉDENT.

1608.

Caliste, en cet exil j'ai l'ame si gênée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et ne saurois ouïr ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer et finir la journée,
En quelque part des cieux que luise le soleil;
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la cour fait cas du séjour où je suis,
Et, pour y prendre goût, je fais ce que je puis;
Mais j'y deviens plus sec plus j'y vois de verdure.

En ce piteux état si j'ai du reconfort,
C'est, ô rare beauté! que vous êtes si dure,
Qu'autant près comme loin je n'attends que la mort.

SONNET

A LA MÊME.

1608.

C'est fait, belle Caliste, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des lois de votre empire;
Leur rigueur me dégoûte, et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie:
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir j'en veux perdre l'envie.

SONNET

A L'OCCASION DE LA GOUTTE DONT HENRI-LE-GRAND FUT ATTAQUÉ AU MOIS DE JANVIER 1609.

Quoi donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne,
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne!

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne,
Il vivoit aux combats comme en son élément;
Depuis que dans la paix il règne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne!

Dieux, à qui nous devons ce miracle des rois
Qui du bruit de sa gloire et de ses justes lois
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre,

Puisque seul après vous il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, et qu'il se porte bien!

SONNET

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

DEPUIS ROI LOUIS XIII.

1609.

Que l'honneur de mon prince est cher aux destinées!
Que le démon est grand qui lui sert de support!
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées!

Ses filles sont encore en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont un charme si fort,
Que les rois les plus grands du ponant et du nord
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, dauphin; j'ai prédit en mes vers
Que le plus grand orgueil de tout cet univers
Quelque jour à vos pieds doit abaisser la tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs:
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête,
Vous en serez frustré par les yeux de vos sœurs.

SONNET.

ÉPITAPHE DE MADEMOISELLE DE CONTI, MORTE DOUZE OU QUATORZE JOURS APRÈS SA NAISSANCE.

1610.

Tu vois, passant, la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux,
Qu'avoir mille rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature!

On doute pour quelle raison
Les destins si hors de saison
De ce monde l'ont appelée;

Mais leur prétexte le plus beau,
C'est que la terre étoit brûlée
S'ils n'eussent tué ce flambeau.

SONNET

AU ROI HENRI-LE-GRAND,

POUR LE PREMIER BALLET DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, DANSÉ AU MOIS DE JANVIER 1610.

Voici de ton état la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement;
Approche-toi, mon prince, et vois le mouvement
Qu'en ce jeune dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement?
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille?

Les esprits de la cour, s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite :

Mais moi, que du futur Apollon avertit,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

SONNET

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, SON SECOND FILS.

1611.

Consolez-vous, madame; apaisez votre plainte :
La France, à qui vos yeux tiennent lieu de soleil,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil,
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même, assurez votre crainte,
Et de votre vertu recevez ce conseil,
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel, en qui votre ame a borné ses amours,
Étoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage et qui n'eussent point d'ombre;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre,
Que d'en partager trois en un seul univers?

SONNET.

ÉPITAPHE AU MÊME DUC D'ORLÉANS.

1611.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses lois
Égales et nécessaires.

Rien ne m'en a su parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

SONNET

A M. DU MAINE[1],

SUR SES ŒUVRES SPIRITUELLES.

1611.

Tu me ravis, du Maine, il faut que je l'avoue;
Et tes sacrés discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra[2] jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle :

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle
Autant que le plaisir de me donner à Dieu?

[1] Louis du Maine, baron de Chabans. Il avoit servi dans les armées du roi en qualité d'ingénieur et d'aide-de-camp, et il avoit été lieutenant d'artillerie chez les Vénitiens. De retour en France, il fut tué, près des Minimes de la Place-Royale, par M. de Lenclos, père de la célèbre Ninon.

[2] *M'entendra.*

SONNET

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

POUR M. DE LA CEPPÈDE [1], PREMIER PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMPTES DE PROVENCE, AU SUJET DE SES THÉORÈMES SPIRITUELS SUR LA VIE ET LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR, ETC. [2].

1612.

J'estime La Ceppède, et l'honore, et l'admire,
Comme un des ornements des premiers de nos jours:
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes, sans le flatter, je ne l'oserois dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses graces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre ame aux célestes amours
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

Reine, l'heur de la France et de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers
Que présente la Muse aux pieds de votre image;

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou, devant cet ouvrage,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

[1] Jean de La Ceppède, de Marseille, mort à Avignon, au mois de juillet 1623.

[2] Ouvrage imprimé à Toulouse, en 1613, in-4°.

SONNET.

ÉPITAPHE DE LA FEMME DE M. PUGET [1], QUI FUT DANS LA SUITE ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

1614.

(Le mari parle.)

Celle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimois le mieux,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux;
Et, depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières ni vœux ne m'y purent servir;
La rigueur de la mort se voulut assouvir,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi, dont la piété vient sa tombe honorer,
Pleure mon infortune; et, pour ta récompense,
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer!

[1] Fils de M. de Pommeuse-Pujet, trésorier de l'épargne. Sa femme étoit fille de M. Hallé, doyen des maîtres des comptes de Paris.

ÉPIGRAMME

AU NOM DE M. PUGET, POUR SERVIR DE DÉDICACE A L'ÉPITAPHE PRÉCÉDENTE.

1614.

Belle ame qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre.
Ce que je fais te sert de peu,
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

SONNET

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI.

1619.

Race de mille rois, adorable princesse,
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siècle aujourd'hui vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,

Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Je sais bien quel effort cet ouvrage demande :
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace et me la refroidit,

Vois-je pas vos bontés à mon aide paroître,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit
Que c'est assez payer que de bien reconnoître?

SONNET

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS[1].

1621.

Muses, quand finira cette longue remise
De contenter Gaston et d'écrire de lui?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siècle où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,
Misérable neuvaine, où sera votre appui,
S'il ne vous tend les mains et ne vous favorise?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,

[1] Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

Et les difficultés d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le désir que sa vertu vous donne:

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentants
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans?

SONNET

AU ROI LOUIS XIII,

APRÈS LA GUERRE DE 1621 ET 1622 CONTRE LES HUGUENOTS.

1623.

Muses, je suis confus; mon devoir me convie
A louer de mon roi les rares qualités;
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait peur à ma foiblesse et m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantés?
Et ce que sa valeur a fait en deux étés
Alcide l'eût-il fait en deux siècles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans,
Quand sa juste colère assaillant nos Titans
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes, ou ce miracle a mes sens éblouis,
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France,
Et s'est fait notre roi sous le nom de Louis.

SONNET

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU.

1624.

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande ame aux grands travaux sans repos adonnée :
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Éson,
Telle cette princesse en vos mains résignée
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire
Que les fruits de la paix combleroient son empire,
Et comme un demi-dieu le feroient adorer :

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.

SONNET

AU ROI LOUIS XIII.

1624.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage, mûr en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Par vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison :
Certes c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années;
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

SONNET

A M. LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE,

SURINTENDANT DES FINANCES.

1624.

Il est vrai, la Vieuville, et quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon roi;
Nous devons des autels à la sincère foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux, et ton libre génie
Qui hors de la raison ne connoît point de loi,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après soi
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à désirer,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer,
Et qu'en l'éternité la Muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon ame formé:
Mais je suis généreux, et tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

SONNET

POUR M. LE CARDINAL DE RICHELIEU, PREMIER MINISTRE D'ÉTAT

1625 OU 1626.

Peuples, çà de l'encens; peuples, çà des victimes
A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, et n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes!

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille et fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes[1]?

Le mérite d'un homme ou savant ou guerrier
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier
Dont la vanité grecque a donné les exemples:

Le sien, je l'ose dire, est si grand et si haut,
Que, si comme nos dieux il n'a place en nos temples,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui faut.

[1] Les calvinistes commençoient à remuer.

SONNET

SUR LA MORT DE SON FILS[1].

1628.

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimai si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort,
Et tous mes sentimens sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison
Le trouble de mon ame étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié;
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

[1] Voyez la Notice sur Malherbe.

SONNET

SUR LA MORT D'UN GENTILHOMME QUI FUT ASSASSINÉ.

Belle ame, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire et de contentement
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivri la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur et plus heureusement
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur;
Il faut par la raison adoucir son malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel :
Mais c'est un témoignage à la race future
Qu'on ne t'auroit su vaincre en un juste duel.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

ÉPIGRAMME

SUR LE PORTRAIT D'ÉTIENNE PASQUIER, AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS, QUE L'ON AVOIT PEINT SANS MAINS [1].

1585.

Il ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

ÉPIGRAMME

SUR MADEMOISELLE MARIE DE BOURBON, FILLE DE FRANÇOIS DE BOURBON PRINCE DE CONTI, ET DE LOUISE MARGUERITE DE LORRAINE, FILLE DE HENRI I, DUC DE GUISE.

1610.

N'égalons point cette petite
Aux déesses que nous récite

[1] Ce portrait fit éclore beaucoup de vers grecs, latins, françois, italiens, et provençaux, dont Pasquier fit imprimer en 1584, à Paris, un recueil in-4°, sous ce titre : *La main*, ou *Œuvres poétiques faites sur la main d'Étienne Pasquier, etc.*

L'histoire des siècles passés;
Tout cela n'est qu'une chimère.
Il faut dire, pour dire assez,
Elle est belle comme sa mère.

ÉPIGRAMME

SUR LA PUCELLE D'ORLÉANS, BRULÉE PAR LES ANGLOIS.

1613.

L'ennemi, tout droit violant,
Belle amazone, en vous brûlant,
Témoigna son ame perfide :
Mais le destin n'eut point de tort;
Celle qui vivoit comme Alcide
Devoit mourir comme il est mort.

ÉPIGRAMME

SUR CE QUE LA STATUE ÉRIGÉE EN L'HONNEUR DE LA PUCELLE, SUR LE PONT DE LA VILLE D'ORLÉANS, ÉTOIT SANS INSCRIPTION.

1613.

Passants, vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé

De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire :
La raison qui vous doit suffire,
C'est qu'en un miracle si haut
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.

ÉPIGRAMME

POUR METTRE AU DEVANT DES HEURES DE LA VICOMTESSE D'AUCHY.

1614.

Tant que vous serez sans amour,
Caliste, priez nuit et jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux :
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous?

ÉPIGRAMME

SUR LE MÊME SUJET.

1614.

Prier Dieu qu'il vous soit propice
Tant que vous me tourmenterez,

C'est le prier d'une injustice :
Faites-moi grace, et vous l'aurez.

ÉPIGRAMME

POUR METTRE AU DEVANT DES POEMES DIVERS DU SIEUR DE LORTIGUES, PROVENÇAL [1].

1617.

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous :
Mars et les Muses le défendent.

ÉPIGRAMME

SUR UNE IMAGE DE SAINTE CATHERINE.

1619.

L'art, aussi bien que la nature,
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourments dont la cause est belle

[1] Annibal de Lortigues, de la ville d'Apt, étoit un soldat qui se mêloit de versifier. Ses poésies furent imprimées à Paris, chez Jean Gesselin, en 1627.

La gloire d'une ame fidèle
Est de souffrir sans murmurer.

ÉPIGRAMME

IMITÉE DE LA QUARANTIÈME DU SIXIÈME LIVRE DE MARTIAL.

1619.

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison ;
Anne à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde :
Je te voulus, et je la veux.

ÉPIGRAMME

MISE AU DEVANT DU LIVRE INTITULÉ : LE POURTRAICT DE L'ÉLOQUENCE FRANÇOISE, AVEC DIX ACTIONS ORATOIRES, DE JEAN DU PRÉ, ÉCUYER, SEIGNEUR DE LA PORTE, CONSEILLER DU ROY ET GÉNÉRAL EN SA COUR DES AYDES DE NORMANDIE [1].

1620.

Tu faux, du Pré, de nous pourtraire
Ce que l'éloquence a d'appas;
Quel besoin as-tu de le faire?
Qui te voit ne la voit-il pas?

ÉPIGRAMME

POUR SERVIR D'ÉPITAPHE A UN GRAND [2].

1621.

Cet Absynthe[3], au nez de barbet,
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, et moi j'en pleure;
Je le voulois voir au gibet.

[1] Ouvrage imprimé à Paris, chez Jean Levêque, in-8°.
[2] Le connétable de Luynes, mort le 15 décembre 1621.
[3] L'absynthe est aussi appelée *aluine;* de là cette allusion.

INSCRIPTION

POUR LE PORTRAIT DE CASSANDRE, MAÎTRESSE DE RONSARD[1].

1622.

L'art, la nature exprimant,
En ce portrait m'a fait telle;
Si n'y suis-je pas si belle
Qu'aux écrits de mon amant.

FRAGMENT

POUR MADAME LA MARQUISE DE RAMBOUILLET.

1624 ou 1625.

. . . . . .
. . . . . .
Et maintenant encore en cet âge penchant
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrois Hélène, au monde revenue,
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle bergère à qui les destinées

[1] C'étoit une fille de Blois, de basse condition, qui avoit été la maîtresse de Saint-Gelais.

Sembloient avoir gardé mes dernières années,
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps :
Ce ne furent qu'attraits; ce ne furent que charmes;
Sitôt que je la vis je lui rendis les armes;
Un objet si puissant ébranla ma raison;
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une ame glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

INSCRIPTION

POUR LA FONTAINE DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

1625 ou 1626.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

FRAGMENT

SUR LA PRISE DE LA ROCHELLE.

1628.

Enfin mon roi les a mis bas
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières;
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés
N'ont face que de cimetières
Où gisent les Titans qui les ont habités.

FRAGMENT.

. . . . . .
Elle étoit jusqu'au nombril
Sur les ondes paraissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en avril.

ÉPIGRAMME.

Tu dis, Colin, de tous côtés
Que mes vers, à les ouïr lire,

Te font venir des crudités,
Et penses qu'on en doive rire.
Cocu de long et de travers,
Sot au delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes?

ÉPITAPHE

D'UN GENTILHOMME DE SES AMIS, QUI MOURUT AGÉ DE CENT ANS.

N'attends, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

ÉPITAPHE

DE M. D'IS, PARENT DE L'AUTEUR.

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Éléazar mon frère,
Mes trois tantes, et monsieur d'Is?
Vous les nommé-je pas tous dix?

ÉPIGRAMME

A MONSIEUR COLLETET,

SUR LA MORT DE SA SOEUR.

En vain, mon Colletet, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits,
Puisqu'on sait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME ET DERNIER.

LETTRES

CHOISIES

DE MALHERBE.

I.

A M. L'ÉVÊQUE D'ÉVREUX [1].

MONSIEUR,

Il y a huit ou dix mois que je fus averti qu'au dernier voyage de Lyon, vous trouvant un soir au souper du roi, sur un discours qui se présenta, vous prîtes occasion de me nommer à sa majesté, et le fîtes avec des termes qui furent jugés de ceux qui les ouïrent ne pouvoir partir que d'une singulière et du tout extraordinaire affection en mon endroit. Ce rapport, qui me fut fait premièrement par un gentilhomme de mes amis, me fut, à n'en mentir point, une merveille si grande, que je ne pense avoir jamais rien ouï de quoi je demeurasse plus étonné. Je n'ignorois pas combien le bienfaire est un doux exercice aux ames généreuses, et savois bien qu'en la vôtre cette qualité se trou-

[1] Jacques Davy Duperron, élu cardinal en 1604.

voit aussi admirable qu'en nulle autre. Mais, étant de si longue main accoutumé de vivre parmi les épines, que je ne pouvois tenir une rose que pour un songe ou pour un prodige, si je vous estimois capable de faire une notable courtoisie, je ne le pensois nullement être de la recevoir. Toutefois ce même avis m'ayant été confirmé par une infinité de personnes d'honneur, qui se disoient y avoir été présentes, il faut que je le tienne pour véritable, et que, contre ma coutume, je me lâche à quelque vanité. Tout ce qu'il y a de beaux esprits au monde savent combien l'aiguillon de la gloire a la pointure douce, et les stoïques même n'écrivent contre elle que pour l'acquérir. C'est pourquoi, si je me réjouis d'avoir été loué d'une bouche que toutes les bouches du monde confessent ne pouvoir assez louer, je ne pense rien faire qui ait besoin d'être justifié. Tout ce qui me travaille et qui me trouble, c'est l'envie que j'avois de trouver des paroles de reconnoissance qui fussent aucunement proportionnées à l'obligation. Mais puisque ce m'est chose si difficile, et que d'ailleurs la dissimulation de ce qui s'est passé en un lieu si célèbre ne me peut être que malhonnête et mal assurée, je me résoudrai, pour le meilleur expédient, de recourir à votre même bonté, qui, n'ayant point usé de sa courtoisie selon la petitesse de mon mérite, n'en exigera

point aussi le remerciement selon la grandeur du bienfait. J'ai toujours tenu ma servitude une offrande si contemptible, qu'à quelque autel que je la porte, ce n'est jamais qu'avec honte et d'une main tremblante. Vous pouvez estimer, monsieur, ce que je dois faire en votre endroit, et en cette occasion. Telle qu'elle est, je vous la dédie avec la même dévotion et aux mêmes lois que les choses qui sont dédiées aux temples, c'est-à-dire pour ne l'en pouvoir jamais retirer qu'avec sacrilége. Si la fortune, par quelque voie digne de sa bizarrerie, me vouloit donner moyen de vous en rendre quelque preuve, ce seroit une gratification à laquelle je donnerois très volontiers tout ce que j'en ai jamais reçu d'injure par le passé. Je suis ici accroché encore pour quelques jours à deux ou trois méchants procès, et n'attends que d'avoir trouvé quelque fil à ce labyrinthe pour m'en retourner en nos quartiers. Ce ne sera pas sans vous aller baiser les mains, en quelque part que vous serez, et vous témoigner à quel prix je mets l'honneur de vos bonnes graces. Continuez-les-moi, s'il vous plaît, monsieur, et, puisque mon impuissance me défend toute autre chose, contentez-vous que je prie Dieu, comme je fais de tout mon cœur, pour l'accroissement de vos prospérités.

D'Aix, ce 9 de novembre 1601.

II.

A M. DE TERMES.

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre la perte que vous avez faite de M. votre fils; et celui même qui m'en a donné la nouvelle m'a donné cette vanité, que de tous ceux qui en cette occasion vous consoleront, il croit que je suis celui que vous écouterez le plus volontiers, et qui aura le plus de pouvoir sur votre esprit. Je sais bien, monsieur, qu'il n'y a si mauvais père qui sans quelque regret puisse être privé du plus mauvais fils qui soit au monde. C'est pourquoi, ayant toujours reconnu en vous un parfaitement bon naturel, et en M. votre fils des qualités parfaitement aimables, je ne veux pas nier qu'en la nouveauté de cet accident vous ne fussiez extrêmement insensible si votre ennui demeuroit dans la médiocrité. Les amitiés que les opinions nous impriment commencent légèrement et finissent de même; un foible soupçon les ébranle, une petite offense les ruine: celles qui ont leur naissance dans les sentiments de la nature s'attachent en nous avec des racines si profondes, qu'il n'y a qu'une violence prodigieuse qui soit capable de les en arracher. Mais, après tout,

monsieur, quand vous vous serez abandonné au désespoir, et que, pour complaire à votre douleur, vous aurez désobligé tous ceux qui vous prient de la diminuer, doutez-vous que le temps n'obtienne de vous ce que vous n'aurez pas voulu accorder à la raison? Vous avez beaucoup perdu, je l'avoue; ce seroit un compliment injurieux de vouloir, pour faire cesser vos plaintes, calomnier celui pour qui vous les faites : mais avec quel prétexte pouviez-vous espérer de ne le perdre jamais? J'ai bien certes ouï parler de quelques personnes, voire de quelques races, à qui Dieu a donné des priviléges extraordinaires; mais de celui de ne mourir pas, je suis encore à en voir le premier exemple. Remettez-vous devant les yeux toutes les maisons que vous connoissez : en trouverez-vous une où vous n'ayez vu des larmes pour le même sujet qui est aujourd'hui la cause des vôtres? Laissons là les conditions privées : s'il y a quelque chose de grand au monde, vous m'accorderez qu'il est au Louvre; et cependant, sans nous souvenir des choses passées, n'y voyez-vous pas aujourd'hui notre très bonne et très belle reine en deuil pour la mort du roi son père? père de qui chacun sait qu'elle étoit incomparablement aimée, et roi qui ne tenoit guère moins que la quatrième partie du monde en l'étendue de ses états. Non, non, la mort n'est ennemie ni d'un peuple ni d'une fa-

mille; elle est ennemie du genre humain. Et comme sa nécessité n'a point de remède, sa rigueur n'a point aussi d'exception. Autant de fois que nous voyons les portes de nos voisins tendues de noir, autant de fois sommes-nous avertis que les nôtres auront le même parement au premier jour. Je sais bien que vous direz que c'est l'ordre de la nature que le père meure premier que le fils. Il est vrai qu'il n'y a père ni mère qui ne tienne le même langage. Mais à quel propos voudroit-on que la mort suivît les affections de la nature, elle qui fait profession de n'être au monde que pour la ruiner? Les années sont toutes de douze mois; c'est une borne où toujours elles arrivent, et qu'elles n'outre-passent jamais. Il n'en est pas de même de nos vies; leur durée est courte ou longue, comme il plaît à celui qui nous les donne. Tantôt il arrache le fruit en sa verdeur, tantôt il en attend la maturité, tantôt il le laisse pourrir sur l'arbre; mais, quoi qu'il fasse, les créatures doivent cette soumission à leur créateur, de croire qu'il ne fait rien que justement. Il n'offense ni ceux qu'il prend jeunes, ni ceux qu'il laisse devenir vieux. De demander pourquoi il fait les choses avec cette diversité, c'est une question dont peut-être nous serons éclaircis quand nous serons en lieu où la lumière sera plus grande. Pour cette heure, nous sommes dans les ténèbres, qui nous rendent nos

curiosités inutiles. Il y a des sondes pour les abymes de la mer : il n'y en a point pour les secrets de Dieu. Croyez-moi, monsieur, ôtez-vous ce trouble de l'esprit; il n'y sauroit continuer qu'à la diminution de votre honneur. Vous avez satisfait à la mémoire du fils que vous avez perdu, pensez à ceux qui vous sont demeurés. Ils sont branches de la même souche, et vous donnent les mêmes espérances; ayez-en le même soin, et vivez pour leur donner le même secours. Je vous en conjure par cette charité qui est la cause de votre ennui, et vous en conjure encore par l'affection extrême que vous avez toujours portée à madame votre femme. Vous lui devez toutes sortes de bons exemples; donnez-lui celui de se conformer à la volonté de Dieu; et craignez que, vous voyant si opiniâtre à vous affliger, elle, qui est d'un sexe où il semble que la tendresse de cœur soit une louange, ne se porte à des extrémités qui ajoutent un second malheur à celui qui vous est arrivé. Finalement, monsieur, souvenez-vous que vous avez un frère [1], que non seulement notre cour, mais toutes les cours étrangères prennent pour un patron de vertu. Vous lui avez des obligations aussi grandes que vous les sauriez désirer d'un père. Portez-lui ce respect de croire que,

[1] M. de Bellegarde.

quoi que la fortune vous ôte, vous aurez toujours assez tant qu'elle vous le conservera. Si, à ces considérations, qui sans doute sont essentielles, vous en voulez ajouter de glorieuses, représentez-vous l'honneur que vous fait le roi, de se servir de vous aux principales charges de son armée; et par cet emploi croyez être obligé à ne connoître point d'intérêt dont vous deviez être touché comme du sien. Vous le voyez, en l'âge de dix-neuf ans, sur le point de terminer une affaire si épineuse, que jusqu'à présent un homme eût semblé avoir faute de sens commun, qui eût seulement parlé de la commencer. Vous avez part à ses travaux, ayez-en aux joies que sa prospérité donne aux gens de bien, et vous préparez aux conquêtes qu'indubitablement il va faire, les plus grandes et les plus importantes à cette couronne que jamais ait faites aucun de ses prédécesseurs. Vous avez toujours tellement aimé la gloire, que quand la France a été sans brouilleries, vous êtes allé chercher la guerre en Hollande, au Piémont, et généralement partout où vous l'avez pensé trouver : ne faites point qu'on vous demande ce qu'est devenu votre courage en cette occasion. Les victoires que nous avons sur nos ennemis ne sont jamais tellement nôtres, que nous n'en devions une partie à la fortune, ou à l'assistance qui nous est donnée d'ailleurs : celles qui légitimement

nous appartiennent, et desquelles personne ne prend part avec nous, sont celles que nous avons sur nos passions, quand en dépit d'elles nous gardons nos ames en leur assiette, ou les y remettons bientôt après que le trouble les en a fait sortir. Je ne suis pas si mal-avisé que de vous penser dire des choses que vous ne sachiez mieux que moi; mais l'inclination que vous avez toujours eue à m'estimer plus que je ne vaux, et me vouloir plus de bien que je n'en mérite, m'obligeant à vous rendre toutes sortes de devoirs, j'ai pensé que, sans une ingratitude manifeste, je ne pouvois ne contribuer quelque chose au soulagement de votre affliction. Si j'y réussis, j'aurai touché le but que je me propose; sinon, je vous aurai pour le moins fait voir combien vos bonnes graces me sont chères, et combien je désire, monsieur, que vous continuiez de m'aimer et de me tenir pour votre très humble et très obligé serviteur.

III.

A M. DE TERMES.

MONSIEUR,

Je suis mieux avec la fortune que je ne pensois, puisque j'ai encore l'honneur que vous vous

V.

A M....

MONSIEUR,

Il est certain que de tous ceux qui tâcheront de vous donner quelque consolation au malheur qui vous est arrivé, il y en aura peu qui ne le fassent plutôt par une louable coutume que par une connoissance véritable de votre affliction. On ne parle guère bien des choses que quand on en parle par expérience. J'ai fait autrefois une perte semblable à celle que vous venez de faire. C'est pourquoi, monsieur, prenant sur le sentiment que j'en eus alors la mesure de celui que vous avez à cette heure, je ne vois pas que, sans vous faire un déplaisir extrême, il soit possible de rien condamner en l'extrémité de votre douleur. Si elle n'étoit ce qu'elle est, elle ne seroit pas ce qu'elle doit être. Les rois veillent pour tout le monde quand ils vivent; et, par cette raison, quand ils meurent, tout le monde est tenu de les regretter. Mais, en cette concurrence de personnes affligées, qui doute que ceux à qui durant leur vie ils ont fait des gratifications particulières, ne soient en leur mort obligés de se montrer les plus affligés, et s'estimer vaincus, si quelqu'un est arrivé jus-

qu'à ce point de les avoir égalés. Je ferai donc, monsieur, tout au rebours des autres de qui vous recevrez le même compliment, et vous avouerai que, sans être incomparablement touché de la privation d'un si grand et si bon maître comme étoit le vôtre, vous ne pouvez satisfaire à l'honneur de l'avoir possédé. Tout ce que j'ai à vous dire, et que vous pouvez ouïr sans vous faire tort, c'est, monsieur, que vous considériez la foiblesse des choses du monde que nous admirons comme les plus fortes, et que, sans en chercher d'autres exemples, vous la considériez en celui même que vous avez aujourd'hui devant les yeux. Les deux premiers royaumes du monde, à l'envi l'un de l'autre, se préparoient aux solennités d'un mariage qu'ils venoient de contracter. Notre joie et la vôtre disputoient à qui seroit la plus généreuse à trouver des magnificences convenables à la majesté du sujet. Et voici que, lorsque nous estimions que la fortune fût toute nôtre, elle a fait voir qu'elle ne l'étoit pas tant qu'elle voulût rien changer aux règles ordinaires de son instabilité. Jugez, monsieur, par cet accident, quelle fumée c'est que la gloire du monde, et le peu de sujet que nous avons d'en faire état. Je ne doute pas que, de toutes les méditations que vous pouvez faire pour votre soulagement, celle-ci ne soit la plus utile. Je ne vous en proposerai donc point d'autre. Seu-

lement ajouterai-je que, votre vertu n'étant ni moins connue ni moins aimée du fils qu'elle a été du père, vous devez vous assurer à l'avenir de la continuation des mêmes faveurs que vous avez eues par le passé. Je prie Dieu, monsieur, de tout mon cœur, qu'il vous en fasse la grace, et à moi celle de vous témoigner toute l'affection qui se peut espérer et désirer de votre très humble et très affectionné serviteur.

VI.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTLORT.

MADAME,

Vous eussiez eu plus tôt de mes lettres, si j'eusse cru que plus tôt vous eussiez été capable de les lire; mais certainement jusques ici je vous estimois si justement occupée à regretter votre perte, que je faisois conscience de vous interrompre, et pensois que, sans vous priver d'un contentement extrême, je ne pouvois essayer de diminuer votre douleur. A cette heure que vous avez eu quelque loisir de resserrer le débordement de vos larmes, et recueillir vos esprits dissipés en la nouveauté de cet accident, il est temps que, par un témoignage de compatir avec vous,

j'évite la mauvaise opinion que vous pourroit donner mon silence, et vous fasse voir que, si quelques uns m'ont précédé en la diligence de plaindre votre affliction, pour le moins ne m'ont-ils point surpassé en la vérité de la ressentir. Il faut avouer, madame, que ce me seroit un labeur fort agréable, de pouvoir faire quelque chose pour votre consolation. Votre mal en a besoin; vos qualités y convient tous ceux qui vous connoissent, et l'affection particulière que je vous ai vouée semble me le commander. Ce qui m'en empêche, c'est que je ne crois point qu'aux plus belles paroles du monde il y ait assez de persuasion pour adoucir une nécessité si amère, comme celle où vous êtes aujourd'hui réduite de ne voir jamais ce qu'autrefois vous avez vu avec tant de plaisir. Je sais bien qu'en pareilles occasions une des raisons principales que l'on nous propose, c'est la condition bienheureuse de ceux pour qui nous sommes affligés. Mais serois-je si mauvais estimateur, ou de votre mérite, ou de l'amour que feu M. le marquis vous a portée, que je pusse douter qu'au milieu même de la béatitude éternelle il ne tourne les yeux vers la terre, et qu'avec quelque soupir, il ne témoigne que les joies du ciel ne lui sont point si chères, qu'il ne lui souvienne toujours de la gloire qu'il a eue de vous posséder? Je ne veux pas nier qu'en la com-

pagnie où il est à cette heure les délices qu'il goûte soient infinies; mais je sais bien, madame, qu'il en avoit d'incomparables en la vôtre. C'est pourquoi, de vouloir que vous soulagiez votre malheur par la considération de sa félicité, je n'y vois point d'apparence; et de vous dire qu'en ce qui est ordonné par des lois irrévocables, le seul expédient est de se disposer à les souffrir, je vous estime trop par dessus le commun pour vous tenir des langages si vulgaires. J'ai perdu assez de choses, qui peut-être ne m'ont été ôtées que pour me châtier d'une fâcheuse inclination que j'ai d'aimer avec trop de violence : mais toutes les remontrances qu'on m'a su faire ne m'ayant jamais de rien servi, je serois injuste d'exiger de vous une résolution que je n'ai pu obtenir de moi-même. Le temps, qui termine toutes choses, a été mon remède; et sans doute, madame, il sera le vôtre, quelque effort que votre obstination fasse de l'en empêcher. La procédure en est lente, mais le succès en est infaillible. Contribuez-y ce qui dépend de vous. Je n'entends pas que vous oubliiez votre mari; les obligations que vous avez à toute sa maison me sont trop connues pour vous donner un si mauvais conseil, et vous trop sage pour le recevoir. Ce que je veux, c'est que vous défendiez à votre mémoire les objets qui ne le vous peuvent ramentevoir qu'avec ennui. L'humeur

mélancolique s'attache volontiers aux imaginations qui l'entretiennent. Quand il vous en viendra de semblables, rejetez-les, et ne recevez que celles qui vous exciteront à vous divertir. Surtout, madame, voyez de tirer ce profit de votre dommage, que la fortune qui vous a surprise vous trouve mieux préparée à l'avenir. Vous êtes jeune; et par conséquent ayant à vivre long-temps, il est vraisemblable que ce combat n'est pas le dernier que vous aurez avec elle. Faites-lui sentir que si elle a eu de l'avantage sur vous, elle ne le doit pas tant à sa force qu'à votre nonchalance, et que, lorsque vous serez sur vos gardes, elle n'en voudra pas à vous si facilement. Considérez en votre malheur ce que vous avez toujours négligé en celui des autres; que le verre n'est point si fragile comme ce qu'il y a de plus ferme en la prospérité des hommes, et que tous ces noms d'ombre, songe, vent, et fumée, que nous donnons ordinairement à cette misérable vie, sont encore de trop glorieux titres, et des comparaisons trop élevées pour exprimer son infirmité. Ce n'est point chose qu'il vous faille représenter avec un long discours, vous étant la vertu si naturelle comme elle est, et même ayant devant vous l'exemple de madame la comtesse, qui est le meilleur que je vous saurois proposer. L'inconvénient lui est commun avec vous; mais l'expé-

rience qu'elle a des choses du monde lui a donné, sinon plus de courage, au moins plus d'instruction de surmonter les adversités. Elle est demeurée si droite parmi une infinité de chutes et de ruines qu'elle a vues en ce malheureux siècle, que sans lui faire injure on ne sauroit douter qu'elle ne résiste à cette infortune aussi victorieusement qu'à toutes celles qui l'ont assaillie par le passé. C'est là que je vous remets, et à l'assistance de Dieu, en laquelle il n'y a rien qu'une belle ame comme la vôtre ne doive espérer. Je l'implore pour vous de tout mon cœur, et vous supplie, madame, que je sois toujours conservé en l'honneur de vos bonnes graces, comme votre très humble serviteur.

VII.

A M. DE CRILLON.

MONSIEUR,

Vous vivez en la mémoire de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître : il n'est pas raisonnable que vous soyez moins en la mienne, ayant des occasions si justes et si pertinentes comme j'ai de vous y conserver. Ces paroles vous témoigneront comme je l'ai fait jusqu'à cette heure, et

comme je le veux continuer à l'avenir. Elles viennent de la cour, et par conséquent sont suspectes; mais ayant à se présenter devant le plus grand et plus glorieux courage qui soit au monde, elles ont quitté l'artifice et l'hypocrisie; pour lui être d'autant plus agréables qu'elles seront selon son humeur. Je ne vous entretiens point de ce que nous avons ici sur le tapis, pource que ce porteur a de quoi vous satisfaire de ce côté-là. Bien vous dirai-je que l'on va ici entamer des affaires où sans doute l'on regrettera votre épée, comme la plus brave dont la France ait jamais fait peur à ses ennemis. Mais vous avez assez vécu pour autrui, il est temps de vivre pour vous. Faites-le, monsieur, et Dieu veuille que ce soit aussi longtemps comme le désirent ceux qui savent votre mérite, et entre eux, avec plus de passion que nul autre, votre très humble et très affectionné serviteur.

VIII.

A M....

MONSIEUR,

Tant que votre douleur a été nouvelle, étant si raisonnable comme elle étoit, il y eût eu de

l'injustice de vous empêcher de rendre à la nature ce que les plus insensibles n'ont pas le pouvoir de lui refuser. Mais certainement, à cette heure que le temps vous doit avoir mis hors de ces termes, il n'y a point d'apparence que vous ne vous serviez de votre sagesse accoutumée, et ne preniez en vous ce que vous donneriez à ceux qu'un pareil accident auroit affligés. Tout ce que nous possédons est périssable, et nous-mêmes le sommes encore plus que tout ce que nous possédons. Réveillez-vous, monsieur, en la considération du flux et reflux des choses du monde, et n'attendez point d'ailleurs ce que de si notables exemples vous doivent avoir appris de sa vanité. Il n'y a pas bien long-temps que vous vîtes le Louvre troublé du plus effroyable accident que le malheur y pouvoit faire naître; aujourd'hui le ballet de Madame s'y prépare avec une magnificence à qui l'on croit qu'il ne se vit jamais rien de pareil. S'il plaît à Dieu, il en sera de même de votre maison. Réservez-vous à cette vicissitude, et la méritez en vous la conformant à la volonté de celui qui ne fait jamais rien que pour notre salut. C'est de sa grace que vous en doit venir la résolution. Je la lui demande pour vous, avec une affection aussi véritable que celle dont je suis, monsieur, votre très humble et très obligé serviteur.

IX.

A M....

MONSIEUR,

C'est le crime des grands seigneurs et des belles dames de ne se travailler guère pour la conservation des amitiés. La facilité d'acquérir ce qu'ils n'ont point leur persuade aisément de faire peu de cas de ce qu'ils ont. Je ne suis, Dieu merci, ni l'un ni l'autre. Voilà pourquoi vous offensez la nôtre, si vous ne croyez que je l'honore comme votre mérite m'y oblige. Il est vrai que je ne vous ai point écrit; mais vous savez qu'il eût fallu et faudroit encore faire tourner le sas pour avoir de vos nouvelles. Assez de gens vous témoigneront avec quel soin je me suis efforcé d'en apprendre; mais, ne trouvant personne qui en fût mieux informé que moi, je me suis résolu de perdre mon temps en quelque autre besogne, et ignorer avec patience ce que je ne pouvois rechercher plus avant qu'avec trop de curiosité. Si vous aviez d'aussi pertinentes raisons de votre silence comme j'ai du mien, vous n'eussiez pas pris tant de peine de vous justifier à mes dépens. Vous avez écrit en assez de lieux pour juger que vraisemblable-

ment je puis avoir vu quelqu'une de vos lettres, et que par conséquent, si j'étois plus hargneux que je ne suis, j'aurois de quoi gronder à bon escient. Mais il ne faut pas traiter ses amis à toute rigueur; c'est beaucoup de jeter les yeux sur leurs fautes, ce seroit trop de les y arrêter. Et puis la joie de voir que je suis conservé en votre mémoire vaut bien que je vous quitte l'appréhension que vous m'avez donnée d'en être effacé. Je le fais de bon cœur, et vous conjure de me tenir la promesse que vous me faites de continuer à m'aimer. C'est à cette condition que je continuerai à être toute ma vie votre très humble serviteur. Je suis trop vain pour rendre mes affections gratuites, et vous trop honnête pour les demander à meilleur marché. Vous ne me dites rien de votre retour. Si c'est qu'il ne doive être de longtemps, vous avez fait sagement de ne gâter point les douceurs de votre lettre par le mélange de cette amertume. Mais aussi si c'est le contraire, vous n'obligez guère ceux qui vous désirent, de leur épargner la consolation de vous attendre. Adieu, monsieur, je vous baise les mains.

X.

A M....

MONSIEUR,

Puisque vous désirez que la cour soit à Paris, j'espère que bientôt vous aurez ce contentement. J'ai vu cette après-dînée une lettre de madame la princesse de Conti à madame sa mère, où elle leur mande qu'au quinzième de ce mois leurs majestés seront bien près de Paris, si elles n'y sont arrivées. Nous aurons à cette heure-là force nouvelles, et vous en aurez votre part. Jusque là ne me demandez que ce que savent les crocheteurs. Le mariage de Monseigneur et de mademoiselle de Montpensier fut arrêté il y a aujourd'hui huit jours. Je crois qu'à cette heure l'affaire est faite. Toute la cour est pleine de joies; mais elles ne sont pas toute d'une mesure. Je crois qu'après celle de la mariée, qui sans doute est incomparable, il n'y en a point de plus grande que celle de la reine-mère. Cette princesse est si bonne que les vœux de tous les gens de bien sont que sa postérité soit en la race de nos rois tant que la France sera France, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Je sais bien que nous en aurons du côté du roi.

Car à quel propos nous imaginerions-nous une stérilité en un roi et en une reine tous deux en la fleur de leur âge, bien faits, bien composés, qui s'aiment avec passion, et qui, puisque rien ne se fait sans la bénédiction de Dieu, doivent pour leur piété se la promettre autant que princes qui jamais aient porté cette couronne? La prudence humaine y a joué son personnage; c'est aux bons destins de la France à faire le demeurant. Je prends pour bon augure que monseigneur ait fait faire sa demande par M. le président Le Coigneux, son chancelier. Le mot me plaît, et me fait espérer que l'on y travaillera comme il faut. Cette nouvelle est assez bonne pour tenir lieu d'une douzaine.

XI.

A M....

MONSIEUR,

Je vois bien qu'à force de m'aimer vous me persuaderez que je vaux quelque chose. Pour faire monter ma gloire à son dernier point, il ne resteroit que d'avoir quelque moyen de vous servir; mais ce sera quand je serai plus heureux que je ne suis. J'en attendrai l'occasion pour l'embrasser, à son

arrivée, comme je ferois une belle maîtresse, si j'étois encore en l'âge de vingt ans. Quant à l'avis dont vous voulez que je participe, c'est une faveur que je ne saurois jamais reconnoître. Je vous prie de croire que ce qui dépendra et de moi et de tous ceux à qui la fausse opinion de mon mérite peut avoir donné quelque envie de me gratifier, y sera employé avec toute sorte de soins et d'affection. Vous savez le train des affaires, et quelles résistances l'on y trouve. C'est à vous de prendre garde que celles que nous aurons à combattre ne soient point invincibles, et aussi que si nous importunons nos amis, ce soit pour chose qui en vaille la peine. Ce seroit pour se désespérer, de s'être rompu les dents à casser une noix véreuse. Quand vous me manderez ce que c'est, vous me manderez aussi comme vous désirez que je m'y conduise. Je serai bien aise que ce soit le plus tôt qu'il se pourra. J'ai toujours cru que la plus sûre et plus prompte voie d'avoir des nouvelles en choses de conséquence, étoit celle des messagers ordinaires, en mettant au dessus du paquet quelque douceur qui, par leur intérêt, excite leur fidélité. Si vous êtes de mon opinion, nous nous servirons de cet expédient; sinon, vous me prescrirez celui que vous jugerez être le plus à propos. Pour cette fois, je mettrai ma lettre entre les mains du gentilhomme qui m'a fait tenir la vôtre,

Je ne vous envoie point de vers, pource que je n'en ai point fait de nouveaux. Ceux que j'avois commencés pour la reine sont encore sur le métier. Ma paresse est telle que vous la connoissez; et outre cela la fortune lui baille toujours quelque divertissement, qui ne sauroit être si petit que je n'y trouve une excuse fort raisonnable de me reposer. Quand ils seront faits, je vous jure que le premier hors de la cour qui les aura, ce sera vous, comme celui de qui je veux honorer et estimer l'amitié, autant que de personne qui m'y ait jamais obligé. Je ne vous écris point de nouvelles, pource qu'il n'en est point, et que d'ailleurs cette lettre, demeurant peut-être long-temps par les chemins, vous feroit rire de celles que vous recevriez hors de saison. Adieu donc, monsieur, je vous baise bien humblement les mains, et vous supplie que vous ne vous lassiez point d'aimer celui qui ne se lassera jamais d'être votre serviteur très humble et très affectionné.

A Paris, ce 29 de mars 1613.

XII.

A M....

MONSIEUR,

Je voudrois bien que celui qui m'a rendu votre lettre fût venu par deçà pour un meilleur sujet que celui qui l'y a amené. Mais nous sommes tous en la juridiction de la fortune. Elle nous baille le vent en proue et en poupe comme il lui plaît. Tant y a qu'elle ne peut rien sur moi qu'elle ne puisse sur tout le monde. Monsieur le prince s'est réjoui cinq ou six mois de la grossesse de madame sa femme, et voilà qu'elle se déchargea hier de deux enfants morts. Après les personnes de cette classe-là, je serais mal-avisé si je pensois que tout me dût venir à souhait. Il faut souffrir ce qu'on ne peut éviter. Parmi ce déplaisir, ce ne m'est pas une petite satisfaction de me voir toujours et en votre mémoire et en vos bonnes graces. Je vous supplie, monsieur, comme de la chose du monde que je désire le plus, que j'y sois conservé, et que vous croyiez que, de tous ceux qui vous honorent, je suis et serai toute ma vie le plus votre serviteur.

XIII.

A MADAME LA PRINCESSE DE CONTI[1].

MADAME,

Ne pouvant aller à Saint-Germain sitôt que je désirois, pour une affaire qui m'est survenue, et cependant ne voulant pas faillir à ce que je dois, je m'informe continuellement de votre santé. Les obligations que je vous ai me la rendent chère; et d'ailleurs le mauvais état où je vous ai vue partir, pour la nouvelle que vous veniez de recevoir de la mort de monsieur le chevalier, votre frère[2], me fait craindre que le temps, quelque bon médecin qu'il soit, n'ait de la peine à vous y donner du soulagement. Ce que j'en apprends, c'est qu'à Saint-Germain vous soupirez comme vous soupiriez à Paris; qu'à toute sorte d'objets vous recommencez vos plaintes; que les consola-

[1] Louise-Marguerite de Lorraine, fille de Henri Ier, duc de Guise, morte le 30 avril 1631, seconde femme de François, prince de Conti, sourd-muet, mort le 3 août 1614, fils de Louis de Bourbon, premier prince de Condé. On a d'elle l'*Histoire des amours de Henri IV*, Cologne, 1664, in-12.

[2] François-Alexandre Paris, fils posthume, chevalier de Malte, lieutenant général en Provence, tué d'un éclat de canon, au château de Baux, le 1er juin 1614.

tions ne sont pas mieux reçues de vous que de coutume; et finalement que vous êtes bien peu différente de ce que vous étiez le premier jour que ce pitoyable message vous fut apporté. Je sais bien, madame, que, pour condamner vos larmes, il faudroit ignorer le plus juste ressentiment qui soit en la nature. Les autres passions ont leurs bornes étroites, et ne sauroient si peu s'étendre qu'elles ne soient hors de la bienséance. Celle d'aimer est alors extrêmement louable, quand elle est extrêmement violente. Et sans mentir, si jusques ici vous eussiez moins fait que ce que je vous ai vue faire, je me fusse permis de diminuer quelque chose de l'opinion que j'ai de votre bon naturel. Mais aujourd'hui que de l'amour d'un frère vous semblez passer à la haine de vous-même, et faites appréhender à vos serviteurs quelque mauvaise issue de cette obstination à vous affliger, je ne puis que, pour l'intérêt de la vertu, dont vous êtes presque le seul appui en cette cour, je ne vous supplie très humblement de trouver bon que je quitte la complaisance pour me courroucer à votre douleur, et vous faire voir que sans honte vous ne pouvez céder à un ennemi qui, n'ayant autre force que celle que lui donne votre foiblesse, indubitablement cessera de vous poursuivre aussitôt que vous aurez cessé de reculer. Que pensez-vous faire, madame? Où est allée cette crainte de Dieu qui

si exactement vous a toujours fait conformer à ses volontés? En quelles ténèbres s'est ensevelie cette lumière d'esprit dont vous êtes renommée entre les premières princesses de la terre? Auriez-vous été si nonchalante en la considération du cours du monde, que vous n'eussiez pas reconnu que l'instabilité des choses humaines y fait tous les jours quelque nouveau trouble; et que, pour y trouver une vie qui n'ait jamais eu de traverse, il la faut chercher parmi celles qui n'ont duré que du matin jusqu'au soir? Vous avez l'honneur d'approcher la reine de si près, et lui rendez une assiduité si grande en tous lieux et à toutes heures, qu'il n'y a personne qui la connoisse comme vous faites. Vous voyez que sa piété envers Dieu ne peut être plus grande, sa bonté envers les hommes plus générale, ni sa conduite aux affaires plus diligente. C'est chose que toutes les bouches publient, que toutes les plumes écrivent, et que, sans être méchant jusqu'à la rage, ou stupide jusqu'à la brutalité, il est impossible de contredire. Et néanmoins fut-il jamais des ennuis sensibles comme ceux que le malheur a donnés et donne continuellement à son incomparable vertu? Je laisse à part la mort du feu roi, en la perte duquel, si une main plus forte que celle des hommes ne l'eût visiblement soutenue, elle avoit de quoi ne se ressouvenir jamais qu'avec larmes du contente-

ment de l'avoir possédé. Je ne dis rien non plus de celle de feu Monseigneur, prince dont l'inclination aux choses sérieuses, excédant la mesure de son âge, faisoit croire que les interprétations de ces feux du ciel que nous vîmes à Fontainebleau, sur le point de sa naissance, tant fussent-elles avantageuses, ne l'étoient point assez pour témoigner ce qu'il falloit espérer de sa grandeur. Je parle seulement de ces brouilleries monstrueuses que lui font tous les jours ceux même à qui ses libéralités ont donné plus d'occasion de la servir. Considérez-les, madame, et, depuis le premier jour de sa régence (lequel, avec tout ce qu'il y a de gens de bien en ce royaume, je n'appelle jamais autrement que le jour de la résurrection de l'état), comptez, si vous pouvez, toutes les persécutions que jusqu'à cette heure elle a souffertes; il sera malaisé qu'après un si grand exemple, vous ne supportiez patiemment que de tant d'adversités dont la vie est pleine, il y en ait quelqu'une qui soit parvenue jusqu'à vous. Vous me direz qu'en toute autre affliction que celle où vous êtes, vous eussiez eu moins de peine à vous commander. Je n'en sais rien, madame. Il vous est demeuré assez de personnes de qui, si vous les aviez perdues, je ne doute point que vous ne fissiez les mêmes regrets et ne tinssiez le même langage. Mais prenons le cas que cela soit, et que de tous les ennuis dont

vous pouviez être touchée cettuy-cy tienne véritablement le premier lieu. Avec quelle apparence, madame, exigeriez-vous ou cette soumission ou cette civilité de la fortune, qu'ayant à vous ôter quelque chose, elle voulût savoir de vous ce qu'il vous déplairoit le moins d'avoir perdu? Est-ce une courtoisie qu'il faille attendre d'un ennemi, et d'un ennemi sans miséricorde comme elle est, qu'ayant tiré l'épée pour vous frapper, il vous demande en quel endroit vous avez envie de recevoir le coup? Ne savez-vous pas que c'est à elle à choisir de nous et du nôtre ce que bon lui semble, et à nous de nous résoudre, qu'à la première occasion, ou nous serons emportés nous-mêmes, ou nous lui verrons emporter le demeurant? Je vous accorde que la mort de monsieur votre frère est une perte inestimable. Je ne la restreins ni à vous ni aux vôtres. Le roi et la reine, que j'ai vus en votre chambre le pleurer avec vous, et qui ont fait l'honneur à monsieur votre aîné de lui aller rendre le même office jusque chez lui, vous ont assez témoigné de quelle affection ils participent à votre douleur. Toute la cour, voire toute la France, en a fait de même. Et certes ce jeune prince, qui en la beauté du corps n'étoit surmonté de personne, ajoutoit à cet ornement une douceur d'esprit, une générosité de courage, et une pureté de conscience, qui ne dé-

mentoient point l'opinion qu'on a toujours eue que votre maison est si grande qu'elle ne peut rien produire de petit. Mais quoi, madame, puisqu'il étoit homme, falloit-il pas qu'il souffrît ce qu'ont souffert tous les hommes qui devant lui sont venus au monde, et que souffriront infailliblement tous ceux que les siècles futurs y verront venir après lui? Il le falloit, madame. Nous avons beau être distingués en la condition de vivre, nous sommes tous égaux en la nécessité de mourir. C'est une loi qui ne reçoit ni dispense ni privilége. Naissant dans la splendeur des palais ou dans l'obscurité des cabanes, sur le drap d'or ou sur le fumier, parmi les tapisseries ou parmi les araignées, nous en sommes aussi peu exempts d'une façon que d'autre. Oui; mais il pouvoit vivre quatre-vingts ans, et il est demeuré au deçà de vingt-six. Voulez-vous, madame, être satisfaite sur cette plainte? Souvenez-vous de quelle horloge son heure a été sonnée. N'a-ce pas été de celle qui, faite quant et les siècles, par l'auteur des siècles mêmes, gouverne le soleil, comme le soleil gouverne les nôtres, et, d'une souveraineté absolue, assigne le commencement et la fin à tout ce qui est d'un bout à l'autre de l'univers? De ce côté-là, madame, comme il ne faut point espérer de grace, aussi ne faut-il point craindre d'injustice. Monsieur votre frère n'a pas vécu ce

qu'il pouvoit vivre, je l'avoue; mais il a vécu ce qu'il devoit. Et si celui qui lui prêta la vie étoit comptable de ses actions, il vous feroit voir que lorsqu'il la lui a redemandée, c'a été sans lui faire perdre une minute du temps qu'il lui avoit baillé pour la posséder. Je ne m'arrête pas là, madame; je veux de cette considération vous faire passer à une autre. Que savez-vous si pour la rétribution de ses dévotions extraordinaires cette Providence éternelle, qui toujours est disposée au bien de ses créatures, ne lui a point voulu ôter le loisir de faire chose qui pût gâter la réputation que son intégrité lui avoit acquise, et diminuer les contentements que sa prospérité vous avoit donnés? Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'étoient point consumées? et si ce n'a point été lui faire grace que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvoit passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étoient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses, que dans le monde il est aussi mal-aisé de ne voir

point, comme, les voyant, il est impossible d'en éviter l'imitation? La constitution du corps n'est jamais si forte, qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade, ni les ressorts de l'ame si fermes, qu'on ne se corrompe quand on est long-temps parmi ceux qui sont corrompus. Et puis, seroit-ce une bonne conséquence, il eût toujours été homme de bien, il eût donc toujours été heureux; il n'eût jamais fait de mal, il ne lui en fût donc jamais arrivé? La fortune use impérieusement de ses affections. Elle suit qui bon lui semble, mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue, et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir autre opinion. Pouviez-vous, madame, voir tant de traits de son inconstance à l'endroit des autres, sans l'appréhender en ce qui touchoit monsieur votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure il vous a donné de quoi murmurer de la brièveté de sa vie, il pouvoit, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur? Je sais bien que la belle saison des fleurs est la promesse d'une grande récolte. Mais combien de fois est-il arrivé, tantôt une fortune de grêle, tantôt un ravage de pluies, tantôt un excès

de sécheresse, et tantôt quelque autre mauvaise disposition de l'air, ne nous a laissé cueillir pour des fruits que des feuilles, et de la paille pour des épis? Monsieur votre frère pouvoit, comme chevalier de Malte, désoler toute la côte de Barbarie, ruiner Alger, brûler Tunis et Bizerte, rompre le commerce de Constantinople en Alexandrie, resserrer les galères du Turc au delà du Bosphore, et donner la souveraineté des mers du Levant à l'étendard de sa religion. Il pouvoit aussi, comme lieutenant général d'une armée royale, mettre pied à terre en la Syrie, redresser les croix de Lorraine en la Palestine, porter les fleurs de lis aux dernières contrées des Indes, et se couronner de palmes plus hautes et plus glorieuses que ne furent jamais celles de ses prédécesseurs. Certes en cela il n'y avoit rien d'impossible, ou plutôt rien qui avec beaucoup de vraisemblance ne se pût espérer de lui. Mais, madame, voyons le revers de la médaille. Ne pouvoit-il pas arriver que, par quelqu'un de ces inconvénients qui mettent les terreurs paniques dans les armées, la sienne se seroit mise en fuite, et que, sans avoir part à la faute, il auroit eu part au déshonneur? Ne pouvoit-il pas tomber aux mains des Turcs, et se voir, selon leur coutume, confiné dans la tour de la mer Noire, ou plus cruellement encore être mis en quelque autre prison, d'où tout l'or du monde n'eût pas été

suffisant de le racheter? Ces nouvelles, madame, vous eussent été des afflictions insupportables. Mais en voici encore une qui n'est pas moindre. Se pouvoit-il pas faire qu'étant sensible comme il étoit aux aiguillons de l'honneur, et chatouillé de la réputation de deux combats qui lui étoient aussi glorieusement succédés que généreusement il les avoit entrepris, il en eût essayé un troisième, où, témoignant le même courage, il n'eût pas trouvé le même événement? Avec quel déplaisir, ou plutôt avec quel désespoir l'eussiez-vous vu rapporter alors, sinon mort, au moins estropié pour le reste de sa vie, et peut-être ayant au lieu le plus éminent de son visage les marques de son malheur et de l'avantage de son ennemi? Sortons, madame, de la considération de ces inconvénients, et tournons les yeux sur une infinité de maladies qui le pouvoient réduire en tel état, que, pour son repos, vous eussiez été obligée de faire contre sa vie les mêmes vœux qu'auroit su faire un qui l'auroit haï mortellement. Je sais bien que sa bonne complexion lui pouvoit faire espérer une grande santé. Mais combien voyons-nous de maux si étranges, que nous ne savons ni qu'imaginer pour en trouver la cause, ni qu'employer pour en avoir la guérison! Feu monsieur le cardinal de Lorraine, du titre de Sainte-Agathe, frère de monsieur de Lorraine qui est aujourd'hui, fut d'une tempé-

enfermé dans le cercle des âges, afin que rien ne soit exempt de leur juridiction. L'éternité n'est qu'au ciel. En la terre tout se change, tout s'altère, non d'année en année, de mois en mois, ni de semaine en semaine, mais de jour en jour, d'heure en heure, et de moment en moment. Nous ne sommes plus ce que nous étions hier; nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui; et déja, madame, je ne suis plus celui que j'étois quand je me suis mis à vous écrire cette lettre. Les années gâtent les marbres, elles ne pouvoient donc pas épargner monsieur votre frère. Il falloit qu'il cessât d'être ce qu'il étoit, de pouvoir faire ce qu'il avoit fait, et que, par conséquent, il renonçât aux bals, aux ballets, aux faveurs des dames, aux combats de barrière, aux courses de bague, et généralement à tous ces passe-temps où la galanterie oblige les jeunes gens de s'occuper. Je sais bien qu'il eût toujours ouï rendre de grands témoignages à son mérite, et qu'autant de fois qu'il eût été question de faire quelque semblable partie, on eût fait mention de lui comme d'un prince à qui autrefois les plus accomplis avoient quitté le premier lieu. Mais jugez, s'il vous plaît, madame, à quels termes est réduit un homme, quand, pour avoir de la gloire, il est renvoyé à la mémoire des années passées; et que, tout vivant qu'il est il ouït parler de lui de même façon que s'il étoit mort.

Avec quelle douleur est-il croyable que monsieur votre frère se fût vu n'être plus que spectateur des choses dont il avoit été la meilleure et principale part! Et vous-même, madame, quand vous l'eussiez vu dépouillé par la vieillesse des ornements que la jeunesse lui avoit donnés, vous fussiez-vous empêchée de retrancher quelque chose, sinon de votre affection, au moins du contentement que vous aviez pris à le regarder? Prenez la peine, madame, de vous entretenir sur ce que je vous dis, et vous ne trouverez pas qu'en ce retranchement de jours il ait été si maltraité que vous le vous figurez. Il est mort jeune, mais il est mort heureux. Ses amis ne l'ont guère possédé, mais sa mort est la seule douleur qu'ils ont jamais eue pour l'amour de lui. Il a peu joui des douceurs du monde, mais il n'en a pas goûté les amertumes. Il n'y a fait guère de chemin, mais il n'y a marché que sur des fleurs. Ce que la vie a de raboteux, d'âpre et de piquant, étoit en ce reste d'années qu'il n'a point vues. Que si au genre de mort vous trouvez de quoi murmurer, comme je crois que vous faites, que s'en faut-il que cette plainte ne soit aussi délicate que les précédentes? Je parle avec liberté, madame, mais je pense le pouvoir faire, pource que je parle avec affection. Ne savez-vous pas que la plupart des choses du monde ayant deux visages, sont trouvées ou bonnes ou

mauvaises selon qu'elles sont considérées? Et si vous le savez, pourquoi ne regardez-vous celle-ci du côté qu'elle vous peut donner du contentement? Que ne dites-vous, comme il est très véritable, que monsieur votre frère, ayant à mourir, a été bien heureux de rencontrer une mort qui l'ait exempté d'être cinq ou six semaines, ou peut-être cinq ou six mois dans un lit, à souffrir outre la rigueur de son mal l'importunité des remèdes que l'on eût inutilement essayés pour le guérir? Il a eu quatre heures pour nettoyer son ame des souillures de la terre, et les a si dignement employées, que, sans faire injure à cette bonté miséricordieuse qui n'est jamais déniée aux repentances véritables, il n'est pas possible que nous doutions qu'il ne possède aujourd'hui les félicités du ciel. Quel loisir lui eussiez-vous désiré davantage? Lui pouvoit-il mieux arriver que de ne souffrir guère ce qu'il avoit à souffrir nécessairement? Je pense, madame, vous avoir conté qu'à l'entrée que, douze ou quinze jours auparavant, il avoit faite en une petite ville (et crois que c'étoit celle même où, par un excès de joie, il fut reçu d'une compagnie de femmes en habit d'amazones), ayant mis pied à terre à la porte de son logis, et s'y étant arrêté pour voir repasser l'infanterie qui étoit venue au devant de lui, comme quelques uns de ce nombre infini de noblesse qui ne l'abandonnoit jamais le priassent

de se retirer, de peur des inconvénients que le plus souvent on voit arriver en semblables occasions, il leur répondit en riant qu'ils ne s'en missent point en peine, et qu'il falloit un coup de canon pour le tuer. Que vous semble de cela, madame? Pouvez-vous lui être si bonne sœur comme vous êtes, et lui souhaiter une autre fin que celle qu'il a déclaré lui-même lui être la plus agréable? Je ne sais pas le jugement que vous en pouvez faire; mais quant à moi, puisque par la sagesse infinie de notre reine, vraiment bonne, vraiment grande et vraiment adorable, il est impossible à nos factieux de ressusciter la guerre, et que, pour cette raison, monsieur votre frère ne pouvoit mourir en aucune de ces occasions recherchées par ceux de son courage et de sa profession, je ne puis prendre ce qui lui est arrivé que pour une gratification de la fortune, qui, le traitant selon son humeur, a voulu qu'au milieu même de la paix il y eût en sa mort quelque image de guerre; et se conformant encore à ce qu'il avoit dit, que des armes communes n'étoient pas capables de lui ôter la vie, a choisi celles qu'il avoit approuvées, et que véritablement, comme les plus furieuses, elle a crues les plus propres à témoigner l'estime qu'elle faisoit de sa valeur. Mais prenons le cas qu'il se fût noyé dans une rivière, qu'un cheval se fût abattu sous lui et lui eût rompu le cou, que la chute

d'une maison l'eût accablé, ou que par quelque autre accident vous en eussiez été privée, n'eussiez-vous pas toujours dit ce que vous dites, et toujours pleuré comme vous pleurez? Je n'en doute point, madame. En quelque verre qu'on vous eût baillé ce breuvage, vous ne pouviez que lui faire mauvaise mine. Otons donc ce prétexte à votre douleur, et voyons si elle en a de plus considérables. Elle est trop ingénieuse et trop diligente pour laisser en arrière quelque raison dont elle se pense justifier. Vous n'avez point vu mourir monsieur votre frère. Je m'assure que cette circonstance est de celles où vous croyez avoir quelque sujet de vous arrêter. Mais, madame, quand en cela vous eussiez été servie selon votre souhait, que vous en pouvoit-il réussir, ni pour votre soulagement ni pour le sien? Vous l'eussiez vu nager dans le sang, il vous eût vue noyer en larmes. Et qui doute que la présence des objets, faisant son effet ordinaire, ne lui eût accru le sentiment de sa douleur, et à vous celui de votre affliction? Mais il eût pris plaisir de mourir entre les siens. Eh quoi! madame, n'estimez-vous rien qu'il soit mort aux bras d'une troupe de gentilshommes, qui en cet accident furent bien à peine empêchés de se précipiter eux-mêmes, et s'ajouter aux exemples de ceux qui n'ont point voulu garder leurs vies après avoir perdu celle de leurs amis? Il n'est pas croyable, madame,

comme avec cet art de charmer les esprits, qui certainement est fatal à votre maison, il avoit universellement acquis les volontés de toute cette province. Je vous ai fait voir les lettres que M. du Vair et M. de La Ceppède m'en ont écrites, où l'expression du regret qu'ils en ont est si claire que l'on ne peut douter de leur affection. Et d'ailleurs, l'un étant premier président au parlement, et l'autre ayant la même charge en la cour des comptes, vous pouvez bien juger que ce goût leur est commun avec une infinité de bons serviteurs du roi, dont leurs compagnies sont aussi remplies que nulle autre qui soit en ce royaume. Cela me gardera de vous en produire d'autres témoignages. Et puis comme sauriez-vous ignorer chose qui touche monsieur votre frère, vous qui, selon la coutume de ceux qui aiment, ne tenez point de temps mieux employé que celui que vous donnez à vous en faire entretenir? Ne savez-vous pas que le lendemain que son corps fut arrivé à Arles, le peuple, criant et gémissant d'une façon qu'il sembloit, après l'avoir perdu, ne vouloir plus rien sauver, arracha les clous de sa bière, décousit le drap où il étoit enseveli, et ne trouvant aucun changement en son visage, en fit faire un portrait qui a été mis en leur maison de ville, pour être à ceux qui vivent un avertissement de ne se lasser jamais de le plaindre, et à leur postérité

une exhortation comme héréditaire d'en garder la mémoire éternellement ? Ne savez-vous pas que cette même ville et celle d'Aix ayant disputé l'honneur de lui donner sépulture, la résolution que l'on a prise d'en laisser le corps aux uns et envoyer le cœur aux autres a été le seul expédient qui les a pu mettre d'accord? Vous le savez, madame, et par conséquent ne pouvant douter qu'en un lieu où il étoit si chèrement et si passionnément aimé, il ne soit mort aussi content que dans l'hôtel de Guise, vous avez de quoi en être satisfaite, et moi de quoi cesser d'en contester avec vous. Je crois qu'il ne me reste plus que l'assemblement que vous faites de l'intérêt du roi et de la reine avec le vôtre. Vous prévoyez, ce vous semble, des occasions où les gens de bien seront nécessaires: tellement qu'après avoir pleuré pour vous la perte d'un frère, vous pleurez pour leurs majestés celle d'un serviteur que sa fidélité, son bras et son courage leur faisoient estimer l'une des plus fermes défenses de leur état. Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que je reconnois comme vous aimez la reine. Je sais qu'en vos propos ordinaires, et aux lettres où vous parlez d'elle, vous ne l'appelez jamais autrement que votre bonne maîtresse, et, qui plus est, je vous ai ouï dire plusieurs fois que si elle étoit morte vous ne voudriez pas vivre une heure après. C'est

pourquoi je ne m'étonne pas que vous soyez en peine de son repos. Nous avons tous cette coutume, que le salut des choses qui nous sont chères n'est jamais si assuré que nous n'y soupçonnions quelque danger. Et certainement c'est là que la peur a bonne grace, si elle peut jamais l'avoir en quelque part. Mais, madame, à regarder les choses, non selon ce qu'elles semblent en apparence, mais selon ce qu'elles sont en effet, combien s'en faut-il que nous ne soyons si mal qu'on nous le veut persuader ? Il se peut faire que nos derniers feux ont laissé quelque chaleur en leurs cendres. Mais qu'y a-t-il en cela qui soit digne des alarmes que nous prenons ? Quel doute pouvons-nous faire que la reine qui les a éteints ne les empêche de se rallumer ? Si nous étions aux premiers jours de son administration, la nouveauté nous en pourroit être suspecte. Mais aujourd'hui qu'elle a vu les affaires aux formes les plus extravagantes qu'elles puissent être, et que si victorieusement elle nous a mis hors du bourbier où notre fureur nous avoit précipités, à quel propos cette appréhension ? Comme ses yeux sont les plus beaux du monde, il sont aussi les plus clairvoyants. Il n'y a nuage qui les offusque, artifice qui les trompe, ni charme qui les éblouisse. Tant qu'ils veilleront pour nous, assaille-nous qui voudra, le passé nous doit assurer de l'a-

venir. Au pis aller, il ne faut plus que trois ou quatre ans au roi pour faire le monde sage, et châtier ceux qui ne le seront pas. Toutes grandes qualités ont en lui de très grands commencements. C'est un jeune lion qui aura bientôt de la force aux ongles; et alors malheur aux oppresseurs de son peuple et aux contempteurs de son autorité! Attendons-en le terme avec patience; nous y touchons du bout du doigt. Que si nous sommes si malheureux qu'entre ci et ce temps-là nous ne puissions compatir avec le repos, et que nos mauvaises humeurs fassent renaître quelque désordre, l'honneur qu'en ces dernières occasions la reine a fait à monsieur votre aîné de le désigner lieutenant-général en l'armée du roi, ne vous est-ce pas une obligation de croire avec elle qu'il n'y a rien que l'on ne se doive promettre de sa valeur? Ce n'est pas un prince du rang du commun. Tous ceux qui sont de sa qualité ne sont pas de son mérite. La nourriture qu'il a prise dans les périls de la guerre, où monsieur votre père le mena si jeune qu'il a presque aussitôt su combattre que marcher, et, sans mettre en compte ses autres actions aussi infinies comme elles sont infiniment glorieuses, la seule reprise de Marseille, qu'il ôta aux séditieux le jour même qu'ils la devoient bailler aux étrangers, sont des considérations assez fortes pour autoriser toute la bonne opinion qu'on

sauroit avoir de lui. Ne lui faites pas cette injure de croire que si nous avons des monstres, il nous faille une autre épée que la sienne pour les exterminer. Ne désobligez ni lui ni messieurs vos deux autres frères, avec des plaintes qui leur fassent croire que vous préférez ce que vous avez perdu à ce qui vous est demeuré. La diminution de leur nombre n'a rien diminué de leur grandeur. Ils sont ce qu'ils étoient, et peuvent ce qu'ils pouvoient auparavant. Consolez-vous en eux et avec eux. La nature est satisfaite, il est temps que la raison soit écoutée. Les hommes, qui ne sont que vers de terre, ou, pour mieux dire, qui ne sont rien; s'offensent quand on murmure contre eux. Ils veulent que leurs actions soient réputées irrépréhensibles, et le veulent si absolument, qu'il se faut résoudre ou d'approuver tout ce qu'ils font, ou de les avoir pour ennemis. Je vous laisse à penser, madame, comme Dieu peut trouver bon que nous le soumettions à notre censure. Vous avez toujours eu peur de lui déplaire. Ne soyez point dissemblable à vous-même en cette occasion. S'il fait des choses contre notre goût, il n'en fait point qui ne soient pour notre bien. Je sais qu'il n'est pas raisonnable de vouloir venir à compte avec lui. Sa qualité d'arbitre souverain de nos biens et de nos vies y résiste, et vous savez trop bien ce qui lui est dû pour écouter cette proposition. Mais quand

pour un lieu où, jusqu'à ce que vous ayez tout perdu, vous perdrez tous les jours quelque chose; et de ces méditations faites un préjugé à votre belle ame qu'ayant eu son origine du ciel; elle est de celles qui auront quelque jour la grace d'y retourner. Il y a environ deux ans que, faisant office de bonne parente au roi et à la reine d'Angleterre, vous les consolâtes de la mort du prince de Galles avec une lettre où je puis dire avoir vu des conceptions et des paroles que je ne vis jamais ailleurs. Tournez aujourd'hui vos armes contre vous-même, et vous commandez en la mort d'un frère ce que vous avez exigé d'un père et d'une mère en la perte d'un fils. Toute la France a les yeux tournés sur vous, pour y voir le combat d'une douleur infiniment sensible et d'un courage extrêmement relevé. Les vœux des spectateurs sont différents comme sont leurs passions. Soyez du côté de ceux qui vous désirent la victoire. Ce que notre infortune a de plus cuisant, c'est la joie qu'en reçoivent nos ennemis. Les vôtres ont eu le plaisir de voir chanceler votre constance; faites qu'ils aient le déplaisir de la voir demeurer debout. Enfin, madame, si vous ne voulez avoir soin de vous-même, ne privez pas madame votre mère de ce que vous lui devez. Tant que vos larmes couleront, il est impossible que les siennes s'arrêtent. Vous n'ignorez pas qu'à prendre les choses comme la nature

les a rangées, son affection n'aille devant la vôtre. Donnez-lui l'exemple de se résoudre. Toute la cour, qui adore sa bonté, vous en supplie par ma bouche, et vous supplie aussi de vous souvenir qu'étant votre compagnie et la sienne la plus agréable relâche que prenne la reine en cette infinité de travaux dont nous la persécutons, il est à craindre que, si vous continuez en l'état où vous êtes, elle n'en reçoive pas le contentement accoutumé. Il n'y a rien de si contagieux que la tristesse, ni que plus facilement la communication fasse passer d'un esprit à l'autre. Prenez-y garde, madame; le plus louable soin que nous pouvons avoir, c'est de contribuer ce qui dépend de nous à la conservation d'un si précieux trésor. Recueillons-y nos vœux, rassemblons-y nos affections, et oublions tout pour son service, comme nous la voyons s'oublier soi-même pour notre salut. Je veux croire que, quand vous fermeriez l'oreille à toutes les raisons du monde, vous l'ouvririez à ce qui est de sa considération, et qu'après avoir été conjurée par une chose qui vous est si chère comme elle l'est, et qui peut sur vous ce qu'elle y peut, vous ne sauriez plus rien ouïr qui ne vous soit importun. Ce sera donc ici que je finirai ma lettre. Je m'y suis plus étendu que je ne pensois; mais votre divertissement en sera plus long, et vous y connoîtrez mieux la fin que je m'y suis proposée,

gnons que s'ils demeuroient leurs inférieurs? La plus auguste compagnie qui soit au monde est sans doute celle des cardinaux; et cependant parmi les princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis et autres maisons souveraines de l'Europe, n'avons-nous pas vu le cardinal d'Ossat, qui, tout excellent personnage qu'il étoit, avoit une extraction si pauvre et si basse que jusques à cette heure elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher. Le parlement de Paris entre ses conseillers en a eu un de la maison de Foix. Après cela, je ne crois pas qu'il y ait gentilhomme qui ne se rendît ridicule s'il en faisoit le dégoûté. Pour moi, je confesse librement que je suis très marri de n'avoir été sage quand je le devois et pouvois être; mais le regret en est hors de saison. J'ai fait la faute en ma personne; je la veux réparer en la personne de mon fils. Quand je l'aurai mis où je le veux mettre, il sera en la compagnie de plusieurs gentilshommes très gentilshommes, et dans un parlement où la justice est aussi religieusement administrée, et le roi aussi fidèlement servi, qu'en nul autre de ce royaume. De là, s'il est galant homme, il est de condition pour arriver aux premières charges de la profession. S'il le fait, à la bonne heure; sinon, toujours sera-t-il en lieu où il aura moyen de bien faire à ses amis, et empêchera ses ennemis de lui faire

mal. Je vois bien, monsieur, que je vous entretiens de mes nigeries avec beaucoup de privauté; mais, étant père aussi bien que moi, je ne doute point que vous ne lisiez ma lettre avec le sentiment dont je la vous écris. Si vous voulez que je vous parle des affaires publiques, j'en suis content; aussi bien sont-elles en si bon état que, si mon affection ne me trompe, le vieux mot ευρηκαμεν, συγχαιρωμεν, ne fut jamais dit si à propos comme nous le pouvons dire aujourd'hui. Réjouissons-nous, perdons la mémoire des misères passées; nous avons trouvé ce que nous cherchions, ou, pour mieux dire, nous avons trouvé ce qu'il n'y avoit point d'apparence de chercher. Nos maladies, que chacun estimoit incurables, ont trouvé leur Esculape en notre incomparable cardinal; il nous a mis hors du lit; il s'en va nous rendre notre santé parfaite, et après la santé un teint plus frais, et une vigueur plus forte qu'en siècle qui nous ait jamais précédés. La chose semble mal-aisée, et l'est à la vérité: mais, puisqu'il l'entreprend, il le fera. L'esprit, le jugement et le courage ne furent jamais en homme au degré qu'ils sont en lui. Pour ce qui est de l'intérêt, il n'en connoît point d'autre que celui du public. Il s'y attache avec une passion, si j'ose le dire, tellement déréglée, que le préjudice visible qu'il fait à sa constitution, extrêmement délicate, n'est pas ca-

pable de l'en séparer. Il s'y restreint comme dans une ligne écliptique, et ses pas ne savent point d'autre chemin. Voit-il quelque chose utile au service du roi, il y va sans regarder ni d'un côté ni d'autre. Les empêchements le sollicitent, les résistances le piquent, et rien qu'on lui propose ne le divertit. Il n'y a pas long-temps que nous avons eu des ministres qui avoient du nom dans le monde. Mais combien de fois, contre l'opinion commune, ai-je dit, avec ma franchise accoutumée, que je ne les trouvois que fort médiocres, et que s'ils avoient de la probité, ils n'avoient du tout point de suffisance, ou s'ils avoient de la suffisance, ils n'avoient du tout point de probité! Prenons garde à leur administration, et jugeons des ouvriers selon les œuvres. Ne trouverons-nous pas que de leur temps ou les factieux n'ont jamais été choqués, ou s'ils l'ont été, c'a été si lâchement qu'à la fin du compte la désobéissance s'est trouvée montée au plus haut point de l'insolence, et l'autorité du roi descendue au plus bas du mépris? Il semble qu'il ne se puisse rien dire de plus honteux : si fait; les perfidies et les rébellions avoient des récompenses, et Dieu sait si après cela il falloit douter qu'elles n'eussent des imitateurs. Qui sait mieux que vous, ou plutôt qui ne sait point que par leur connivence nous avons eu des gouverneurs qui ont régné

dans les provinces, et si absolument régné que le nom du roi n'y étoit connu qu'autant que, pour le dessein qu'ils avoient, il leur étoit nécessaire de s'en couvrir? Cependant ces grands conseillers pensoient avoir bien rencontré quand ils avoient dit que c'étoit assez gagner que de gagner temps. Misérables! qui ne s'apercevoient pas que ce qu'ils appeloient gagner temps étoit véritablement le perdre, et nous réduire à des extrémités d'où il étoit à craindre que le temps ne pût jamais nous retirer. Jugez si en cette dernière brouillerie il se pouvoit rien désirer de mieux que ce qui s'y est fait; et si, sans sortir de la modération requise en une affaire si épineuse, la dignité royale n'a pas été remise en un point où ceux que l'on ne peut empêcher de la haïr, seront pour le moins empêchés de l'offenser. Vous voyez bien qu'il y auroit là dessus beaucoup de choses à dire : mais, à mon gré, la plus courte mention de nos folies est la meilleure. Et puis, pour louer cet admirable prélat, on ne sauroit manquer de matière, il ne faut avoir soin que de la forme. La seule paix qu'il a faite avec l'Espagnol est une action qui jusqu'ici n'a jamais eu d'exemple, et qui peut-être n'en aura jamais à l'avenir. Je fais cas de l'avantage que nous y avons eu pour nous et pour nos alliés; mais ce que j'en estime le plus, c'est que la chose s'est faite si secrètement et si

promptement, que la première nouvelle que nous en avons eue a été la publication. Où en serions-nous, à votre avis, si l'on eût suivi les longueurs tant pratiquées autrefois par ceux qui manioient les affaires, et tant célébrées par je ne sais quels discoureurs, qui ne parlent jamais avec plus d'assurance que quand ils parlent de ce qu'ils n'entendent point ? Qu'eût-ce été autre chose que donner loisir aux intéressés dedans et dehors le royaume de ruiner l'affaire, et, par l'interposition de leurs difficultés, nous retirer du port où la dextérité de ce judicieux pilote nous a si heureusement fait arriver ? Au demeurant, on se tromperoit de s'imaginer qu'en bien faisant il eût devant les yeux autre chose que la gloire. Comme elle est le seul aiguillon qui l'excite, aussi est-elle la seule récompense qu'il se propose. Il est vrai que le roi, lui commettant ses affaires, lui fit expédier un brevet de vingt mille écus de pension. Mais il est vrai aussi qu'il ne l'accepta qu'avec protestation de ne s'en servir jamais, et ne le garder que pour un témoignage d'avoir eu quelque part en la bienveillance de sa majesté. Vous ne doutez point qu'entre ceux qui ont l'honneur de lui appartenir, il n'y en ait assez que leur mérite peut faire prétendre aux principales charges de cette cour; et cependant, quand le roi leur en veut faire quelque gratification ex-

traordinaire, ne le voyons-nous pas y résister avec une modestie si opiniâtre, qu'à moins que d'un commandement exprès que sa majesté lui fasse il n'est pas possible qu'il y apporte son consentement ? Les inclinations d'un bon naturel sont en lui aussi fortes qu'en nul autre, et par conséquent il ne faut pas croire que l'établissement des siens lui déplaise ; mais il craint qu'il ne soit soupçonné de chercher en leur fortune ce qu'il ne veut devoir qu'à sa vertu. La dépense qu'il fait aujourd'hui pour rebâtir la Sorbonne de fond en comble, qui ne s'éloignera guère de cent mille écus, est assez considérable pour ne pas être oubliée entre les marques de sa générosité ; mais ce que je vous vais dire est bien autre chose. Comme, après avoir jeté les yeux sur tous les défauts de la France, il a reconnu qu'il ne s'y pouvoit remédier que par le rétablissement du commerce, il s'est résolu, sous l'autorité du roi, d'y travailler à bon escient, et, par l'entretènement d'un suffisant nombre de vaisseaux, rendre les armes de sa majesté redoutables aux lieux où le nom de ses prédécesseurs a bien à peine été connu. Toute la difficulté qui s'y est trouvée, c'est que, ayant été jugé que pour l'exécution de ce dessein, il étoit nécessaire que le gouvernement du Havre fût entre ses mains, et le roi le lui ayant voulu acheter, il n'a jamais été

possible de le lui faire prendre qu'en lui promettant de le récompenser de son propre argent. Il avoit, à sept ou huit lieues de cette ville, une maison embellie de toutes les diversités propres au soulagement d'un esprit que les affaires ont accablé. Il a oublié le plaisir qu'il en recevoit, ou plutôt le besoin qu'il en avoit, pour se résoudre à la vendre, et en a employé les deniers à l'achat de cette place. Tout ce que le roi a pu obtenir de lui, c'a été que lorsque les coffres de son épargne seront mieux fournis qu'ils ne sont, il ne refusera pas que, par quelque bienfait, sa majesté ne lui témoigne la satisfaction qu'elle a de son service. Ce mépris qu'il fait de soi, et de tout ce qui le touche, comme s'il ne connaissait point d'autre santé ni d'autre maladie que la santé ou la maladie de l'état, fait craindre à tous les gens de bien que sa vie ne soit pas assez longue pour voir le fruit de ce qu'il plante. Et d'ailleurs on voit bien que ce qu'il laissera d'imparfait ne sauroit jamais être achevé par homme qui tienne sa place. Mais quoi ! il le fait, pource qu'il le faut faire. L'espace d'entre le Rhin et les Pyrénées ne lui semble pas un champ assez grand pour les fleurs de lis. Il veut qu'elles occupent les deux bords de la mer Méditerranée, et que de là elles portent leur odeur aux dernières contrées de l'Orient. Mesurez à l'étendue de ses desseins l'étendue de son courage.

Quant à moi, plus je considère des actions si miraculeuses, moins je sais quelle opinion je dois avoir de leur auteur. D'un côté, je vois que son corps a la faiblesse de ceux qui ἄρουρας καρπὸν ἔδουσιν ; mais de l'autre je trouve en son esprit une force qui ne peut être que τῶν ὀλύμπια δώματ' ἔχοντων. Tel qu'il est, et quoi qu'il soit, nous ne le perdrons jamais que nous ne soyons en danger d'être perdus. Le roi, qui le voit mal voulu de tous ceux qui aiment le désordre (et vous savez qu'ils ne sont pas en petit nombre), a désiré qu'il ait quelques soldats pour le garder. C'est chose que tout autre eût demandée avec passion, et néanmoins vous ne sauriez croire la peine qu'il a eue à y condescendre. Une seule raison l'y a obligé; il avait tout plein de parents qui, pour le soin qu'ils avoient de sa conservation, ne le vouloient jamais abandonner. Cette assiduité ne pouvant continuer sans que leurs affaires domestiques en fussent incommodées, il leur en a, par ce moyen, ôté le prétexte, et leur a fait trouver bon qu'ils se retirassent en leurs maisons. Quoi que c'en soit, s'il n'a été assez hardi pour contredire en cela tout-à-fait à la volonté du roi, il a été assez généreux pour n'y consentir qu'à la condition d'entretenir ces soldats à ses dépens. Nous avons lu, vous et moi, assez d'exemples de courage que leurs qualités éminentes ont élevés au dessus du commun:

mais qu'en matière de mépriser l'argent un particulier ait eu si souvent son roi pour antagoniste, et que toujours il en soit demeuré victorieux, c'est une louange que je ne vois point que jusques ici les plus hardis historiens aient donnée à ceux même qu'ils ont flattés le plus impudemment. Sa majesté, au soin qu'elle a eu de le garantir des méchants, a encore ajouté celui de le délivrer des importuns, et, pour cet effet, a mis auprès de lui un gentilhomme, avec charge expresse de faire indifféremment fermer la porte à ceux qui, pour leurs affaires, le viendront persécuter. Voilà certes une bonté de maître digne de l'affection du serviteur. Dieu nous conserve l'un et l'autre! Je ne crois pas qu'il y ait homme de bien en France qui ne fasse le même souhait. Pour moi, il y a longtemps que je sais que vous êtes l'un de ses adorateurs; le séjour qu'il a fait en Avignon vous donna l'honneur de le connoître; sa vertu vous en imprima la révérence : je m'assure que ce qu'il a fait depuis ne vous aura point changé le goût. C'est pourquoi j'ai été bien aise de me décharger avec vous des pensées que j'avois sur un si agréable sujet. J'ai été un peu long; mais, quand on est couché sur des fleurs, il y a de la peine à se lever. Adieu, monsieur; tenez-moi pour votre serviteur très humble et très affectionné.

A Saint-Germain-en-Laye, le 14 octobre 1616.

XV.

A SA SŒUR.

MADEMOISELLE MA SŒUR,

Le porteur de cette lettre me vient tout présentement d'avertir que mon neveu, votre fils, avoit été reçu aux jésuites. Il est six heures du soir, et s'il n'étoit si tard j'irois le trouver, pour apprendre plus particulièrement ce qui en est. Je remettrai la chose à demain au matin, et vous donnerai avis de tout. Bien crois-je que de lui ôter une opinion de si long-temps enracinée en son esprit, ce ne sera pas chose sans difficulté; et, pour vous parler encore plus librement, je crois qu'il sera du tout impossible. Il n'y a poix qui tienne comme ces imaginations mélancoliques. Je m'assure qu'il ne se peut rien dire là dessus que vous ne lui ayez dit ou fait dire par tous ceux dont vous avez cru que les remontrances dussent être de quelque considération en son endroit. Mais ce que les pères ne peuvent faire, il ne faut pas que les mères ni les parents se le promettent. Il prit la peine de me venir voir aussitôt qu'il fut arrivé en cette ville; et, dès l'heure même, je lui en touchai quelque chose, mais légèrement, pour l'opinion que j'a-

vois qu'il n'y pensoit plus, et que vous ne l'eussiez pas envoyé ici si vous ne l'eussiez cru du tout guéri de cette maladie. Je le verrai donc, et lui dirai ce qu'en même sujet je dirois à mon propre fils. Si c'est avec effet, à la bonne heure; sinon, il se faut résoudre à souffrir ce qui ne laissera pas d'être quand nous ferons tout ce que nous pourrons pour l'empêcher. Quelque habit que l'on porte en ce monde, et par quelque chemin que l'on y marche, on arrive toujours en même lieu. Cette vie est une pure sottise. Nous l'estimons trop, et de là vient cette folle coutume d'approuver et condamner les choses avec trop de passion. L'indifférence est un grand garant contre les bizarreries de la fortune. Si elle nous voyoit résolus à vouloir ce qu'elle veut, peut-être voudroit-elle plus souvent ce que nous voudrions. Vous direz que nous faisons bien aisément les philosophes aux choses qui ne nous touchent pas. Je vous jure, ma sœur, que, n'ayant qu'un fils, je ne serois pas bien aise que cette fantaisie lui prît; mais, quand cela seroit, je me paierois des mêmes raisons que je vous représente. La meilleure condition où il pouvoit arriver par le chemin où vous l'aviez mis, étoit d'être ou conseiller ou président en un parlement. Mais, ma sœur, quelle différence pensez-vous que je trouve entre ces gens-là et les jésuites? Nulle, je vous jure,

puisque d'ici à cent ans mon neveu ne sera ni jésuite ni président. Et, si vous voulez encore vous arrêter à la vanité, ne voyez-vous pas des jésuites aussi près des rois que tous ceux de qui vous estimez davantage la condition? Je sais bien qu'il est impossible de ne désirer à nos enfants une chose plutôt qu'une autre; mais je sais bien aussi qu'il n'y a que l'événement qui nous puisse apprendre si c'est leur bien ou leur mal que nous leur désirons...

XVI.

A M. LE MARÉCHAL DE BASSOMPIERRE.

MONSIEUR,

Il est vrai que la fortune a trop long-temps délibéré sur la récompense d'un mérite si grand et si manifeste comme le vôtre; mais, quoi que c'en soit, à la fin elle s'y est résolue. Et, sans mentir, vos actions lui ayant de tout temps fait connoître qu'elle vous devoit des gratifications extraordinaires, les services qu'avec tant de périls vous avez rendus au roi en ce dernier trouble l'en ont si vivement sollicitée, qu'il falloit que, sans plus de remise, elle s'acquittât de cette dette, ou qu'ouvertement elle se déclarât ennemie de votre vertu. Je ne sais

avec quelles paroles une joie qui est commune à toute la cour, voire à toute la France, vous aura été représentée par ceux qui vous auront fait ce compliment. Pour moi, je ne vois rien qui vous puisse mieux exprimer la mienne que de vous dire que j'ai été aussi aise que vous soyez parvenu à un honneur que je vous avois toujours désiré, comme je le fus de voir tomber nos idoles d'un lieu où je ne les avois jamais regardées qu'avec abomination. Je ne suis pas de si mauvaise humeur que je permette aux sujets de se bander contre les volontés du prince; mais aussi, quand ceux qui sont aimés de lui mettent ses affaires en désordre, je suis trop peu fait à la complaisance pour avouer qu'il soit ni raisonnable ni possible d'en recevoir du mal, et de ne leur en souhaiter point. Une des principales marques de la bénédiction de Dieu sur le roi et sur le royaume, c'est que la faveur se rencontre en des personnes qui, du même soin que le pilote, travaillent au salut du navire, et n'aient point de plus grand intérêt que celui de sa prospérité. Je vous ai toujours reconnu d'une inclination tellement portée à toutes choses grandes, que, si cela doit jamais être, c'est vous de qui nous en devons espérer le premier exemple. Dieu veuille que cela soit, et que le point où les autres terminent leur grandeur ne soit que le premier degré de la vôtre; à la charge toutefois,

monsieur, que vous me conserverez en vos bonnes graces, et que toujours vous me ferez l'honneur de me tenir pour votre très humble et très obéissant serviteur.

XVII.

A M. DE RACAN.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du dix-septième de ce mois. Elle m'a été, comme tout ce qui vient de vous, très chère et très agréable; mais, étant amis au degré que nous le sommes, et vivant ensemble comme nous vivons, je ne saurois vous taire le déplaisir que vous me faites de continuer un dessein dont j'ai tant de fois essayé de vous dégoûter. Vous aimez une femme qui se moque de vous. Si vous ne vous en apercevez, vous ne voyez pas ce que verroit le plus aveugle qui soit aux Quinze-Vingts; et, si vous vous en apercevez, je ne crois pas qu'au préjudice de l'écrivain de Vaux vous prétendiez à vous faire empereur des Petites-Maisons. Il est malaisé que je n'aie dit devant vous ce que j'ai dit dans toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvois que deux belles choses

au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. C'est un sentiment que j'ai eu dès ma naissance, et qui, jusques à cette heure, est encore si puissant en mon ame, que je n'y pense jamais que je ne remercie la nature de les avoir faites, et mon ascendant de m'avoir donné la forte inclination que j'ai à les adorer. Vous pouvez bien penser qu'un homme qui tient ce langage ne trouve pas mauvais que vous soyez amoureux. Il le faut être, ou renoncer à tout ce qu'il y a de doux en la vie; mais il le faut être en lieu où le temps et la peine soient bien employés. On se noie en amour aussi bien qu'en une rivière. Il faut donc sonder le gué de l'un aussi bien que de l'autre, et n'éviter pas moins que le naufrage la domination de je ne sais quelles suffisantes, qui veulent faire les rieuses à nos dépens. Celle à qui vous en voulez est très belle, très sage, de très bonne grace, et de très bonne maison. Elle a tout cela, je l'avoue; mais le meilleur y manque. Elle ne vous aime point; et, sans cette qualité, tout et rien ne valent pas mieux l'un que l'autre. Vous avez ouï dire qu'avec le temps et la paille les nèfles se mûrissent. C'est ce qui vous fait espérer que, si vous n'êtes aimé à cette heure, vous le pourrez être quelque jour. Je vous accorde que ce n'est pas une difficulté que vous ne puissiez vaincre; mais accordez-moi aussi que vous

aurez bien de la peine à la combattre. En matière de choses futures, l'oui et le non trouvent des amis qui parient les uns d'un côté, et les autres de l'autre : en celle-ci, je m'assure que la pluralité sera pour la négative, et que vous-même, tout malmené que vous êtes de votre passion, si vous aviez gagé pour l'affirmative, vous tiendriez votre argent, sinon pour perdu, au moins pour bien égaré. La persévérance fait des miracles, il est vrai; mais ce n'est pas toujours, ni partout. S'il y a des exemples de son pouvoir, il y en a de sa foiblesse. Et puis quand un homme auroit de la patience pour toute autre chose, seroit-il pas aussi lâche que la lâcheté même s'il en pouvoit avoir pour le mépris? L'indignation, à mon gré, n'est juste en occasion du monde comme en celle-ci. Quand une femme refuse ce qu'on lui demande, ce n'est pas qu'elle condamne la chose qui lui est demandée, c'est que le demandeur ne lui plaît pas[1]. Je voudrois que vous eussiez entretenu l'homme qui vient du lieu où est votre prétendue maîtresse. Vous auriez appris qu'en un mois qu'il y a été, il ne s'est presque passé jour qu'il ne l'ait vue aux compagnies, parée et ajustée d'une façon qui ne montroit pas qu'elle eût envie de revenir au logis

[1] Cette pensée a été imitée dans ces vers :

Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable,
C'est que l'amant ne lui plaît pas.

sans avoir fait un prisonnier. Vous prendrez peut-être la chose à votre avantage, et direz qu'elle ne le faisoit que pour se divertir des pensées mélancoliques où la plongeoit votre éloignement. Je vous en sais bon gré. Quand on se veut tromper, il ne se faut point tromper à demi. Vous êtes en possession de souffrir des rebuts, vous en avez fait l'apprentissage en plusieurs bonnes écoles; il est temps de faire votre chef-d'œuvre, et prendre vos lettres de maîtrise. Or sus, prenez-les, soyez dupe et archi-dupe si bon vous semble; ce ne sera jamais avec mon approbation. Je vous regarderai faire, comme on regarde un ami se perdre, après qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour le sauver. Je ne saurois nier que lorsque j'étois jeune je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens; mais ce n'a jamais été jusques à pouvoir aimer une femme qui ne me rendît la pareille. Quand quelqu'une m'avoit donné dans la vue, je m'en allois à elle. Si elle m'attendoit, à la bonne heure. Si elle se reculoit, je la suivois cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avois de son mérite. Si elle continuoit de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissois aller; et tout aussitôt, le dépit prenant chez moi la place que l'amour y avoit tenue, ce que j'avois trouvé en elle de plus louable, c'étoit où je trouvois le plus à redire. Son teint, quelque naturel qu'il fût, me sem-

bloit un masque de blanc et de rouge, ses discours une pure coquetterie; et généralement, avec une haine accommodée à mes sentiments, je démentois tout ce que l'affection s'étoit efforcée de me persuader en sa faveur. Voilà comme j'ai toujours vécu avec les femmes;

Et maintenant encore en cet âge penchant,
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrois Hélène, au monde revenue,
En l'état glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas [1].

Vous savez trop bien que c'est que de vers pour ne connoître pas que ceux-là sont de ma façon. Si vous en goûtez la rime, goûtez-en encore mieux la raison. Il ne faut pas trouver étrange que les femmes, en une affaire où il leur va de l'honneur et de la vie, prennent du temps à se résoudre; et même que, par quelque résistance, elles piquent un désir qui sans doute se relâcheroit si, à notre première semonce, elles se rendoient avec une trop prompte et trop complaisante facilité. Leur retenue, fondée sur quelqu'une de ces considérations, est supportable; mais quand elles nous fuient ou par aversion qu'elles ont de nous, ou pource qu'un autre tient déja ce que nous poursuivons, c'est là qu'un bon courage se doit roidir, et ne continuer

[1] Voyez la suite, pages 244 et 245.

pas un voyage où il est bien assuré qu'il ne feroit que se lasser. Heureux sont ceux qui voient clair en ces ténèbres ! Elles sont négligées de la plupart des hommes, mais elles ne laissent pas de les faire choir dans de grands précipices. Je prétends en finesse moins qu'homme du monde; mais, sans vanité, je puis dire que, quand je me suis adressé à une femme, il ne m'est jamais arrivé de me tromper en la connoissance de son humeur. L'espérance seule m'a appelé : quand elle m'a failli, on n'a point été en peine de me dire deux fois que je me sois retiré. Croyez-moi, faites-en de même; et, après tant de mauvaises récoltes, soyez plus diligent à choisir le terroir où vous sèmerez. Vous avez, aussi bien que moi, une certaine nonchalance qui n'est pas propre aux choses de longue haleine. C'est assez que vous ayez été malheureux en Bretagne, ne le soyez point en Bourgogne. Je vous crie merci de vous persécuter comme je fais; mais je prends trop de part à vos intérêts pour en user d'autre façon. Ceux qui donnent des conseils indulgents à leurs amis leur veulent plaire; ceux qui en donnent de libres ont envie de leur profiter. Dieu veuille que, vous avertissant de ne perdre point votre temps, je ne perde point le mien. Je vous manderois volontiers des nouvelles pour vous ôter le goût de cette aigreur, mais je meurs de sommeil. Le roi se porte bien, et use

toujours des conseils de M. le cardinal de Richelieu; cela se voit assez au bon état où sont les affaires : si quelqu'un y trouve à redire, qu'il prenne de l'ellébore. Adieu, monsieur. Quoi que je vous aie dit, je ne laisserai pas de faire tenir votre lettre. Ce sera produire un nouveau témoignage de votre honte; mais votre volonté soit faite. En récompense vous ferez, s'il vous plaît, la mienne, c'est-à-dire que vous me conserverez en vos bonnes graces, et me tiendrez toujours pour votre très humble serviteur.

XVIII.

AU MÊME.

MONSIEUR,

Je tenois la plume quand j'ai reçu votre lettre du huitième de ce mois, et je ne l'ai point quittée que je ne vous aie fait réponse. Voyez si je suis diligent ou si je suis paresseux, lequel qu'il vous plaira. Vous m'avez ôté d'une grande peine où j'étois, pource que, m'ayant écrit que vous partiriez le lendemain des Rois pour venir ici, et ne vous y voyant point, je pensois que votre indisposition seroit augmentée, et que votre malheureuse carcasse ne seroit plus en autre état que d'être jetée à

la voirie. Je me réjouis que cela ne soit point, et que vous ayez encore de la santé assez pour boire, manger et dormir : pour le reste, je sais que vous vous en passez bien. Vous seriez monstrueux, ou même monstre tout-à-fait, si à l'âge de trente-cinq ans vous valiez mieux qu'à vingt ou vingt-cinq ans. Vous avez donc tort de vous souvenir d'Arténice [1]. La bonne dame ne songe point à vous; ne songez point à elle. Je le vous dis en prose, et le vous dirai en vers en quelque pièce que je voudrois bien faire si je pouvois : j'y ferai tout mon effort. Pour nouvelles, nous attendons aujourd'hui M. de la Ville-aux-Clercs, qui revient d'Angleterre, chargé de pierreries qui lui ont été données par le père et par le fils. Vous savez l'entreprise faite par cet heureux homme, M. de Soubise, sur le port Blavet. Il y avoit envoyé deux vaisseaux commandés par deux de leurs meilleurs corsaires, Gentillot et Fleury; mais ils y sont demeurés pris, eux et leurs vaisseaux. Je l'ai ouï de la propre bouche de la reine, mère du roi. Nous aurons dans la fin de ce mois le duc de Buckingham pour venir épouser Madame : si vous voulez donc être des noces, il vous faut hâter. J'oubliois à vous dire que nous avons ici le prince Thomas, qui a épousé mademoiselle de Soissons, qui étoit à Fontevrault : elle s'appelle

[1] Madame de Termes, alors veuve.

aujourd'hui la princesse de Carignan. Pour lui, il ne veut point changer de nom, et veut toujours être le prince Thomas. La Valteline est toute à nous; et, s'il s'en faut quelque chose, ce n'est qu'un fort qui n'est pas meilleur que les autres qui se sont rendus. Adieu, monsieur, en voilà plus que vous n'en vouliez. Les financiers, que j'oubliois, sont toujours persécutés et hors d'espérance de composition, et moi toujours votre très humble serviteur.

A Paris, ce 18 de janvier 1625.

XIX.

AU MÊME.

MONSIEUR,

On me vient de rendre votre lettre du premier de ce mois. Vous voulez que je la doive à la fortune, et moi je la veux devoir à celui qui me l'a écrite. Vous êtes mon ami, elle est mon ennemie : jugez auquel des deux j'aime mieux avoir affaire. Il y a trop long-temps qu'elle et moi sommes mal ensemble pour me soucier d'y être bien à l'avenir. Je sais que son pouvoir est aussi grand qu'il fût jamais, et que sa volonté n'est pas meilleure; mais, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre,

que saurois-je craindre ni d'elle ni de personne? Qui me voudra nuire, qu'il se hâte, sinon il y a de l'apparence qu'il ne me trouvera pas au logis. Ce langage-là vous semblera peut-être bien hardi; mais, tel qu'il est, il est pris dans le sens commun, contre lequel, la religion à part, vous savez qu'il n'y a orateur au monde qui me pût rien persuader. Vous m'obligez de me prier de vous aller voir; et si mes affaires m'en donnoient le loisir, je vous jure que je le ferois plus volontiers que vous ne le sauriez désirer; mais les melons dont vous me faites fête, quelque bons qu'ils soient, ne valent pas ceux de l'épargne. J'ai le courage d'un philosophe pour les choses superflues; pour les nécessaires, je n'ai autre sentiment que d'un crocheteur. Il est aisé de se passer de confitures; mais de pain, il en faut avoir ou mourir. Nous avons ici affaire à un superintendant dont je ne doute point que la probité ne soit hors de toute censure; mais la peur qu'il a de choir, le fait aller si bellement, qu'il n'y a patience qui ne se lasse de le solliciter. Vous pouvez penser comme là dessus feu M. le président Jeannin et M. de Castille, son gendre, sont regrettés, non de moi seulement, mais de tous ceux qui sont en la peine où je suis. L'un est hors du monde, et l'autre hors des affaires; tellement que tout ce que je saurois dire d'eux ne peut être soupçonné de flatterie : mais il faut avouer

que, si les finances ont jamais été religieusement et judicieusement administrées, ça été entre les mains de ces deux grands personnages. Ils aimoient le bon ménage autant que nul autre; mais comme ils savoient qu'il y a des pensions ridiculement obtenues, qui ne peuvent être que ridiculement continuées, aussi reconnoissoient-ils qu'il y en a de si justes, que les ôter ce seroit décrier le jugement du prince, et pour peu de chose lui faire perdre l'affection de ses sujets, qui lui est plus nécessaire que son argent. Pour moi, je ne dispute de mérite avec personne, et crois que de tous ceux à qui le roi fait du bien il n'y en a pas un qui n'en soit plus digne que moi. Mais si je n'ai autre avantage, pour le moins ai-je celui de n'être point venu à la cour demander si l'on avoit affaire de moi, comme la plupart de ceux qui y font aujourd'hui le plus de bruit. Il y a en ce mois où nous sommes justement vingt ans que le feu roi m'envoya querir par M. des Yveteaux, me commanda de me tenir près de lui, et m'assura qu'il me feroit du bien. Je n'en nommerai point de petits témoins. La reine, mère du roi, madame la princesse de Conti, madame de Guise sa mère, monsieur le duc de Bellegarde, et généralement tous ceux qui lors étoient ordinaires au cabinet, savent cette vérité, et savent aussi qu'une infinité de fois il m'a dit que je ne me misse point en peine, et qu'il me

donneroit tout sujet d'être content. A ce compte-là, je ne crois pas que je ne doive, en quelque façon, être tiré hors du commun. Toutefois, pource que les choses ne vont pas toujours comme elles doivent, et que mon absence diminueroit encore le peu de soin que ma présence fait avoir de moi, je suis résolu de ne bouger d'ici que je n'aie porté mon affaire à ce dernier point. Si, après cela, il me reste encore quelques jours de cette automne, je les vous donnerai de très bon cœur. Pour l'hiver, je suis d'avis que nous le passions à Paris; c'est un lieu où toutes choses me rient: mon quartier, ma rue, ma chambre, mon voisinage, m'y appellent, et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. Quand j'étois jeune, le goût de la jeunesse m'y eût ramené, mais à d'autres saisons, d'autres pensées. Ce n'est plus à un homme de mon âge à chercher les plaisirs; quand il les chercheroit, il ne les trouveroit pas: il lui doit suffire de n'être point dans les incommodités. Je finirois ici, mais je sais bien que vous ne serez point marri que je vous conte des nouvelles, sinon pour autre chose, au moins pour vous donner de quoi entretenir la petite noblesse qui vous viendra visiter. Ce que je sais, je le puise en la cour en ovale, où la source n'est pas trop claire; mais je vous dirai peu de chose dont je n'aie eu la confirmation au cabinet. La Valte-

line est toujours nôtre. C'est, à ce que l'on dit, la seule occasion de la venue de M. le légat; mais ses propositions ne plaisent pas; elles sont trouvées trop partiales. Nous avons eu de ses bénédictions, je ne sais s'il aura des nôtres. Les Espagnols sont toujours devant Verrue; c'est un lieu, à ce que disent ceux qui l'ont vu, qui vaut un peu mieux que Chaillot, mais qui n'a garde d'être si bon que Lagny. Cependant, jusques à cette heure, le duc de Feria s'y est morfondu, en dépit même de la canicule. M. le maréchal de Créqui s'est logé entre les assiégés et les assiégeants, où, selon sa coutume, son jugement et son courage font des merveilles. Si vous demandez le succès que j'en attends, je crois que les Espagnols auront vu les clochers et les cheminées de cette bicoque; mais pour les rues, il faudra qu'ils s'en rapportent à ce que la carte leur en apprendra. Je conseille à ces pauvres gens que, s'ils prétendent à la monarchie universelle, comme on leur veut faire accroire, ou qu'ils aillent plus vite en besogne, ou qu'ils voient d'obtenir un sursois de la fin du monde, pour achever leur dessein plus à leur aise. Au train qu'ils vont, un terme de cinq ou six siècles ne leur fera point de mal. Encore ai-je peur que, tandis qu'ils seront trois ans à prendre une autre Ostende, on ne leur prenne une autre Écluse en quinze jours, et que de cette façon ils ne soient

toujours à recommencer. La partie qui est aujourd'hui dressée contre eux leur va tailler de la besogne, et si de la circonférence ils ne sont rappelés au centre, pour le moins sera-t-il malaisé que de cette secousse il ne leur tombe quelque plume de l'aile. Les huguenots ont ici leurs députés. Je ne sais si leur intention est aussi bonne que leur langage est honnête; mais au pis aller, notre galimatias vaudra bien le leur. Quand ils obtiendront qu'on leur pardonne le passé, s'ils ont ce qu'ils désirent, ils auront plus qu'ils ne doivent espérer. Il me semble qu'après quatre-vingts ans il seroit temps que, s'ils ne sont las de leur folie, ils le fussent de leur misère. La reine mère a pris ses eaux; son visage montre l'opération qu'elles ont faite. Il y a vingt-cinq ans que j'ai l'honneur de la connoître et d'en être connu, mais je ne la vis jamais en meilleur état qu'elle est aujourd'hui. Je ne sais à quelle cause je dois rapporter un effet si miraculeux, sinon que, pour les biens extraordinaires qu'elle fait en la terre, elle est extraordinairement comblée des graces du ciel. Au demeurant, on ne vit jamais témoignages d'affection réciproque, comme ceux que nous voyons tous les jours entre le roi et elle. Chacun sait comme les affaires qu'elle a eues l'on endettée. Avec tout cela elle donne au roi l'entretenement de six mille hommes de pied, et six cents chevaux. Dieu fasse vivre

cette grande reine! Une des considérations dont je console ma vieillesse, c'est que je serai hors du monde quand elle en partira. M. le cardinal de Richelieu a été si mal que j'ai été huit ou dix jours que je n'entrois jamais au château qu'avec appréhension d'ouïr cette funeste voix : *Le grand Pan est mort.* A cette heure, graces à l'ange protecteur de la France, il est hors de péril, et les gens de bien hors de crainte. Il s'en est allé chercher quelque repos en sa maison de Limours. De là il faisoit compte d'aller à Forges prendre des eaux. Mais soit qu'il ait estimé n'en avoir plus de besoin, soit que, comme il est tout généreux et tout né à la gloire, il ait voulu, aux dépens même de sa santé, demeurer en un lieu où il pût continuer à leurs majestés l'assiduité de son service, il a rompu son voyage. Vous savez que mon humeur n'est ni de flatter ni de mentir; mais je vous jure qu'il y a en cet homme quelque chose qui excède d'humanité, et que, si notre vaisseau doit jamais vaincre les tempêtes, ce sera tandis que cette glorieuse main en tiendra le gouvernail. Les autres pilotes me diminuent la peur, cette-ci me la fait ignorer. La sainte vie du roi lui attire toutes sortes de bonnes fortunes; mais, à mon gré, la plus visible et la plus éminente est celle d'avoir en ses affaires l'assistance de cet incomparable prélat. Jusques ici, quand il nous a fallu bâtir de neuf,

ou réparer quelque ruine, le plâtre seul a été mis en œuvre: aujourd'hui nous ne voyons plus employer que du marbre; et, comme les conseils sont judicieux et fidèles, les exécutions sont diligentes et magnanimes. Vous direz que, l'honorant comme je fais, je devois lui en avoir donné quelque témoignage par mes écrits. Il est vrai; mais vous savez aussi bien que moi qu'un esprit troublé n'est capable de rien faire qui soit net. Toutes offrandes ne sont pas propres à un autel de la grandeur du sien. J'ai quelques petites affaires d'où il faut que je sorte devant que d'entreprendre ce que je lui prépare. Jusques à ce que cela soit, j'aime mieux m'en taire que de dire chose qui soit indigne de lui et de moi. C'a toujours été mon avis, qu'on ne sauroit trop penser à ce qu'on ne sauroit assez bien faire! Adieu, monsieur. Je suis votre serviteur très humble et très affectionné.

A Fontainebleau, le 10 de septembre 1625.

XX.

AU MÊME.

MONSIEUR,

Nous voilà revenus à Paris, il est temps de renouveler ma paresse. Elle a dormi aussi long-

temps qu'Endymion, ou guère ne s'en faut; mais certainement, si je ne vous ai fait réponse à deux lettres que j'ai reçues de vous, toute la faute n'en est pas à elle. J'étois à Fontainebleau, qui est un lieu d'où personne ne va chez vous; et de les envoyer à Paris, pour de là les vous faire tenir, il n'y avoit pas d'apparence de persuader à un homme défiant comme je suis que, passant par tant de mains, elles pussent, sans courre quelque fortune, arriver jusques aux vôtres. Ne soyez point en peine du paquet de mes lettres que vous avez fait venir, je l'ai reçu. Il y avoit deux lettres dedans qui s'adressoient à vous; je les vous envoie; cela justifiera peut-être ceux que vous accusiez. Pour les lettres de madame des Loges, n'en soyez point en peine; je n'ai garde de les faire voir à personne, car je ne sais où elles sont. Je sais bien pourtant que je les ai serrées, mais la question est de savoir où. Nous les chercherons à votre venue. Pour la dame de Bourgogne (*madame de Termes*), je ne lui écrirai point, puisque vous ne l'approuvez pas : aussi n'en avois-je pas grande envie. Je ne me donne pas volontiers de la peine aux choses dont je n'espère ni plaisir ni profit. Si elle m'eût envoyé de la moutarde, son honnêteté eût excité la mienne. Mais elle n'a que faire de moi, ni de vous non plus, quoi que vous disent ses lettres. Elle écrit bien, mais ce qu'elle

écrit ne vaut rien. Si elle venoit ici, vous seriez perdu, car elle se moqueroit de vous sur votre moustache; et, s'en moquant au lieu où elle est, votre déplaisir est moindre d'une chose que vous ne voyez pas. Je suis complaisant à l'accoutumée, c'est-à-dire incomplaisant tout-à-fait. Mais je n'y saurois que faire; il n'y a moyen que je force mon humeur: elle est bonne; je voudrois que la vôtre lui ressemblât. J'espère qu'à la fin vous deviendrez sage, et que vous direz comme moi:

> Quand je verrois Hélène au monde revenue,
> Pleine autant que jamais de charmes et d'appas,
> N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.

Je n'ai plus rien à vous dire. Si vous voulez que l'on mette quelque chose du vôtre dans le recueil de lettres que l'on va faire, dépêchez-vous. M. Faret m'avoit dit qu'il vous en vouloit écrire, et qu'il m'enverroit sa lettre pour la mettre en mon paquet: mais, jusques à cette heure, il n'en a rien fait. S'il me l'envoie devant qu'il soit clos, elle y sera mise; sinon, il faudra prendre une autre voie. De nouvelles, nous n'en avons point. On dit que nous avons été battus à la Valteline; mais comment, je n'en sais rien. Je ne m'informe jamais des particularités d'une chose que je voudrois qui ne fût point du tout. J'aimerois autant un mari à qui on auroit dit que sa femme l'auroit fait cocu,

qui voudroit savoir si c'auroit été sous un poirier ou sous un pommier, sur le bord du lit ou dessus, quelle jupe elle avoit, comme étoit vêtu le galant. Des choses fâcheuses, ce n'est que trop d'en savoir le gros, sans en demander le menu. J'en ai fait ainsi de cette nouvelle. Nous en avions une autre que le comte de Tilly avoit été défait par le roi de Danemarck. Celui qui avoit fait le conte avoit tué le père, le fils, le neveu; je crois que, s'il eût pu tuer tous ses descendants d'ici au jour du jugement, il les eût tués. Mais tout cela s'est trouvé, sinon du tout faux, pour le moins en la plus grande partie. L'on dit qu'il s'est fait quelque léger combat, où il a perdu quatre ou cinq cents hommes, et le roi de Danemarck deux ou trois cents. Dieu nous en donne davantage! Mes vœux ne s'arrêtent pas là, car j'aime les Espagnols autant que jamais. La cour est à Saint-Germain. La reine mère du roi étoit allée à Monceaux, mais elle s'en ira de là à Saint-Germain. Qui croit qu'elle repassera par ici, qui croit que non. Pour moi, je m'y en vais lundi ou mardi. Nous vous attendons à la Saint-Martin; c'est le vrai temps pour vous en venir, car toutes leurs majestés seront à Paris. Vous m'avez dit que je vous avois écrit quelque lettre sur la mort de M. du Vair que vous ne trouviez pas mauvaise. Elle n'est point parmi celles qui ont été envoyées par deçà. Si vous

la trouvez, envoyez-la-moi; car tout ce que l'on m'a envoyé ne vaut rien.

A Paris, ce 18 d'octobre 1625.

XXI.

AU MÊME.

MONSIEUR,

Vous êtes honnête homme de ne me demander qu'une lettre en quinze jours. Vous mesurez ma paresse à la vôtre, et faites bien. Elles sont toutes deux si excellentes que, s'il en falloit faire jugement, je serois bien empêché à qui donner la pomme. Je ne vous remercie point de vos nouvelles; la quantité en est petite, et la qualité chétive. Si vous ne me voulez écrire rien de meilleur, ne m'écrivez point; je veux dire de nouvelles, car je serai toujours bien aise d'avoir de vos lettres; mais je ne veux pas que vous y mettiez autre prix que celui de vous souvenir de moi. C'est assez pour me les faire recevoir, non pas d'aussi bon cœur que vous recevez celles d'Arténice (car cela n'étant pas possible, il n'est pas aussi à désirer), mais avec un contentement à qui nul autre que celui-là ne peut faire comparaison. Je ne sais si vous lirez bien ma lettre, mais, outre ma nonchalance ordi-

naire, j'y ajoute encore quelque chose d'extraordinaire, pour ne vous donner pas moins de peine à lire mes lettres que j'en ai à lire les vôtres. Pour les ducs et pairs j'humilie ma vanité; pour les autres je demeure aussi grave qu'un Espagnol. Si nous continuons vous et moi, je vois bien que nous arriverons à un point que vous ne pourrez non plus lire les miennes que moi les vôtres. Au demeurant, si je n'eusse connu votre écriture, je vous déclare que jamais je n'eusse cru, à voir votre lettre si bien formée, qu'elle fût venue de vous. Vous m'obligez de me désirer chez vous, et je vous jure que je m'y désire aussi. Mais ce n'est point pour vos pois ni pour vos fèves, c'est pour être avec vous. Je ne vous en mentirai point; je vous irois voir de bon cœur, mais je ne serois pas sitôt chez vous qu'il m'en faudroit revenir, et vous savez que je suis en un âge qui n'aime pas le travail, ou plutôt qui n'en a pas besoin. M. Royer est en un lieu où il fera vos affaires. Dieu veuille que M. Bardin se trouve aussi disposé à faire les miennes! Je me réjouis furieusement d'avoir affaire à M. d'Effiat. Sous sa protection en second lieu (car pour le premier, je le donne à monseigneur le cardinal), j'espère que, si je n'ai tout ce que je désire, j'aurai tout ce que j'espère. Adieu, monsieur. Je vous écris à bâtons rompus : lisez-le de même. Je ne m'en soucie pas, pourvu que vous m'aimiez, et

me teniez toujours pour votre très humble serviteur.

A Paris, ce 11 de juillet 1626.

XXII.

AU MÊME.

MONSIEUR,

Je vois bien que si les Muses vous ont fait passer pour un rêveur, Mars ne vous donnera pas meilleur bruit. Vous n'en êtes encore qu'au collet de buffle, et déja vous ne vous souvenez plus de vos amis. Vous pouvez penser ce que ce sera quand vous en serez à la cuirasse. Peut-être chercherez-vous une excuse en la nouveauté de votre mariage; et certes, je sais bien que la cage d'hyménée n'est pas plus gracieuse que les autres, et que les oiseaux n'y entrent pas sans quelque étonnement pour les premiers jours. Mais, de quelque cause que vienne votre silence, je ne suis pas assez complaisant pour ne vous en dire pas mon sentiment. Si ce sont les pensées de Mars qui vous occupent, la guerre ne sera pas si longue, Dieu aidant, que pour elle vous deviez tout-à-fait quitter les exercices de la paix. Si ce sont les soins d'hyménée, les rossignols ne sont muets que quand

ils ont des petits, et je sais bien que vous n'en êtes pas encore là. Je vous jure que, si jamais vous revenez sur Parnasse, je n'y aurai point de crédit, ou je vous y ferai fermer la porte; et si vous y entrez par surprise ou autrement, vous n'y aurez que des feuilles de chou pour des feuilles de laurier. Pensez-y, et vous amendez. C'est assez raillé : parlons à cette heure à bon escient. Je veux, monsieur, et vous en prie, que vous m'aimiez toujours, comme je vous assure que je suis toujours votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 13 de mai 1628.

XXIII.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas eu sitôt le dessein de vous écrire, que toutes sortes de pensées ne se soient venues offrir à moi pour être employées en un si agréable sujet. Le nombre m'en a bien plu, mais ce n'a pas été jusques à les recevoir toutes, de peur que les lire ne vous fût une importunité. Je me suis restreint aux moins artificielles, comme à celles qui expriment mieux la franchise de mon naturel,

et par conséquent vous feront voir plus clairement la sincérité de mon affection. Pour les autres, je les réserve à m'en servir en quelque occasion où il y aura plus à travailler. Mon premier autel est celui du roi; vous le voulez bien comme cela, monseigneur: le vôtre est le second. Je ne vous dis rien que je ne die en toutes les compagnies où je me trouve, et que je n'écrive à tous ceux à qui j'écris dans les provinces. Je vous envoie des vers [1] que j'ai faits pour sa majesté, où j'ai fait quelque mention de vous, petite à la vérité, autant pour votre mérite comme pour mon désir. Mais, par cet ouvrage, monseigneur, vous jugerez de quoi je suis capable. J'ai deux grands ennemis, l'extrémité de ma vieillesse, et le malheur de ma constellation. Pour le premier, il est sans remède; pour le second, toute mon espérance est en votre protection. Je la vous demande, monseigneur, et me la promets, sur la seule assurance qu'il vous a plu de m'en donner. Je vous mets en tête un grand monstre, quand je vous propose ma mauvaise fortune; mais aussi êtes-vous un grand Hercule. Vous avez vaincu celle de la France, vous viendrez bien à bout de la mienne. Contre celle-là, il vous a fallu employer des soins et des veilles qui ont mis votre santé en danger; contre celle-ci, vous n'avez qu'à lui faire paroître que les

[1] L'ode au roi Louis XIII; voyez page 59.

traverses qu'elle me donne ne vous plaisent pas. Le moindre signe que vous lui montrerez de votre courroux la mettra en désordre, et lui fera désirer de se réconcilier avec moi. Je vous en supplie très humblement, monseigneur, et de croire que si, jusques à cette heure, je n'ai rien fait qui vous y oblige, ce n'a été qu'à faute d'être en état de ne pouvoir penser qu'à vous. Votre gloire n'est pas un objet où il ne faille que la moitié d'un esprit. Tout ce que notre siècle en a de meilleurs, il ne faut pas qu'ils pensent d'y réussir que fort médiocrement. Pour le mien, l'opinion commune lui donne bien quelque rang parmi ceux qui ne sont pas des pires; mais je ne serai point satisfait de lui qu'il ne vous ait donné, monseigneur, quelque extraordinaire preuve que je suis extraordinairement votre très humble et très obéissant serviteur.

XXIV.

A M. L'ÉVÊQUE DE MENDE.

MONSIEUR,

La civilité a aussi bien ses inconvénients que le reste des choses du monde; et pour le moins a-t-elle celui-ci, qu'elle attire les importunités. Si

la première n'a de rien servi. Il me pouvoit faire du bien; je lui pouvois donner des louanges : il me semble que ce qu'il eût eu de moi valoit bien ce que j'eusse reçu de lui. Puisqu'il ne l'a pas voulu, il le faut laisser là. Me voilà déchargé d'une grande peine. Aussi bien suis-je fort aise de n'avoir autre objet que celui de ce grand cardinal. C'est un sujet où il n'y a que trop de matière. Ma fortune est un monstre qui ne mourra jamais, ou mourra de la main de cet Hercule. C'est à lui seul, et de lui seul que je veux parler. Pour vous, monsieur, en la peine que vous prendrez de le faire souvenir de moi, vous aurez ce déplaisir d'avoir obligé un homme incapable de toute revanche; mais vous le consolerez, s'il vous plaît, du contentement de vous être acquis un très humble et très affectionné serviteur.

XXV.

A M. DE BALZAC.

MONSIEUR,

Vous avez raison de dire qu'il faut peu de chose pour vous obliger. Il y faut certes si peu, que, si je prétendois à votre succession, dès demain je présenterois requête pour vous faire bailler un cu-

rateur. C'est tout un; quelque préjudiciable que soit cette humeur, elle est généreuse : ne la changez point, si vous me croyez. Quant à moi, qui ne veux rien au delà de ce qui m'appartient, je tourne les yeux de tous côtés pour trouver sur quoi est fondé l'honnête remerciement que vous me faites; et après avoir tout examiné, je ne puis que deviner, si ce n'est qu'il y a cinq ou six semaines que, me trouvant en un lieu où l'on mit vos ouvrages sur le tapis, je fus du côté des approbateurs. Ce fut chez madame des Loges, de laquelle vous savez les qualités excellentes, et je crois qu'à la cour il y a peu de gens qui les ignorent. Le marquis d'Essideuil, le baron de Saint-Surin, M. de Racan et M. de Vaugelas y étoient. Il y en avoit encore quelques autres dont je ne sais point les noms; mais ce qu'ils dirent me fit connoître ce qu'ils valoient. A ce compte-là vous m'accorderez bien que le lieu ne pouvoit être plus propre, ni la compagnie meilleure pour l'affaire dont il étoit question. Je vois bien que l'on vous a dit que je défendis votre cause; il est vrai, mais sans intention d'en mériter le gré que vous m'en savez. Je ne donnai rien à notre amitié, je ne donnai rien à la complaisance; je ne fis que ce qui est de mon inclination et de ma coutume, je pris le parti de la vérité. Pour celui contre qui l'on vous a mis si fort en colère, je ne sais quel rapport on vous en a

fait, mais je vous jure qu'il parla de vous et de vos écrits avec une modération si grande, qu'il sembloit plutôt proposer des scrupules pour en avoir l'avis de la compagnie, que pour dessein qu'il eût de nuire à votre réputation. Toutefois, prenons les choses d'un autre biais, et posons le cas que son sentiment fût conforme à l'interprétation que vous en faites, ne savez-vous pas que la diversité des opinions est aussi naturelle que la différence des visages; et que vouloir que ce qui nous plaît ou déplaît plaise ou déplaise à tout le monde, c'est passer des limites où il semble que Dieu même ait commandé à sa toute-puissance de s'arrêter? Quelle absurdité seroit-ce qu'aux jugements que font les cours souveraines de nos biens et de nos vies, les avis fussent libres, et qu'ils ne le fussent pas en des ouvrages dont toute la recommandation est de s'exprimer avec quelque grace, et tout le fruit de satisfaire à la curiosité de ceux qui n'ont rien de meilleur à s'entretenir! Je ne crois pas qu'il y ait de quoi m'accuser de présomption, quand je dirai qu'il faudroit qu'un homme vînt de l'autre monde pour ne savoir pas qui je suis. Le siècle connoît mon nom, et le connoît pour un de ceux qui y ont quelque relief par dessus le commun; et néanmoins ne sais-je pas qu'il y a de certains chats-huants à qui ma lumière donne des inquiétudes, et qui, se trouvant en des lieux où la

foiblesse de ceux qui les écoutent leur laisse tenir le haut du pavé, font, avec je ne sais quelles froides grimaces, tous leurs efforts pour m'ôter ce qu'il y a si long-temps que la voix publique m'a donné? Non, non; il est de l'applaudissement universel comme de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel, de la pierre philosophale et telles autres chimères : tout le monde le cherche, et personne ne le trouve. Travaillons à l'acquérir tant qu'il nous sera possible, nous n'y réussirons non plus que les autres. Ceux qui ont dit que la neige est noire ont laissé des successeurs qui, s'ils ne disent la même impertinence, en diront d'autres qui ne seront pas de meilleure mise : il est des cervelles à fausse équerre, aussi bien que des bâtiments. Ce seroit une trop longue et trop forte besogne de vouloir réformer tout ce qui ne se trouveroit pas à notre gré : tantôt nous aurions à répondre aux sottises d'un ignorant, tantôt il nous faudroit combattre la malice d'un envieux. Nous aurons plutôt fait de nous moquer des uns et des autres : la pluralité des voix est pour nous. S'il y a quelques extravagants qui veuillent faire bande à part, à la bonne heure. De toutes les dettes, la plus aisée à payer, c'est le mépris : nous ne ferons pour cela ni cession ni banqueroute. Aimons ceux qui nous aiment; pour les autres, si nous ne sommes à leur goût, il n'est pas raisonnable qu'ils

soient au nôtre. Mais aussi en faut-il demeurer là. Il ne se trouvera que trop de gens qui, n'ayant point de marque pour se faire connoître, voudroient avoir celle d'être nos ennemis; gardons-nous bien de leur donner ce contentement. Écrive contre moi qui voudra, si les colporteurs du Pont-Neuf n'ont rien à vendre que les réponses que je ferai, ils peuvent bien prendre les crochets, ou se résoudre à mourir de faim. On pensera peut-être que je craigne les antagonistes; non fais: je me moque d'eux, et n'en excepte pas un, depuis le cèdre jusques à l'hysope. Mais je sais que juger est un métier que tout le monde ne sait pas faire. Il y faut de la science et de la conscience, qui sont choses qui ne se rencontrent pas souvent en une même personne. La cause d'un ami est presque toujours bonne, celle d'un ennemi presque toujours mauvaise. Il n'en fut jamais une si juste que celle de Ménélas contre le traître qui lui vola sa femme; et cependant en l'entreprise que fit la Grèce pour avoir la réparation de cette injure, les affections des dieux furent tellement partagées, que parmi eux le ravisseur ne trouva pas moins de protection que le mari. Qui plus est, quand il fut question du combat d'Hector et d'Achille, qui devoit décider l'affaire, Jupiter lui-même, tout père des dieux qu'il est, fut si peu résolu du parti qu'il devoit prendre, que, sans vouloir rien pro-

noncer de lui-même, il se fit apporter des balances, pesa les vies de l'un et de l'autre, et en remit l'issue à ce qu'il plairoit à la destinée en ordonner. Après un exemple où nous voyons ceux qui doivent tonner sur les injustices en faire eux-mêmes de si remarquables, pensez, je vous prie, ce que doit espérer celui qui est exposé au jugement des ignorants, dont, grace à Dieu, nous avons ici un nombre.

Je suis marri que je n'en puis avoir meilleure opinion. Mais leur voyant tous les jours faire cas de je ne sais quels écrits qui devant les jurés du métier ne passent que pour des pois pilés de l'hôtel de Bourgogne, je ne crois pas qu'il y ait chose ni si mauvaise qui ne leur puisse plaire, ni si bonne dont ils n'osent faire les dégoûtés. C'est trop demeuré sur un si maigre sujet; il en faut sortir, et répondre à ce que vous me dites de notre ami [1]. Vous l'obligez de le défendre, il en a bon besoin. Du côté des bergeries, son cas va le mieux du monde; mais certes pour ce qui est des bergères, il ne sauroit aller pis. Cette affaire veut une sorte de soins dont sa nonchalance n'est pas capable. S'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que s'il l'avoit prise il en seroit bien empêché; et s'il la prend, il la garde si peu, qu'il faut croire qu'une femme a été bien surprise quand

[1] Racan, sans doute.

elle a rompu son jeûne pour un si misérable morceau. Vous dites que vous lui ressemblez; mais à qui le persuaderez-vous?

Peut-être à quelque juif, mais non pas à Malherbe.

Vous n'êtes pas, à mon avis, si rude joueur que cet assommeur de monstres qui, en une nuit, vit les cinquante filles de son hôte; mais à beaucoup moins que cela on ne laisse pas de passer pour bon compagnon. Vous ferez le discret tant qu'il vous plaira; le mot qui vous est échappé, que les femmes sont la plus belle moitié du monde, n'est pas d'un homme qui n'ait que faire d'elles. Je vois bien ce que c'est, vous voulez assurer les maris, afin que, n'ayant point de soupçon de vous, ils vous laissent faire vos recherches en toute liberté. Cela s'appelle être habile homme, et tendre des piéges comme il faut; continuez. Je serai bien aise que vous soyez heureux, à la charge que vous aurez pitié de ceux qui ne peuvent l'être. J'ai fait ce que fait le reste des hommes : j'ai désiré la longue vie, et vous voyez où la longue vie m'a réduit. Je ne suis pas enterré, mais ceux qui le sont ne sont pas plus morts que je suis. Je n'ai, grace à Dieu, de quoi murmurer contre la constitution que la nature m'avoit donnée. Elle étoit si bonne qu'en l'âge de soixante et dix ans je ne sais que c'est d'une seule

des incommodités dont les hommes sont ordinairement assaillis en la vieillesse; et si c'étoit être bien que de n'être point mal, il se voit peu de personnes à qui je dusse porter envie. Mais quoi! pource que je ne suis point mal, serois-je si peu judicieux que je me fisse accroire que je suis bien? Je ne sais quel est le sentiment des autres, mais je ne me contente pas à si bon marché. L'indolence est le souhait de ceux que la goutte, la gravelle, la pierre, ou quelque semblable indisposition, mettent une fois le mois à la torture: le mien ne s'arrête point à la privation de la douleur, il va aux délices, et non pas à toutes (car je ne confonds point l'or avec le cuivre), mais à celles que nous font goûter les femmes en la douceur incomparable de leur communication. Toutes choses, à la vérité, sont admirables en elles; et Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. Mais ce que j'en estime le plus, c'est que, de tout ce que nous possédons, elles sont seules qui prennent plaisir d'être possédées. Allons-nous vers elles, elles font aussitôt la moitié du chemin; leur disons-nous *mon cœur*, elles nous répondent *mon ame;* leur demandons-nous un baiser, elles se collent sur notre bouche; leur tendons-nous les bras, les voilà pendues à notre cou. Que si nous les voulons voir avec plus de privautés, y a-t-il péril ni si grand ni si présent

où elles ne se précipitent pour satisfaire à notre désir? Si après cela il y a malheur égal à celui de ne pouvoir plus avoir de part en leurs bonnes graces, je vous en fais juge, et m'assure que vous aurez de la peine à me condamner. Mais il ne faudroit guère continuer ce discours pour me porter à quelque désespoir. Brisons là; aussi bien ma lettre est déja trop longue. Si vous la trouvez telle, vous en pardonnerez la faute au plaisir que j'ai pris de m'entretenir avec vous, et de là jugerez, s'il vous plaît, monsieur, combien en quelque bonne occasion il me sera doux de vous témoigner que je suis et veux toujours être votre serviteur très humble et très affectionné.

XXVI.

A M. DE BOUILLON-MALHERBE.

MONSIEUR MON COUSIN,

Vous me confirmez toujours l'opinion que j'ai, il y a long-temps, que vous m'aimez plus que je ne vaux. Si le fils ne paye ce que doit le père, vous courez fortune d'en être très mal assigné. Je suis en un âge où il ne me faut plus prêter qu'en intention de perdre. Si vous voulez assurer votre dette, faites un héritier, et la lui donnez. J'espère

que quand vous le verrez, vous le trouverez digne d'une bonne fortune. Quant aux nouvelles, je ne vous en dirai qu'une qui en vaudra une douzaine: c'est que le succès des affaires sera tel que je l'ai toujours prédit, c'est-à-dire que nous aurons la paix. M. de Thou en a donné cette espérance par la dépêche que l'on vient de recevoir de lui. Le roi est obéi partout, et il ne se trouve personne qui prête l'oreille à ce que l'on propose contre son service. C'est tout ce que je vous puis dire: et aussi crois-je que c'est tout ce que vous voulez ouïr. Ainsi Dieu confonde toujours les desseins de ceux qui nous voudront troubler. N'ayant plus guère de jours à vivre, je serai bien aise que le repos n'en soit point interrompu. Adieu, monsieur mon cousin. Je vous baise bien humblement les mains, et vous supplie de m'aimer toujours comme votre plus humble et plus affectionné serviteur.

A Paris, ce 13 mars 1614.

XXVII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Il se faut laisser vaincre à vos courtoisies, à peine de recevoir un affront. Vous avez le premier

intérêt en la gloire du nom de Malherbe ; c'est à vous de faire le principal effort pour la relever. Il y faut de la fortune. Jusques ici elle nous a tellement abandonnés, qu'il y aura bien de la peine à nous la réconcilier. Je vous en laisse le travail, comme au plus capable de le faire. Mon âge me défend de rien entreprendre qui soit ni long ni difficile. C'est aux jeunes à planter des chênes ; les vieux comme moi ne doivent plus planter que du persil, des choux, des épinards, et autres telles denrées. Je voudrois bien vous écrire des nouvelles, mais cette semaine peneuse les a étonnées. Je crois que, et à Troie et au camp des Grecs, on ne fait que prier Dieu. C'est à lui qu'il faut recourir, et de lui qu'il faut attendre ce qui nous est propre. Hors de son aide, tout est vain, tout est songe, ombre et fumée. Je le prie, monsieur mon cousin, qu'il vous donne les prospérités que je vous désire, à la charge que vous continuerez d'aimer, et de bon cœur, celui qui de tout le sien est votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 29 de mars 1614.

XXVIII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je ne vaux pas le soin que vous avez de moi; mais je ne me plaindrai pas de vous pour cela. Je ne saurois trop souvent recevoir des témoignages d'une chose qui m'est si chère comme la continuation de votre amitié. Mon affection vous est plus assurée que je ne le vous saurois exprimer. Si je le pouvois faire, je m'y amuserois plus volontiers qu'à vous dire de nos nouvelles, les reconnoissant indignes d'être écrites, et sachant bien que celles des états, qui sont aujourd'hui les principales, vous sont mandées par des gens qui en sont mieux avertis que moi. Pour celles de la cour, je ne sais que vous dire, sinon que madame de Longueville arriva hier. L'on attend monsieur son fils au premier jour. Je crois que nous l'aurons pour gouverneur, quoi que l'on vous die. Il n'y a pas d'apparence qu'il ne quittât un œuf pour un chapon; et je crois qu'il ne viendroit point, s'il n'avoit envie de contenter le désir de leurs majestés. Si cela est, je m'en réjouirai pour notre province, qui aura un si grand prince; sinon

il faudra en cela, comme en toute autre chose, vouloir ce que Dieu veut. Je ne vous dis rien de la Paulette[1]: qui croit qu'elle ira par terre; qui ne le croit pas; je ne sais qu'en dire. Pour le moins aurons-nous quelque nombre de gentilshommes pour conseillers aux cours souveraines. Il faut attendre l'horloge, qui nous sonnera quelle heure il est. Adieu, monsieur mon cousin. Je suis toujours votre très humble et très obéissant serviteur.

À Paris, ce 1er de décembre 1614.

XXIX.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je m'étonnois certainement d'être si long-temps sans avoir de vos nouvelles; mais je ne pensois pas que la cause en fût si triste comme elle est. Il faut louer Dieu, de quelque façon et en quelque temps qu'il dispose de nous ou des nôtres. Bien est-il malaisé de recevoir de si pesants coups sans donner quelque signe de ressentiment. Mais il en

[1] Droit annuel sur les charges de magistrature, ainsi nommé de son inventeur, Charles Paulet.

faut toujours revenir là, que c'est un passage nécessaire à tout ce qui vit au monde, et que si aujourd'hui nous perdons et pleurons, demain nous serons perdus et pleurés à notre tour. Je vous en dirois davantage; mais en semblables occasions les paroles ont plus d'ostentation que d'effet. Nous attendons ici les remontrances du parlement. On tient que c'est pour demain. Si ces gens eussent rejeté le rétablissement de la Paulette, ils donneroient meilleure opinion qu'ils ne font, et leur harangue seroit de meilleure odeur. Mais où sont ceux qui ne sont point sensibles à leur intérêt? Je ne sais si c'est au ciel; mais je sais bien qu'il n'y en eut jamais en terre, et qu'il ne faut pas espérer qu'il n'y en ait jamais. Les préparatifs de mariages se font avec hâte. L'on croit que l'on partira à la mi-juin. Je ne pense pas que ce soit précisément au quinzième, mais je tiens que ce ne sera pas bien long-temps après. Adieu, monsieur mon cousin. Je suis votre très-humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 20 de mai 1615.

notre noblesse, il est fait mention d'un livre de Navarre, héraut d'armes, et d'une histoire d'outre-mer. Si cela se pouvoit recouvrer, ce seroit une bonne affaire. Car, comme je vous ai déja mandé, celui qui travaille à l'histoire de Normandie n'y met rien du sien, mais ramasse, avec tout ce qu'il a déja d'imprimé sur ce sujet, tout ce qu'il peut trouver de livres écrits à la main. Et certainement c'est ce qui sera le meilleur, pource que, s'il parlait des maisons ou personnes en particulier, il seroit suspect d'avoir donné quelque chose à son affection. De cette façon, ne faisant que mettre en lumière de vieux livres, ce qui y sera n'aura ni doute ni soupçon de faveur ou flatterie. Pour notre maison, vous n'avez que faire de vous en mettre en peine : il n'y a pas un livre où elle ne soit; et tout exprès je ne veux en façon du monde voir celui qui fait le recueil, pour ne donner matière de croire qu'il y ait mis quelque chose à ma requête. Le livre que j'avois envoyé quérir en Angleterre est venu, mais il est imparfait. J'y renvoie pour avoir ce qui reste, et pour avoir aussi de leur main le catalogue de ceux qui ont suivi le duc Guillaume en Angleterre. Il ne faut pas douter que nous n'y soyons, aussi bien qu'aux mémoires qui s'en trouvent par deçà. Vous aurez vu ce que dit de nous Camdenus. Je lui ai fait écrire par un de ses amis, pour savoir de lui d'où il l'a tiré. Entre

autres seigneuries très grandes que perdit Payan-Malherbe pour avoir appelé Louis, fils de Philippe-Auguste, il met Bocton-Malherbe en la comté de Kent près de Lenham, qui a été si long-temps en cette maison qu'il en a retenu le nom. J'ai fait venir la carte d'Angleterre, où est ladite seigneurie de Bocton-Malherbe. J'espère que par la réponse de monsieur de Camdenus nous apprendrons quelque chose de plus. Je n'ai que faire de l'arbre de généalogie que feu mon père avoit dressé; car, comme je vous ai dit, il n'est pas question de rien dire de nous en particulier, mais de faire généralement imprimer tout ce qui se trouve de l'histoire de Normandie, où puisque nous nous trouvons, il faut louer Dieu, pource que, si nous n'y étions, ce seroit en vain que nous désirerions ni espèrerions de nous y faire ajouter. Je suis, monsieur mon cousin, votre serviteur très humble et très affectionné.

A Paris, ce 16 juin 1618.

XXXII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

J'ai reçu votre lettre du 24 du passé, et avec

elle celle de M. de Cagny. Ce n'a pas été sans m'étonner de ce que vous m'écrivez que, par une de mes lettres, je vous avois assuré que je tenois de lui-même ce que je vous mandois, qu'il avoit un livre de la noblesse de Normandie qui avoit passé avec le duc Guillaume. Je vous supplie, mon cousin, de revoir ma lettre, et vous trouverez que c'est chose dont je ne vous parlai jamais. M. de Cagny a grande raison de dire qu'il ne me connoissoit point, pource que c'est un homme que je n'ai point l'honneur d'avoir jamais vu. Un nommé M. de Montchrestien est celui de qui je le tenois, et qui me l'a dit, non une fois ou deux, mais une douzaine. Depuis ma dernière lettre nous avons recouvré deux rôles d'Angleterre, où nous sommes en l'un et en l'autre. Il y en a un qui est en rime, l'autre est en prose; l'un imprimé, et tiré d'un plus gros livre, et l'autre écrit à la main. C'a été M. Camdenus qui les a envoyés par deçà, sur ce que j'avois désiré savoir de lui d'où il avoit tiré ce qu'il avoit écrit de l'antiquité de notre maison. Il a signé le mémoire que je lui en avois fait envoyer, *Guilelmus Camdenus, rex armorum*, et y a encore ajouté quelques particularités sur le même sujet. Cela ne doit pas empêcher que nous ne gardions toujours curieusement notre arrêt: car ce n'est pas tout que de prouver que la maison des Malherbe de Saint-Agnan est ancienne, il faut

montrer comme nous en sommes sortis. Et là dessus je vous dirai qu'il me souvient qu'autrefois un de mes oncles, religieux de Saint-Étienne, fit renouveler nos armoiries, qui sont, au nombre de plusieurs autres, en la bordure d'une salle où l'on dit que le duc Guillaume fit mettre toutes celles des grands de son état qui l'avoient accompagné à sa conquête. Je voudrois bien que cela se fût fait avec quelque forme de justice, et qu'il y eût assisté quelque officier qui en eût baillé acte; pource que, de toutes les preuves que nous saurions avoir, celle-là est la plus claire et la plus illustre. Si cela ne se fit alors, il se pourroit faire à cette heure, en faisant rapporter par les anciens religieux comme ils ont de tout temps vu lesdites armes en ladite salle, et qu'ils les avoient aussi vu rafraîchir, pour ôter le soupçon que l'on pourroit avoir que ce fût chose faite à poste. Je ne sais pas comme ma sœur de Malherbe porte patiemment que son aîné se soit fait jésuite; mais pour moi j'estime si peu le monde, que je n'estime pas en quel habit nous fassions le peu de chemin que nous avons à y faire. Je voudrois qu'il y en eût encore un religieux, et deux chevaliers de Malte, afin qu'il n'en demeurât qu'un, qui fût un peu à son aise. J'attends toujours le retour de M. de Vignacourt, pour le prier de faire, avec monsieur le grand-maître son frère, qu'il donne à un de mes neveux une place de page

chez lui; pource que par ce moyen il pourra être reçu chevalier dès à cette heure là, où sans cela il ne le pourroit être qu'à seize ans. Pour nouvelles, il n'y a ici rien sur le tapis que l'affaire de Béarn. M. de Montpouillan, fils de M. de La Force, gouverneur de ce pays-là, a eu commandement de se retirer de la cour; ce qu'il a fait avec beaucoup de larmes. Mais le roi veut être obéi de tous ses sujets : aussi est-il bien raisonnable, et crois que ceux qui feront les fous s'en trouveront mal. Dieu nous garde la paix, comme je crois qu'il fera.

A Paris, ce 2 d'août 1618.

XXXIII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Nous avons eu bien de la peine à avoir une chose qui ne vaut guère. Le rôle de M. de Cagny n'est pas ce que l'on cherche : il faut des choses dont l'écriture soit si vieille que l'on ait de la peine à la lire; et au reste il est tout plein de gloses et de ratures qui y ont été mises suivant l'intérêt de ceux à qui le livre a passé par les mains. La nouveauté ne s'en peut nier, pour la mention qu'il y fait de la reine Élisabeth, qui vivoit encore il n'y a que

dix-huit ou vingt ans. Je le vous renvoie donc; aussi bien, comme je pense vous avoir écrit, M. Camden en a envoyé deux depuis un mois, desquels l'un est imprimé en Angleterre, et l'autre est une copie très ancienne. Celui qui fait cette recherche est un Tourangeau qui a appointement du roi pour y travailler. Tout son travail n'est que de recueillir de vieux documents, et les faire imprimer; car du sien il n'y met rien du tout. Vous n'y verrez rien du nôtre en particulier, que le nom de notre maison parmi les anciennes de France. Ce M. de Valles, dont vous parloit M. de Cagny en sa lettre, présenta, il y a environ un mois, une requête au conseil, pour faire quelque recherche des faux nobles. M. de Valetot Bailleul, maître des requêtes, lui fut baillé pour commissaire. Il me dit que, si je le voulois aller voir, il me montreroit les papiers qu'il avoit produits, où nous et nos armes étions au rang des plus anciens. Mais je ne m'en suis point mis en peine, pource que ce n'est point chose qui soit mise en doute. Ceux qui s'imaginent que je prenne la peine de travailler au recueil qui se fait ne me connoissent guère bien. Premièrement j'aime fort à ne rien faire; secondement je n'ai que faire de me travailler pour une noblesse reconnue partout comme la nôtre; et tiercement c'est une affaire où l'auteur ne peut gratifier personne, quand il le voudroit faire, pource qu'il ne

fait que transcrire les rôles qu'il recouvre. Tout ce qu'il y peut mettre du sien, c'est de juger de l'antiquité des écritures, encore qu'il se trouve des marques qui la font assez paroître. Au demeurant, monsieur mon cousin, votre cousin mon fils ne vous avoit pas écrit pour vous obliger à lui répondre, mais seulement pour vous témoigner ce qu'il vous étoit. Ce sont toujours nouvelles preuves de votre courtoisie. Il sera bien heureux s'il peut assez vivre et assez heureusement pour avoir une occasion de s'en ressentir. En quelque façon qu'il le puisse faire, ce ne sera jamais ni comme je désire, ni comme vous l'y obligez. Pour des nouvelles, nous n'en avons point. Le roi est allé à Villers-Cotterets, où il sera quelques jours, et de là s'en reviendra à Meaux, et de Meaux à Paris. Il y a ici un Chaous[1] de la part du grand-seigneur, qui a apporté une lettre de son maître pour excuse du mauvais traitement fait à l'ambassadeur de France il y a quelques jours. Mais le roi, qui avoit su sa venue, et qu'il avoit charge de passer en Hollande et en Angleterre, a cru que cette satisfaction, qui sembloit n'être faite qu'en chemin faisant, n'est pas suffisante, et a fait instance qu'il en vînt un exprès, ce qui a été fait, et déja il est à Marseille. Voilà, monsieur mon cousin, comme nous sommes pauvres de nouvelles.

[1] *Chiaoux*, espèce d'huissier, envoyé turc.

Puisque cette stérilité vient du bon état où nous sommes, louons Dieu, et le prions qu'il la nous entretienne.

A Paris, ce 27 de septembre 1618.

XXXIV.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je dors devant que vous écrire; regardez quelle lettre vous pouvez attendre de moi. Je me réjouis que ma procédure vous plaise, de ne me charger plus de ménage en l'âge où je suis. Il y en a assez au monde qui en feroient de même, s'ils pensoient y avoir aussi bonne grace que moi. Il y a ici un homme qui a une eau tellement amie de nature, qu'elle remet ceux qui en usent en leur première force. J'attends l'événement d'un essai qu'il en fait sur une personne de ma connoissance, pour en user si elle réussit. J'en ai goûté cette après-dînée de la main d'une très belle dame. Le goût en est tel que d'encre, la couleur très belle et très claire. Je vous en dirai davantage si l'expérience me fait voir que ce soit chose qui le mérite. Elle a été proposée à monsieur le Garde des sceaux. Le plus beau que j'y voie, c'est qu'il ne veut point d'argent

si l'on ne guérit point. Je suis marri que ce cocu vous ait fâché. J'eusse plutôt attendu d'être mordu d'un agneau, ou becqué d'un pigeon, qu'offensé d'un cocu. Puisqu'on n'est pas assuré de ces gens-là, il n'y a personne de qui l'on ne doive soupçonner du péril. Le roi revient demain pour voir danser le ballet de la reine, et lundi s'en retournera à Saint-Germain. M. de Roquelaure a envoyé ici un courrier pour se plaindre de M. du Maine, qui lui assiége la Réole. L'occasion est que M. du Maine ayant eu commandement du roi de resserrer au château Trompette toute l'artillerie de son gouvernement, M. de Roquelaure n'a pas voulu bailler celle qu'il avoit à la Réole, et M. du Maine s'est résolu à l'avoir, et y est allé avec du canon pour forcer la place. Les amis de M. de Roquelaure font quelque assemblée pour l'assister. Voilà où en est l'affaire, et tout cela ne veut rien dire. La paix pour cela ne laissera pas de continuer, si autre chose ne l'interrompt. Je vous supplie, monsieur mon cousin, de me tenir toujours en vos bonnes graces. C'est une requête que je vous fais souvent, mais aussi est-ce une chose que je désire de tout mon cœur. Adieu.

Ce 16 février 1619.

XXXV.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

L'Aubigné que je vous envoie demeurera avec vous, s'il vous plaît. C'est en cette intention que je le vous ai envoyé. Nous parlerons des secondes noces de notre bon ami quand il sera ici. Vous me dites que s'il y passe ce sera par considération. C'est une besogne où qui a de l'amour pense tout faire avec la raison. Quoi que c'en soit, et quoi qu'en disent les mauvaises langues, c'est une douce chose que la compagnie d'une femme; et sur ce sujet je dis un jour à la reine mère du roi un mot qui la fit rire : qu'il n'y avoit que deux belles choses au monde, les roses et les femmes, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. Mais, mon cousin, après tous les soins que nous aurons apportés à en faire une bonne élection, nous y pourrions aussitôt faire hasard que rencontre, et, quoi qui en arrive, il le faut attribuer à la fortune et non à notre jugement. Recommandez donc à Dieu notre ami, comme l'on fait un homme qui se met sur la mer; les succès de l'un et de l'autre ont mêmes espérances et mêmes craintes. Le mal que j'appréhende

le plus pour lui, c'est, comme je vous ai dit, le nombre des enfants; les autres incommodités ont leurs remèdes, celle-ci n'en a du tout point. Pource que vous m'écrivez au bas de votre lettre, touchant l'Histoire d'Aubigné, vous avez en ce volume que je vous ai envoyé tout ce qu'il a fait imprimer. Je crois bien qu'il sera suivi d'un troisième; mais il a si mal rencontré en ce commencement, que je crois qu'il y pensera de plus près à l'avenir. Vous pouvez juger comme il doit parler véritablement des affaires du Levant et du Midi, puisqu'en ce qui s'est fait auprès de lui, et par manière de dire à sa porte, il rencontre si mal. Le meilleur que j'y voie, c'est que ses mensonges ne feront pas geler les vignes, et que les denrées seront à la halle au prix qu'elles ont accoutumé : c'est de quoi il est question; tout le reste, vanité, sottises et chimères. Adieu, monsieur mon cousin, je suis toujours votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 14 de février 1620.

XXXVI.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je suis payé de la rescription que vous avez pris

la peine de m'envoyer. J'y avois hier envoyé mon valet; il s'en étoit revenu avec un refus. J'y suis allé ce matin; j'en ai rapporté ce que je demandois, et l'ai rapporté avec des courtoisies que j'estime avoir beaucoup ajouté à l'obligation. Il m'est alors souvenu d'un mot que je pense être de Normandie, Visage d'homme fait vertu, » et encore d'un d'Italie, qui est meilleur: « Chi vuol, vadi; « chi non vuol, mandi. » Gardez-vous bien, mais je vous en supplie à mains jointes, mon cher cousin, de penser que je doute en façon quelconque de votre amitié; j'en ai trop de preuves, et suis trop éloigné du vice d'ingratitude pour reconnoître si mal ce que je vous dois. Je ne vous puis rien dire de l'affaire bénéficiale, que monsieur le garde des sceaux ne soit ici. Ce sera, Dieu aidant, pour la fin de cette semaine. Je vous avoue qu'en ces matières-là, comme en toutes, je suis parfaitement ignorant, mais je pense n'avoir pu mieux faire que d'envoyer mot à mot l'extrait de votre lettre; je suis toujours défiant aux choses que je n'entends point. Si vous vous êtes mal expliqué, ce sera à votre dam. Pour moi je suis bien assez présomptueux pour en espérer du bien, si l'avis a été baillé comme il faut; nous ne serons pas long-temps sans en savoir des nouvelles. Pour celles du monde, le roi arriva samedi à onze heures du matin, après avoir mandé à la reine qu'elle lui

envoyât ses carrosses à Étampes et sur le chemin, pour être ici lundi au soir. Sans mentir, mon cher cousin, nous avons un grand roi, qui a toutes les vertus des rois, et pas un seul de leurs vices; aussi est-il de bon père et de bonne mère. Dieu nous le fasse vivre, et nous donne de sa race; elle est bonne. Pour l'affaire de la Rochelle, je demandai à madame la princesse de Conti ce qui en étoit; elle me dit qu'elle croyoit qu'elle s'accommoderoit, et que l'assemblée se séparoit. Je fis la même question à M. le maréchal de Cadenet, qui me dit qu'il n'en savoit rien. Si vous me demandez ce que j'en crois, je pense que le roi sera le maître, ou que la déclaration faite contre les pauvres députés aura lieu. Je serois marri qu'il y en eût quelqu'un de nos amis, et encore plus de nos parents. C'est une belle chose que de bien raisonner; tout le monde ne le sait pas faire. Adieu, monsieur mon cousin, je vous baise les mains, et vous rends mille graces de tant de bons offices; ne vous en lassez point, vous les faites à l'homme du monde qui est de meilleur cœur votre serviteur très humble et très affectionné.

A Paris, ce 10 de novembre 1620.

XXXVII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je ne me suis guère trompé en toutes ces levées de bouclier qui se sont faites depuis la mort du feu roi; mais certes en la dernière je confesse que je n'y ai vu goutte. Il n'y avoit pas d'apparence qu'une montagne si grosse enfantât une si petite souris. Sept ou huit princes, et autant de ducs ou maréchaux de France, avec tant d'autres seigneurs couverts et découverts, avoir fait une partie, et l'avoir si mal jouée, cela nous apprend bien qu'il y a d'autres mains que celles des hommes qui font mouvoir les ressorts du monde. La force et la prudence sont de puissantes machines; mais si le destin n'est avec elles, une chènevotte et cela c'est tout un. Vos philosophes d'état ont bon temps de vous donner les appréhensions qu'ils vous donnent : dormez, mon cher cousin, sûrement et sur ma parole. S'il est question du présent, j'en sais non pas autant qu'eux, mais autant que de bien plus huppés qu'ils ne sont. Si je ne suis du conseil, je vois des gens qui en sont, et qui, s'ils ne sont au lever et au coucher du roi, ne laissent pas d'en

savoir jusques aux moindres particularités; et s'il faut méditer sur l'avenir, je crois que j'y vois aussi avant qu'ils sauroient faire, qui qu'ils soient; mais tous ces orages qu'ils se figurent sont pures visions; l'envie qu'ils ont de faire croire à ceux qui sont hors de la cour qu'ils ont grande part aux affaires, leur fait faire tous ces discours à perte de vue. Monsieur mon cousin, le texte est clair et net, tout le monde le voit et l'entend; pour les gloses, chacun les fait à sa fantaisie. Les affaires du roi vont bien; et souvenez-vous qu'elles iront toujours bien, et que de plus de cinq ou six ans vous n'entendrez parler que d'obéissance, et de paix par conséquent. M. le cardinal de Guise a désarmé; M. du Maine, M. d'Épernon, et généralement tous en ont fait de même; il n'y a plus personne armé que le roi seul. Si vous me demandez pourquoi, je crois que c'est pour Béarn; c'est là, à mon avis, que le paquet s'adresse, mais ils ne seront si mal avisés d'attendre le coup. M. de La Force, à qui l'on imputoit ce refus d'obéir, est en cour avec les soumissions telles qu'on sauroit les désirer. Jusqu'à cette heure les pauvres huguenots ont fait les mauvais, sur une opinion qu'ils avoient qu'on n'oseroit les fâcher; mais je ne leur conseille pas à l'avenir d'avoir cette présomption: le roi les fera jouir sans doute de ce qui leur a été accordé par les édits des feus rois, mais aussi

il faudra qu'ils se contiennent dans les bornes qui leur sont prescrites. Le roi est parti pour aller en Guyenne, mais les reines n'y vont point; tellement que je ne crois pas que son voyage soit long, et ne pense pas que, de quelque côté qu'il aille, il trouve, non pas de la résistance, mais du murmure. Mauregard, le curé de Millemont, et tous les autres faiseurs de prophéties mentent; vos astrologues ne sont pas plus clairvoyants qu'eux : il ne faut pas avoir peur de leurs almanachs plus que des autres. En voilà trop; adieu, monsieur mon cousin, ne m'épargnez pas vos lettres, quoi que disent les crocheteurs de Guerin. Quand je serois ménager, ce que je ne suis pas, ce ne seroit pas en choses qui me sont chères comme vos lettres. Surtout aimez-moi toujours, et me tenez toujours pour votre serviteur très humble.

XXXVIII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Vous ne recevez jamais de mes lettres sans quelque importunité, et moi jamais des vôtres sans quelque faveur. Votre paquet me vient d'être

sieur mon cousin, je vous baise humblement les mains, comme votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 13 mars 1623.

XXXIX.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Il ne me souvient pas que j'aie reçu une seule de vos lettres sans y avoir fait réponse à l'heure même, sinon par le même messager, au moins par quelque autre qui partoit le même jour; que s'il est advenu autrement, je vous prie de croire qu'il y a eu quelque empêchement que je n'ai pu éviter. Je suis assez religieux en ces choses-là; si en toutes autres je l'étois autant, je pourrois passer pour un grand homme de bien. Je vous remercie des vers que vous m'avez envoyés : il ne partira jamais rien de M. Patris que je n'estime pour son mérite, et que je n'aime pour l'affection que je crois qu'il me porte. Je vous enverrois en revanche ceux des ballets du roi et de la reine, mais il est trop tard pour les recouvrer; et certainement vous n'y trouveriez rien, à mon avis, qui vaille les désirer; s'ils ont quelque recommandation, c'est qu'ils sont faits

à la cour, et pour leurs majestés. Vous trouverez en ce paquet un petit écrit que vous lirez avec plus de merveille que vous ne feriez cette poésie de carême-prenant. L'histoire est assez particulièrement écrite; ce qui y manque, c'est la punition du calomniateur, qui fut pendu il y a cinq ou six jours à la croix du Tiroir. Et m'a-t-on dit que l'on avoit envoyé à Baye sur Baye pour prendre et amener ici un certain ecclésiastique que l'on prétend avoir été instigateur de cette belle affaire. Pource que vous vous plaignez de ce que je vous avois écrit que ceux qui avoient branlé ne tomberoient pas, je ne vous ai rien écrit en cela qui ne fût selon l'opinion générale de toute la cour. Entre plusieurs raisons que je vous en pourrois donner, j'en choisirai une que je crois que vous jugerez avoir été suffisante pour me faire écrire ce que je vous ai écrit...

Si je ne me lassois d'écrire, je vous en dirois bien davantage, pour vous faire connoître qu'il n'est pas possible que quelquefois on n'écrive des choses qui ne sont pas véritables. En voici une où il n'y a point de réponse. Il y eut samedi huit jours que le roi, étant venu voir la reine sa mère, lui dit tout haut, et je l'ouïs avec beaucoup d'autres, qu'Alberstat avoit été pris par le pays, qui s'étoit élevé contre lui, l'avoit pris dans une maison assez

foible, et l'avoit mené pieds et poings liés à l'empereur. Cette nouvelle lui avoit été écrite par son ambassadeur, qui réside à Bruxelles : et cependant elle s'est trouvée si fausse, que l'on tient que lui et le comte de Mansfeld seront ici dans cinq ou six jours. Vous pouvez juger, si je vous avois écrit cette nouvelle-là, la tenant de la bouche du roi, s'il y auroit eu de quoi m'accuser. En voilà trop, monsieur mon cousin, pour ma justification, et même à l'endroit d'un juge qui m'aime comme vous faites. Nos nouvelles sont que le milord Rich est ici depuis le soir du ballet. Il ne vient pas, ce dit-on, de la part du roi d'Angleterre, mais seulement pour passer son temps en cette cour. Toutefois on croit qu'il vient pour sentir les volontés sur le mariage de Madame et du prince de Galles. Il y en a toujours qui veulent croire que le mariage d'Espagne se fera. Pour moi, je persiste en ma première opinion, qu'il ne se fera point. La fin des états d'Angleterre nous en apprendra la vérité. Je suis las de vous écrire; c'est assez pour cette fois. Je vous envoie demi-douzaine de copies d'un sonnet que je donnai au roi il y a cinq ou six jours. Vous en donnerez, s'il vous plaît, une à M. d'Escageul, et l'autre à M. Patris; des autres vous en ferez ce que bon vous semblera. L'effet qu'il a eu, c'a été cinq cents écus que le roi m'a donnés par acquit patent, où j'ai été si favorablement traité,

que M. de Champigny, qui l'a contrôlé, l'a voulu envoyer lui-même, par M. des Noyers, son neveu, à M. le garde des sceaux, qui tout aussitôt l'a scellé avec toutes sortes d'éloges, à ce que m'a dit M. des Noyers. Adieu, monsieur mon cousin, je suis votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 28 février 1624.

XL.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Ce que je fais à cette heure, je désirerois l'avoir fait dès hier. Mais je n'avois point de nouvelles à vous mander, et étois allé pour en apprendre. Cela ne m'a pas réussi. Tout ce que je sais, c'est que madame la princesse de Conti a écrit à madame sa mère, qui m'a fait voir la lettre, que si leurs majestés ne sont à Paris le 15 de ce mois, elles n'en seront pas bien loin. Après cela, ne me demandez que ce que savent les crocheteurs. Le mariage de monseigneur et de mademoiselle de Montpensier est déja une vieille nouvelle. Il fut arrêté il y eut hier huit jours. On en attend l'accomplissement au premier jour. La joie est par toute la cour, aux uns au cœur et au visage, aux

autres au visage seulement. Celle de la reine mère, après celle de la mariée, est, à mon avis, la plus grande et la plus véritable. Cette bonne princesse désire de voir perpétuer sa postérité en la race de nos rois, et certes son désir est légitime. Nous ne saurions enter de meilleure greffe que la sienne. Je crois que les vœux de tous les gens de bien ont le même but : pour le mien, je sais bien que vous n'en doutez pas. Voilà tout ce que j'ai à vous dire là dessus. Pour autres nouvelles, je vous envoie la harangue de M. le garde des sceaux. Vous y verrez de grandes marques de probité et d'éloquence. J'y loue tout, mais j'y admire cette comparaison des mines et des menées des factieux. Vous m'en direz votre goût. Adieu, monsieur mon cousin, je suis votre très humble et très affectionné serviteur.

A Paris, ce 2 d'août 1626.

XLI.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je ne sais sur quoi vous vous fondez pour ne croire pas que devant qu'il soit Pâques, La Rochelle sera en l'obéissance du roi. Je suis bien de

contraire opinion : je ne crois pas qu'elle soit si long-temps sans se rendre. On y travaille par deux voies : l'une par la stecade (*estacade*) prétendue de Pompée Targon, de laquelle je n'ai pas grande espérance, comme aussi n'ont presque tous ceux qui en viennent. L'autre est par une digue ou chaussée que l'on tire du travers du port, depuis le fort Louis jusqu'au fort de Coreilles. Il y a huit ou dix jours qu'il y en avoit cent dix pas de faits : vous pouvez penser que depuis la besogne est bien avancée; l'on tient qu'elle sera achevée pour tout le mois de janvier. On doit laisser au milieu la place d'un canal, qui sera rempli de vaisseaux maçonnés qui se font à Bordeaux. Il y a douze ou quinze jours que la reine mère me dit, je dis à moi, pour ce que je le lui demandai, qu'il y en avoit déja trente d'achevés. Je lui ouïs dire aussi, lundi au soir, que la digue étoit si bonne et si ferme que la mer n'en avoit pas ébranlé la moindre pierre qui y fût. Les choses étant comme cela, je ne suis pas d'avis que vous gagiez; et d'ailleurs, pour avoir mon portrait, vous n'avez que faire de gageure. La demande que vous m'en faites est trop obligeante pour ne la vous accorder pas. Je désire seulement que vous me donniez temps jusqu'à ce que nous soyons dans les chaleurs. Il est vrai que je n'ai jamais que mauvaise mine, mais en hiver je l'ai pire qu'en été. Je vous en ferai donc faire

un ce mois de mai, et en ferai faire un autre pour me faire mettre en médaille, pour en tirer une cinquantaine, et de cette façon satisfaire à beaucoup de personnes qui me font la même prière que vous. Il y a une douzaine de mes parents ou de mes amis à Caen à qui j'en veux donner. Il m'en faut pour cette ville, et pour Provence. Ce ne seroit jamais fait de m'amuser à me faire peindre. Je suis bien aise, monsieur mon cousin, que mes lettres vous soient agréables. Vous en parlez selon mon goût, quand vous dites qu'en les lisant vous pensez m'ouïr deviser au coin de mon feu. C'est là, ou je me trompe, le style dont il faut écrire les lettres. J'espère, quand je me serai tiré de l'affaire où m'a mis la mort de votre cousin, en faire imprimer un volume entier, où je mettrai celles que vous m'avez envoyées, et avec elles celles que je vous écris tous les jours, que vous garderez, s'il vous plaît, pour y être mises quand je les aurai revues et habillées à la mode. Vous me garderez, s'il vous plaît, celles que vous avez reçues de moi depuis les premières, non pas toutes, mais celles où vous jugerez qu'il y aura de la matière pour faire quelque chose. Vous aurez dans quinze ou vingt jours, Dieu aidant, cent ou six vingts vers que je vais envoyer au roi. Ils lui seront présentés par M. le cardinal de Richelieu, que vous croyez bien qui ne sera point oublié. Pour nos nouvelles,

lundi Montagu fut mis à la Bastille. Il vint par eau depuis Melun jusques au pré de ce pavillon qui est au bout du jeu de mail de l'Arsenal. Le Marquis de Rotelin, qui le reçut et le livra à M. de Tremblay, m'a dit qu'il le trouva fort étonné. Je ne pense pas qu'il soit traité d'autre façon qu'en prisonnier de guerre. On dit que M. de Bullion vient pour l'interroger. Il se peut faire qu'il est déja venu. Les drapeaux pris sur les Anglois furent hier apportés au Louvre aux deux reines. On leur fit faire un tour dans la cour, et de là on les porta à Notre-Dame. Il y en a quarante-quatre; ils ont été dix-neuf jours par les chemins. Le frère aîné de M. de Saint-Simon en a été le conducteur, et de quatre petites pièces qui ont été prises sur les mêmes ennemis. Les drapeaux ont tous au bout d'en haut et au coin qui est vers le bois un morceau de taffetas blanc d'environ trois pieds en carré. En ce taffetas blanc il y a une croix rouge, qui touche à toutes les quatre faces de ce carré. M. le prince est devant Soyon sur le Rhône, où il assiége Brison. Les assiégés ont fait une sortie sur nous, où il est demeuré deux des leurs prisonniers, qui ont été pendus à l'heure même. Il étoit venu vers M. le prince deux députés de Privas, pour le prier de leur donner quelque temps pour disposer les choses à l'obéissance. Il leur en donna autant qu'il falloit pour aller et pour reve-

nir, c'est-à-dire pour envoyer à Privas. La chose ne s'étant point faite, il fit aussitôt pendre les deux députés, qu'il avoit retenus pour cet effet. J'ai grande opinion du service que rendra ce prince au roi en cette occasion. Dieu lui en fasse la grace, et là et partout donne à sa majesté les prospérités que les gens de bien lui désirent. Adieu, monsieur mon cousin. Excusez la hâte dont je vous écris. J'use avec vous librement, et comme votre serviteur très humble et très affectionné.

A Paris, ce 22 décembre 1627.

XLII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je ne sais pas si je mentirai en mes prophéties, mais je sais bien que je ne mentirai pas au terme que je vous demande pour le portrait. Je suis bien près de la mort, mais je pense que trois ou quatre mois m'en feront la raison. Pour les choses du monde, j'ai l'honneur d'être tous les jours au cabinet; et à cette heure même je n'en fais que de venir, y ayant demeuré trois heures exprès pour apprendre quelque chose digne de vous écrire. Mais vous savez plus de nouvelles que moi. Le duc

de Lorraine, qui a désarmé il y a trois semaines et plus, vous fait peur. Il en est de même de M. de Savoie, qui a fait chanter le *Te Deum*, et fait faire des feux de joie à Turin pour la défaite des Anglois, et a envoyé ici vers leurs majestés un ambassadeur extraordinaire pour s'en réjouir avec elles. Avec tout cela je vois bien qu'on ne laisse pas de vous en faire de mauvais contes. Ne croyez point de léger, mon cousin; et, quand on dira quelque chose, considérez l'intérêt de celui qui la vous dira, et là dessus raisonnez selon le sens commun : vous trouverez qu'au lieu de corps, on ne vous présente que des fantômes. Je ne sais pas, certes, d'où vous avez appris cette prétendue intelligence sur La Fère; mais je sais bien que c'est une chose si absurde que, quand je m'en suis voulu enquérir, si on ne m'eût connu, on m'eût fait passer pour dupe. Le marquis de Nesle, qui en est gouverneur, étoit ce soir chez la reine-mère. Je lui ai donné de quoi rire quand je lui ai demandé ce qui en étoit. On ne vous a pas mieux averti de ces douze vaisseaux que nous avons eu bien de la peine à mettre ensemble depuis dix-huit jours. M. de Guise en a vingt-cinq ou vingt-six françois, et quelque trentaine d'Espagne. Je crois que, puisque l'on n'en assemble point davantage, on ne juge pas qu'il faille plus de dépense, et que cela suffira pour ranger La Rochelle à son devoir. L'An-

glois, s'attaquant au roi, est un petit gentilhomme de cinq cents livres de rente qui s'attaque à un qui en a trente mille. Je ne sais, monsieur mon cousin, si je vous ai dit qu'il n'y a que deux rois en l'Europe capables de mener du canon en campagne; si je ne le vous ai dit autrefois, je le vous dis à cette heure, car il est vrai. On ne compte que deux puissances en la chrétienté, la France et l'Espagne : pour les autres, ce sont leurs suivants, et rien plus. Quant aux grands qui fomentent la guerre, ne vous imaginez pas qu'il y en ait un si hardi de faire semblant d'y penser. S'ils se pouvoient tous accorder, c'est bien chose assurée qu'ils feroient du mal. Mais ni en France, ni en lieu du monde, on ne voit jamais entre ces gens-là un consentement universel. Ils ne sont pas sitôt d'accord, que leurs intérêts les séparent; chacun a peur que son compagnon ne s'avance à ses dépens. Cela n'est point en France seulement, c'est partout où il y a des hommes. Pour moi, je crois, avec beaucoup de gens d'esprit, que la huguenoterie court fortune par toute l'Europe d'être voisine de sa fin : toutes les apparences vont là. Il me semble qu'un peu de bon raisonnement vous doit faire rire quand on vous menace des Anglois. Ils sont venus, avec cent ou six vingts vaisseaux, nous surprendre et nous attaquer en un lieu où nous ne pouvions aller. Il n'est donc pas vraisemblable que, venant

en terre ferme, ils fassent mieux leurs affaires, étant bien certain qu'ils n'auront pas sitôt pied à terre, qu'ils n'aient quinze ou vingt mille hommes sur les bras contre cinq ou six mille hommes qu'ils pourront amener. Quant à moi, je les crains comme je crains ceux du Grand-Caire. Voilà, monsieur mon cousin, mes sentiments. La reine mère du roi attend dimanche ou lundi le lieutenant de ses gardes, qu'elle a envoyé vers le roi. Il nous dira des nouvelles; et si elles sont importantes je vous en ferai part tout aussitôt. Il ne me souvient point de celui pour qui j'ai fait des vœux, dont vous êtes si étonné. Ce n'est pas ma coutume d'aimer ceux qui n'aiment point le roi, et qui le servent mal à faute d'affection, ou à faute d'expérience. Ma mémoire est usée. Si vous ne me ramentevez l'homme dont il est question, je ne le saurois deviner. Mais je suis trop long : adieu, monsieur mon cousin, je vous donne le bonsoir.

A Paris, ce 21 de janvier 1614.

XLIII.

AU MÊME.

MONSIEUR MON COUSIN,

Je ne pensois pas, quand je vous écrivis ma dernière lettre, que la réponse que vous m'y feriez

dût être accompagnée d'une si pitoyable nouvelle comme celle que vous me mandez. Ce n'est pas que la fortune ne me soit toujours suspecte ; mais étant notre vie exposée à autant de ses injures que nous avons de choses qui nous sont chères, il n'est pas possible de prévoir qui sera le premier endroit où nous en serons assaillis. Je dois bien croire, monsieur mon cher cousin, et votre lettre me le fait paroître assez clairement, que vous êtes encore en un état où les consolations vous seroient des offenses; c'est pourquoi vous n'en recevrez point de moi. Vous avez perdu une des meilleures et des plus aimables femmes du monde : j'aurois mauvaise grace de vous parler ou d'être insensible en cette infortune, ou de ne la sentir que légèrement. Non, non, mon cher cousin, satisfaites à votre devoir, satisfaites à votre bon naturel, et satisfaites encore à la pauvre défunte, qui sans doute ne peut être mieux assurée du plaisir que vous avez eu en sa compagnie, que par les témoignages que vous rendrez du regret d'en être privé. Je vous donne certes un conseil bien extraordinaire ; mais je le fais d'autant plus hardiment que je sais qu'il est selon votre humeur, et que vous savez qu'il est selon la mienne. J'en ai fait de même quand j'en ai eu les mêmes occasions. Dieu, qui vous a envoyé cette affliction, vous la récompensera, s'il lui plaît, par la conservation de ce qui vous reste. Je la vous

souhaite, monsieur mon cher cousin, et avec elle toutes sortes de nouvelles prospérités, comme celui qui est toujours votre très humble et très affectionné serviteur.

XLIV.

A M. DE COLOMBY.

MONSIEUR MON COUSIN,

Vous me donnez tout à la fois deux très grandes joies : l'une de me faire savoir la bonne santé de vous et de vos affaires, l'autre de me promettre que nous aurons le bien de vous voir en ces quartiers. Je l'ai bien toujours ainsi espéré, même en cette saison où l'excellence de toutes sortes de fruits montre l'avantage qu'a la Provence sur les plus beaux lieux de ce royaume. Mais j'ai tant d'expérience des intrigues de la fortune, et des difficultés inopinées qu'ordinairement elle fait naître aux choses que nous tenons les plus certaines, que je n'attends jamais qu'avec beaucoup de doute ce que j'ai désiré avec tant soit peu d'affection. Qu'on die ce qu'on voudra de la prudence humaine, je ne la veux pas exclure de l'entremise de nos affaires, quand ce ne seroit que de peur de trop autoriser la nonchalance; mais pour ce qui est

des événements, il faudroit d'autres exemples que ceux que j'ai vus jusques à cette heure, pour me faire croire qu'elle y ait aucune juridiction. Qui est heureux ira aux Indes sur une claie; qui est malheureux, quand il seroit dans le meilleur vaisseau du monde, il aura de la peine à traverser de Calais à Douvres sans courir fortune de se noyer. J'étois venu ici pour y passer autant de temps que le roi en mettroit à faire le tour de la Guyenne et du Languedoc. Je m'attendois d'y recevoir quelque contentement parmi les miens, et ne voyois rien qui fût capable de m'en empêcher. Cependant deux jours après que j'y fus arrivé, je ne sais quel petit fripon d'officier fit une niche à mon fils, pour laquelle il a été contraint de garder la chambre, et moi privé du contentement que j'étois venu chercher à ma maison. Certes la cour est bien l'océan où se font les grandes tempêtes; mais les provinces, comme petites mers, ont des agitations qui ne laissent pas voyager sans inquiétude. Mes amis me disent que c'est un juif à qui j'ai affaire, et que je ne dois pas trouver étrange que mon fils soit persécuté par ceux même qui ont crucifié le fils de Dieu. Ils disent vrai; mais à quel propos cette considération? Un pauvre homme qui auroit été volé se consoleroit-il quand on lui diroit que celui qui a pris son argent est de la race des plus grands voleurs qui jamais aient mis le pied dans

une forêt? Que m'importe qui m'ait frappé? le coup que donne un Juif est-il moins sensible que celui que donne un chrétien? Certes je me suis autrefois étonné de voir cette nation haïe et décriée comme elle est. Mon avis étoit qu'il falloit éplucher un homme en sa vie, et non pas en son origine, et qu'autant valoit-il avoir son extraction de Sériphe que d'Athènes. Mais j'apprends aujourd'hui que la voix du peuple est la voix de Dieu. Il est très certain que jamais il ne fut une haine plus juste que celle que l'on porte à cette canaille. Nous ne faisons que leur rendre la pareille. Si tout ce que nous sommes de chrétiens n'avions qu'une tête, ils nous la couperoient avec plus de plaisir qu'ils ne pensent avoir de mérite à se couper le prépuce. Ceux qui les approchent de plus près ajoutent à leurs louanges qu'ils sentent je ne sais quoi de relent. Pour moi, qu'ils sentent si mal qu'ils voudront, c'est chose dont je n'ai que faire; j'en serai quitte pour n'en approcher point. Ce que j'y vois de meilleur pour moi, c'est que le moyen qu'a ce maroufle de me nuire n'est pas égal à sa volonté; mais toujours aurai-je de la peine et de la dépense à démêler cet écheveau. Je vous en conterai l'histoire à notre première vue. Ce que je vous en écris pour cette heure n'est que pour vous faire voir que je suis toujours en ma vieille opinion, que le monde n'est qu'une sottise, et que par con-

séquent l'homme dont vous me parlez a été un sot de le quitter si timidement comme il a fait. S'il eût regardé les choses de la terre avec l'œil dont je les regarde, il eût pris le chemin du ciel avec plus de résolution. Mais comme je ne m'étonne pas de sa courte vie, pource que son visage bouffi et mal coloré ne la lui pouvoit faire espérer plus longue, aussi eussé-je été bien trompé si un esprit de la taille du sien, quelque mal logé qu'il fût, n'eût eu de la peine à quitter son hôte. Peut-être, mon cher cousin, vous imaginerez-vous que je suis en mauvaise humeur : nullement, je le vous jure; et si vous prenez la peine de venir jusques ici, comme je vous en conjure de tout mon cœur, vous me trouverez aussi disposé à rire que vous m'ayez jamais vu. Mais il n'y a point de discours où je me laisse emporter si volontiers qu'à mépriser ce que les dupes estiment. Je suis très marri du malheur de notre ami. S'il est galant homme, il voudra ce que Dieu veut, et se moquera aussi bien de sa mauvaise fortune que de celui qui en est l'auteur. Quand un homme a les choses nécessaires, si on lui ôte les superflues, on ne l'offense pas, on le décharge. Mais je crains que sa philosophie n'aille pas jusques à ce point. Pour Mansfeld, nous en avons ici de meilleures nouvelles que les vôtres. On m'écrit de Paris, du neuvième de ce mois, qu'il est sur le point de se retirer. Il ne faut

pas voir trop clair pour connoître que l'homme de la frontière est de ceux qui l'ont attiré; mais il est en possession de réussir mal en tout ce qu'il entreprend. Voilà pourquoi si de cette nuée il sort pluie, grêle, ni autre sorte de mauvais temps, je veux que vous me teniez pour le plus ignorant astrologue qui jamais ait regardé les étoiles. J'ai eu depuis quatre ou cinq jours des inhibitions du conseil pour ôter à ce parlement la connoissance de ma brouillerie. Il me reste encore quelque information à faire pour évoquer : c'est à quoi je travaille. Cela fait, si le roi s'en retourne, me voilà prêt à le suivre, et s'il demeure, prêt à demeurer auprès de lui. Je ne pense pas être plus heureux sous le fils que j'ai été sous le père; mais il n'importe : le temps que j'ai à vivre est si peu de chose, que je ne dois pas faire difficulté de le hasarder. Je prie Dieu, monsieur mon cousin, qu'il vous ait en sa puissante garde, et vous, que vous me teniez toujours pour votre serviteur très humble et très affectionné.

XLV.

AU ROI LOUIS XIII,

A L'OCCASION DE LA MORT DE SON FILS, QUI FUT TUÉ EN DUEL.

SIRE,

Les vers que votre majesté vient de lire [1] passeront, s'il lui plaît, pour un très humble remerciement de la promesse qu'elle m'a faite de ne donner jamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils. Une bonté médiocre se fût contentée de me l'avoir dit une fois. La vôtre, qui, en l'amour de la justice et en la haine des crimes, n'est semblable qu'à soi-même, après me l'avoir réitéré, y voulut encore ajouter ce favorable commandement, que je travaillasse à faire prendre les meurtriers, et que je ne me souciasse point du demeurant. Il semble bien, sire, que des paroles prononcées de la bouche d'un roi, le plus grand et le meilleur qui soit au monde, me doivent être

[1] Cette lettre étoit apparemment précédée de l'ode qui commence par ce vers :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête

La même ode et le sonnet commençant ainsi :

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,

sont insérées dans les deux éditions de cette lettre.

en telle révérence, que, sans être criminel moi-même, je ne puisse faire doute de leur vérité: mais, sire, sur quelle sûreté peut se reposer un esprit de qui le trouble est si grand et si déplorable comme le mien? Cauvet, conseiller d'Aix, beau-père de de Piles, et père de Bormes, qui sont les deux abominables assassins de mon pauvre fils, prêche partout la vertu de ses pistoles, et parle de la poursuite que j'en fais, non avec l'humilité d'un qui a besoin de miséricorde, mais avec la présomption d'un qui se tient assuré de triompher. C'est cela, sire, qui m'amène une seconde fois à vos pieds, pour vous faire souvenir de votre promesse, et vous en demander la confirmation. Pour ce qui est des faveurs dont Cauvet se promet d'être appuyé, je ne m'en mets point en peine; il en sera ce qui pourra: mais je sais bien qu'un homme d'honneur y pensera deux fois devant que de se ranger de son parti. Protéger une méchanceté, et la commettre, sont actions qui partent presque d'une même source; et qui fait l'un, sire, feroit l'autre, s'il en espéroit la même impunité. Puis, quand il se trouveroit des ames assez perdues pour l'assister, sur quelles apparences, s'ils ont quelque lumière de bon sens, sauroient-ils fonder leur intercession? Si par les qualités mes parties se pensent rendre considérables à mon préjudice, qui est-ce qui ne sait point qu'un

nombre infini de personnes vivent encore à Marseille, qui ont vu arriver le père et l'oncle de Cauvet, et là, petits marchandots, avec des balles de cannelle, poivre, gingembre, raisins, et autres denrées, commencer leur trafic, qui, de deux ou trois mille livres qu'ils pouvoient avoir alors, est abouti à près de deux millions, que tout le monde croit qu'ils aient aujourd'hui? Je n'ai parlé que du père et de l'oncle; mais Cauvet, tout hardi qu'il est, oseroit-il nier qu'il n'ait fait le métier lui-même, et qu'assez de fois son nom n'ait été écrit au livre de l'écrivain du vaisseau? Quant à de Piles, si un secrétaire d'état, appuyé d'une personne qui pouvoit tout auprès du feu roi votre père, ne lui eût fait donner la chétive capitainerie du château d'If, vacante par la mort d'un valet de chambre de Henri III, ensuite de laquelle il a fait depuis quelques autres petites grivelées, ne seroit-il pas à cette heure ou à Carpentras ou en Avignon, caché parmi ses parents dans les ordures de la honteuse condition où il est né? Pour ce qui est de moi, sire, il est bien vrai que la maison des Malherbe-Saint-Aignan dont je suis, et dont je porte le nom, est depuis deux cents ans en si mauvais termes qu'elle ne sauroit être pis, si elle n'étoit ruinée entièrement; et quand je dis cela, je ne pense laisser rien à dire à mes ennemis: mais il est vrai aussi que non seulement dans l'histoire

de Normandie, mais en la voix commune de tout le pays, elle est tenue pour l'une de celles qui suivirent il y a six cents ans le duc Guillaume à la conquête d'Angleterre, et que, pour le justifier, l'écusson de leurs armes est encore aujourd'hui, parmi trente ou quarante des principales du temps, en l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, dans une salle que la fortune plutôt qu'autre chose exempta du ravage que fit la fureur des premiers troubles en tout le reste de cette maison. Si mes parties s'en veulent éclairer, qu'ils aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. Mais peut-être s'imaginent-ils qu'ils donneront à ce crime une couleur qui en diminuera l'abomination; c'est chose qu'ils ont déja tentée inutilement : s'ils y retournent, je ne crois pas que ce soit avec plus de succès. Cette maudite affaire ne fut pas sitôt arrivée, que Cauvet, qui voudroit avoir des juges à sa fantaisie, ou plutôt qui n'en voudroit point avoir du tout, dépêcha par deçà un des siens pour avoir une interdiction du parlement de Provence, et en chemin faisant le chargea de conter la nouvelle de la façon qu'il lui étoit expédient qu'elle fût crue. Son homme s'acquitta de sa commission le mieux qu'il put; mais ce furent des ténèbres qui ne durèrent guère. Il arriva dans cinq ou six jours une infinité de lettres de Provence, qui, par des narrations véri-

tables et non suspectes, démentirent ce que ridiculement ce messager avoit publié. M. de Guise même, qui avoit été prévenu de cette imposture, me fit l'honneur de me venir voir, et m'avoua que du premier abord il avoit cru ce que l'homme de Cauvet avoit dit; mais que depuis, ceux qui font ses affaires en Provence lui avoient écrit au vrai comme la chose s'étoit passée, que l'action étoit très vilaine, et que de bon cœur il m'assisteroit en ce qui dépendroit de lui. Voilà comme réussit à Cauvet le premier essai qu'en cette occasion il fit d'abuser le monde. A cette heure que la chose est décriée comme elle est, et que, sur les informations faites par trois juges différents, et les dépositions de plus de quarante témoins, les assassins ont été condamnés à mort, je ne vois pas avec quelle apparence il pourroit reprendre le même chemin. Aussi crois-je bien que ce n'est pas là que lui et les siens jettent les plus assurés fondements de leur espérance. Ils me voient en un âge où il est malaisé que ma vie soit plus guère longue; ils font ce qu'ils peuvent pour en attendre la fin. Il ne se passe guère de semaine que sur des vétilles ils ne m'assignent au conseil. Contre tous leurs artifices, M. le garde des sceaux est mon refuge. Les bonnes causes sous lui ne doivent rien craindre, ni les mauvaises rien espérer. Son intégrité est une muraille d'airain; il n'y a moyen

d'y faire brèche. Tout le monde bénit l'élection que votre majesté en a faite : je crois qu'il ne sera pas marri que j'en fasse de même, et qu'avec les autres je publie sa vertu, pource que véritablement elle est une des plus fortes et des plus nécessaires pièces dont votre majesté puisse composer la félicité de l'état. L'ordonnance veut que toute audience soit déniée aux criminels que premièrement ils ne soient remis en prison. Je sais bien que c'est ce que mes parties ne feront pas, et par conséquent je me dois rire d'eux si, quoi qu'ils fassent dire en leur absence, ils s'imaginent d'être écoutés dans le conseil. Je suis trop long, sire, j'abuse de votre loisir : mais si les plus foibles passions sont rebelles à la raison, il ne faut pas penser que les fortes demeurent dans l'obéissance. Je m'en vais finir, après que j'aurai dit à votre majesté une chose que peut-être elle n'entendra pas sans étonnement. Mon pauvre fils ayant été tué à quatre lieues d'Aix, y fut apporté, pour selon son désir être inhumé en l'église des Minimes, qui est au bout de l'un des faubourgs. Le peuple ne sut pas sitôt que le corps étoit arrivé, qu'il y courut en telle abondance, qu'il ne demeura au logis que les malades. Comme il fut question de le mettre en terre, ils dirent tous résolument qu'ils le vouloient voir encore une fois. Les religieux en firent quelque difficulté, mais il

fallut qu'ils cédassent. La bière fut ouverte, le drap décousu, et le peuple satisfait de ce qu'il avoit désiré. Quelles bénédictions furent alors données au pauvre défunt, et quelles imprécations faites contre les meurtriers! C'est chose vue et attestée de trop de gens pour m'y arrêter. Il suffit, sire, que je supplie très humblement votre majesté de considérer quelles étoient les mœurs d'un homme que toute une ville a regretté de cette façon. Ce n'est rien de nouveau de plaire à cinq ou six personnes; mais de plaire à tout un peuple, et lui plaire jusques à si haut point, il est malaisé que ce soit que par le moyen d'une vertu bien reconnue, et dont les témoignages aient une bien claire et bien générale approbation. Aussi ne douté-je point, sire, que votre majesté, qui a une aversion de toute sorte de crimes, ne trouve, en cette circonstance extraordinaire, de quoi faire sentir à mes parties un extraordinaire courroux. Tuer qui que ce soit est toujours un mauvais acte; mais tuer un homme de bien, et le tuer poltronnement et traîtreusement, c'est mettre le crime si haut qu'il ne puisse aller plus avant. J'ai certes de la peine à croire qu'il y ait homme qui osât parler pour ceux qui ont commis celui-ci. Toutefois, pource qu'il y a des esprits bossus et boiteux aussi bien que des corps, s'il avenoit à quelque effronté d'en

prendre la hardiesse, souvenez-vous, sire, que ceux qui vous prient d'une injustice vous tiennent capables de la faire, et là dessus jugez quelle opinion vous devez avoir des personnes qui l'ont si mauvaise de votre majesté. Pour moi, qui ai accoutumé de nommer les choses par leur nom, je ne saurois dire sinon que je les tiens pour gens sans conscience, et à qui le succès de vos affaires bon ou mauvais est indifférent. Qu'on examine vos prospérités comme on voudra, il ne s'en trouvera point d'autre cause que la sainteté de votre vie. Je n'ôte rien à la gloire de votre épée. Vos mains avoient bien à peine la force de la mettre hors du fourreau, que votre majesté en fit des choses qui furent admirées de toute l'Europe. Je n'ôte rien non plus aux soins incomparables qu'apporte M. le cardinal de Richelieu à la direction de vos affaires, aux profusions excessives qu'il fait de son bien pour votre service, ni aux assiduités infatigables qu'il y rend avec un péril extrême de sa santé. Au contraire, j'estime ce très grand prélat jusques-là que je ne le vois jamais tant soit peu indisposé, que je ne soupçonne quelque grande indignation de Dieu contre l'état. Mais, sire, qu'en cette occasion de l'île de Ré la mer se soit humiliée devant vous; que de si revêche qu'elle est elle soit devenue si complaisante; c'est pour en parler comme il faut, une affaire où il y a quel-

que chose de plus que de l'homme. Je sais bien les dévotions qu'a faites pour vous la reine votre mère, reine aussi grande qu'elle est bonne mère, aussi bonne qu'elle est grande reine, et telle, en toutes ses qualités, que c'est ne savoir que c'est de perfection, que de croire qu'il y ait rien à désirer. Je n'ignore pas aussi celles que la reine y a contribuées : reine si belle et si vertueuse, que hors l'honneur qu'elle a eu d'épouser votre majesté, le monde ne lui pouvoit donner de mari qui la méritât. Mais quelque ardeur de prière qu'elles y eussent apportée l'une et l'autre, eussent-elles obtenu pour un prince de piété commune ce qu'elles ont obtenu pour vous? Non, non, sire, il n'y a personne qui raisonnablement se puisse plaindre, quand je dirai que votre majesté n'a mis ses affaires au bon état où elles sont que par le soin de plaire à Dieu, et la crainte de l'offenser. Continuez, sire, de marcher dans un chemin si assuré. Haïssez toujours le mal, Dieu vous fera toujours du bien. Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez et qui vous soit si désirable comme d'être père. Vous le serez, sire, par beaucoup de raisons; mais ce n'en sera pas une des moindres que la compassion que vous aurez eue d'un père affligé comme je le suis, et, dans peu de jours, votre majesté remettra tellement les rebelles dans leur devoir, que ce que j'ai dit sera véritable :

Enfin mon Roi les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matières.
La Rochelle est en poudre, et ses champs désertés,
N'ont face que de cimetières
Où gisent les Titans qui les ont habités.

C'est là, sire, que tendent les vœux de tous les gens de bien, et, autant que de nul autre, ceux de votre très humble, très obéissant et très affectionné serviteur,

MALHERBE.

FIN.

TABLE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES

POÉSIES DE MALHERBE.

1585. Épigramme sur le portrait d'Étienne Pasquier, que l'on avoit peint sans mains, page 238
1586. Stances. Si des maux renaissants, etc. 74
1587. Les larmes de saint Pierre, imitées du Tansille, 75
1591. Stances pour M. le duc de Montpensier, qui demandoit en mariage madame Catherine. 91
1596. Ode au roi Henri-le-Grand, sur la réduction de Marseille à son obéissance, 1
Id. Fragments d'une ode sur le même sujet, 4
Id. Stances. Enfin cette beauté, etc. 93
1598. Stances. Beauté, mon beau souci, 96
1599. Stances. Consolation à Caritée, 97
Id. Stances. Consolation à M. du Perrier, 100
1600. Ode à la reine Marie de Médicis, sur sa bienvenue en France, 6
1603. Sonnet à Jean Rabel, peintre, 209
1604. Stances. Prosopopée d'Ostende, 105
Id. Stances. Aux ombres de Damon, 106
Id. Stances. Paraphrase du Psaume VIII, 110
1605. Stances pour les paladins de France, assaillants dans un combat de barrière, 112
Id. Sonnet à madame la princesse douairière, pour l'inviter à revenir de Provence, 210
Id. Stances. Prière pour le roi Henri-le-Grand, allant en Limousin, 114
1606. Ode au sujet de l'attentat commis sur le Pont-Neuf, en la personne de Henri-le-Grand, par de Lisle, 15
Id. Stances aux dames, pour les demi-dieux marins, 120
Id. Ode au roi Henri-le-Grand, sur l'heureux succès du voyage de Sedan, 24
Id. Chanson faite conjointement avec la duchesse de Bellegarde et le marquis de Racan, 191

1606. Stances pour M. le duc de Bellegarde, à une femme qui le croyoit amoureux d'elle, page 122
1607. Sonnet au roi Henri-le-Grand, 211
Id. Sonnet au même, 212
1608. Chanson sur le départ de la vicomtesse d'Auchy, 193
Id. Ode à M. le duc de Bellegarde, 32
Id. Sonnet à M. de Flurance, sur son livre de l'*Art d'embellir*, 213
Id. Sonnet sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy, 214
Id. Stances pour la même, 124
Id. Sonnet pour la même, 215
Id. Stances sur l'éloignement prochain de la comtesse de La Roche, ou de la vicomtesse d'Auchy, 126
Id. Sonnet pour la vicomtesse d'Auchy, 216
Id. Sonnet fait à Fontainebleau, sur l'absence de la même, 217
Id. Sonnet sur le même sujet, 218
Id. Sonnet à la même, 219
Id. Stances à madame la princesse de Conti, pour M. le duc de Bellegarde, 128
1609. Sonnet à l'occasion de la goutte dont Henri-le-Grand fut attaqué en 1609, 220
Id. Stances de la Renommée au roi Henri-le-Grand, dans le ballet de la reine, 130
Id. Stances pour Henri-le-Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe, 133
Id. Stances pour Alcandre, sur le même sujet, 136
Id. Stances. Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse, 139
Id. Stances pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontainebleau, 143
Id. Chanson pour Henri-le-Grand, sur l'absence de la princesse de Condé, 194
Id. Sonnet à monseigneur le dauphin, depuis roi Louis XIII, 221
Id. Stances composées en Bourgogne, 145
1610. Épigramme sur Marie de Bourbon, fille du prince de Conti, 238
Id. Sonnet. Épitaphe de la même, 222
Id. Sonnet au roi Henri-le-Grand, pour le premier ballet du dauphin, 223
Id. Stances au roi Henri-le-Grand, pour de petites nymphes, 149

1610. Stances sur la mort de Henri-le-Grand, au nom du duc de Bellegarde, page 151
Id. Ode à la reine Marie de Médicis, sur les heureux succès de sa régence, 42
Id. Fragment. Variante de la quatorzième strophe de l'ode précédente, 48
1611. Sonnet à la reine Marie de Médicis, sur la mort du duc d'Orléans son fils, 224
Id. Sonnet. Épitaphe du même, 225
Id. Stances à la reine Marie de Médicis, pendant sa régence, 154
Id. Sonnet à M. du Maine, 226
1612. Stances chantées par les Sibylles, 156
Id. Stances chantées à la suite des précédentes, 160
Id. Couplet chanté à la suite des deux pièces précédentes, 162
Id. Sonnet à la reine Marie de Médicis, pour M. de La Ceppède, 227
1613. Épigramme sur la Pucelle d'Orléans, 239
Id. Épigramme sur sa statue sans inscription, Ib.
1614. Fragment d'une ode à la reine Marie de Médicis, pendant sa régence, 49
Id. Fragment au sujet de la guerre des princes, 163
Id. Stances. Paraphrase du psaume cxxviii, sur la même guerre, Ib.
Id. Fragment au sujet de la même guerre, 165
Id. Fragment sur le même sujet, 166
Id. Sonnet. Épitaphe de la femme de M. Puget, 228
Id. Épigramme. Dédicace de l'épitaphe qui précède, 229
Id. Épigramme pour mettre au devant des Heures de la vicomtesse d'Auchy, 240
Id. Épigramme sur le même sujet, Ib.
Id. Chanson. Sus, debout, etc., 197
1615. Stances pour le ballet du Triomphe de Pallas, 167
1615. Chanson chantée dans le même ballet, 199
Id. Stances sur le mariage de Louis XIII, 171
1616. Chanson pour M. le duc de Bellegarde, 200
Id. Chanson pour le même, 202
Id. Stances pour le même, sur la guérison de Chrysante, 173
1617. Épigramme pour les poésies de M. de Lortigues, 241
Id. Stances. Fragment d'une prophétie contre le maréchal d'Ancre, 175
1619. Stances pour le comte de Charni, 176

1619. Épigramme sur une image de sainte Catherine, page 241
Id. Épigramme imitée de Martial, 242
Id. Sonnet à madame la princesse de Conti, 229
Id. Stances spirituelles, 178
1620. Épigramme mise au devant du livre intitulé, *Le Pourtraict de l'Éloquence françoise*, 243
1621. Épigramme pour servir d'épitaphe à un grand, Ib.
Id. Sonnet à monseigneur le duc d'Orléans, 230
Id. Stances à M. le premier président de Verdun, 179
1622. Inscription pour le portrait de Cassandre, 244
Id. Stances pour le comte de Soissons, 183
Id. Chanson à la marquise de Rambouillet, 204
1623. Sonnet au roi Louis XIII, après la guerre de 1621 contre les huguenots, 231
Id. Fragment d'une ôde au cardinal de Richelieu, 58
1624. Sonnet au même, 232
Id. Sonnet au roi Louis XIII, 233
Id. Sonnet au marquis de La Vieuville, 234
Id. Fragment. Vers pour la marquise de Rambouillet, 244
1625. Sonnet pour le cardinal de Richelieu, 235
1626. Inscription pour la Fontaine de Rambouillet, 245
1627. Ode au roi Louis XIII, allant châtier les Rochellois, 59
1628. Fragment sur la prise de La Rochelle, 246
Id. Sonnet sur la mort de son fils, 236
Id. Ode à M. de La Garde, sur son Histoire sainte, 66

PIÈCES SANS DATE.

Fragment d'une ode, 72
Fragment d'une ode pour le roi, Ib.
Fragment d'une ode. Invective contre les mignons de Henri III, 73
Stances pour une mascarade, 185
Stances. Quoi donc! ma lâcheté, 187
Stances. Paraphrase d'une partie du psaume cxlv, 189
Chanson. C'est faussement qu'on estime, etc., 206
Chanson. Est-ce à jamais, folle espérance, etc., 207
Sonnet sur la mort d'un gentilhomme assassiné, 237
Fragment sur une baigneuse, 246
Épigramme. Tu dis, Colin, etc., Ib.
Épitaphe d'un gentilhomme mort à cent ans, 247
Épitaphe de M. d'Is, Ib.
Épigramme à M. Colletet, 248

TABLE

DES

MÊMES POÉSIES,

DANS L'ORDRE OU ELLES SONT PLACÉES

DANS CETTE ÉDITION.

Avertissement du nouvel éditeur, j
Essai historique sur Malherbe, iv

LIVRE PREMIER.

ODES.

Ode au roi Henri-le-Grand, sur la réduction de Marseille à son obéissance, page 1
Fragments d'une ode sur le même sujet, 4
Ode à la reine Marie de Médicis, sur sa bienvenue en France, 6
Ode au sujet de l'attentat commis sur le Pont-Neuf, en la personne de Henri-le-Grand, par de Lisle, 15
Ode au roi Henri-le-Grand, sur l'heureux succès du voyage de Sedan, 24
Ode à M. le duc de Bellegarde, 32
Ode à la reine Marie de Médicis, sur les heureux succès de sa régence, 42
Fragment. Variante de la quatorzième strophe de l'ode précédente, 48
Fragment d'une ode à la reine Marie de Médicis, pendant sa régence, 49
Fragment d'une ode au cardinal de Richelieu, 58
Ode au roi Louis XIII, allant châtier les Rochellois, 59
Ode à M. de La Garde, sur son Histoire sainte, 66
Fragment d'une ode, 72
Fragment d'une ode pour le roi, Ib.
Fragment d'une ode. Invective contre les mignons de Henri III, 73

LIVRE SECOND.

STANCES.

STANCES. Si des maux renaissants, etc. page 74
LES LARMES DE SAINT PIERRE, imitées du Tansille, 75
Pour M. le duc de Montpensier, qui demandoit en mariage madame Catherine, 91
Enfin cette beauté, etc. 93
Beauté, mon beau souci, etc., 96
Consolation à Caritée, 97
Consolation à M. du Perrier, 100
Prosopopée d'Ostende, 105
Aux ombres de Damon, 106
Paraphrase du Psaume VIII, 110
Pour les paladins de France, assaillants dans un combat de barrière, 112
Prière pour le roi Henri-le-Grand, allant en Limousin, 114
Aux dames, pour les demi-dieux marins, 120
Pour M. le duc de Bellegarde, à une femme qui le croyoit amoureux d'elle, 122
Pour la même, 124
Sur l'éloignement prochain de la comtesse de La Roche, ou de la vicomtesse d'Auchy, 126
A madame la princesse de Conti, pour M. le duc de Bellegarde, 128
De la Renommée au roi Henri-le-Grand, dans le ballet de la reine, 130
Pour Henri-le-Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe, 133
Pour Alcandre, sur le même sujet, 136
Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse, 139
Pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontainebleau, 143
Composées en Bourgogne, 145
Au roi Henri-le-Grand, pour de petites nymphes, 149
Sur la mort de Henri-le-Grand, au nom du duc de Bellegarde, 151
A la reine Marie de Médicis, pendant sa régence, 154
Chantées par les Sibylles, 156
Chantées à la suite des précédentes, 160

STANCES. Couplet chanté à la suite des deux pièces précédentes, page 162
Fragment au sujet de la guerre des princes, 163
Paraphrase du psaume CXXVIII, sur la même guerre, Ib.
Fragment au sujet de la même guerre, 165
Fragment sur le même sujet, 166
Pour le ballet du Triomphe de Pallas, 167
Sur le mariage de Louis XIII, 171
Pour le même, sur la guérison de Chrysante, 173
Fragment d'une prophétie contre le maréchal d'Ancre, 175
Pour le comte de Charni, 176
Spirituelles, 178
A M. le premier président de Verdun, 179
Pour le comte de Soissons, 183
Pour une mascarade, 185
Quoi donc! ma lâcheté, etc., 187
Paraphrase d'une partie du psaume CXLV, 189

LIVRE TROISIÈME.

CHANSONS.

CHANSON faite conjointement avec la duchesse de Bellegarde et le marquis de Racan, 191
Sur le départ de la vicomtesse d'Auchy, 193
Pour Henri-le-Grand, sur l'absence de la princesse de Condé, 194
Sus, debout, etc., 197
Chantée au ballet du triomphe de Pallas, 199
Pour M. le duc de Bellegarde, 200
Pour le même, 202
A la marquise de Rambouillet, 204
C'est faussement qu'on estime, etc., 206
Est-ce à jamais, folle espérance, etc., 207

LIVRE QUATRIÈME.

SONNETS.

SONNET à Jean Rabel, peintre, 209
A madame la princesse douairière, pour l'inviter à revenir de Provence, 210
Au roi Henri-le-Grand, 211

SONNET au roi Henri-le-Grand, page 212
A M. de Flurance, sur son livre de l'*Art d'embellir*, 213
Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy, 214
Pour la même, 215
Pour la même, 216
Fait à Fontainebleau, sur l'absence de la même, 217
Sur le même sujet, 218
A la même, 219
A l'occasion de la goutte dont Henri-le-Grand fut attaqué en 1609, 220
A monseigneur le dauphin, depuis roi Louis XIII, 221
Épitaphe de mademoiselle de Conti, 222
Au roi Henri-le-Grand, pour le premier ballet du dauphin, 223
A la reine Marie de Médicis, sur la mort du duc d'Orléans son fils, 224
Épitaphe au même, 225
A M. du Maine, 226
A la reine Marie de Médicis, pour M. de La Ceppède, 227
Épitaphe de la femme de M. Puget, 228
Épigramme. Dédicace de l'épitaphe qui précède, 229
A madame la princesse de Conti, Ib.
A monseigneur le duc d'Orléans, 230
Au roi Louis XIII, après la guerre de 1621 contre les huguenots, 231
A M. le cardinal de Richelieu, 232
Au roi Louis XIII, 233
Au marquis de La Vieuville, 234
Pour le cardinal de Richelieu, 235
Sur la mort de son fils, 236
Sur la mort d'un gentilhomme assassiné, 237

LIVRE CINQUIÈME.

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME sur le portrait d'Étienne Pasquier, que l'on avoit peint sans mains, 238
Sur Marie de Bourbon, fille du prince de Conti, Ib.
Sur la Pucelle d'Orléans, 239
Sur sa statue sans inscription, Ib.
Pour mettre au devant des Heures de la vicomtesse d'Auchy, 240

ÉPIGRAMME sur le même sujet, page 240
Pour les poésies de M. de Lortigues, 241
Sur une image de sainte Catherine, Ib.
Imitée de Martial, 242
Mise au devant du livre intitulé, *Le Pourtraict de l'Éloquence françoise*, 243
Pour servir d'épitaphe à un grand, Ib.
Inscription pour le portrait de Cassandre, 244
Vers pour la marquise de Rambouillet, Ib.
Inscription pour la fontaine de Rambouillet, 245
Fragment sur la prise de La Rochelle, 246
Fragment sur une baigneuse, Ib.
Tu dis, Colin, etc., Ib.
Épitaphe d'un gentilhomme mort à cent ans, 247
Épitaphe de M. d'Is, Ib.
A M. Colletet, 248

TABLE

DES LETTRES CHOISIES.

Lettre I. A M. l'évêque d'Évreux (du Perron), page 249
II. A M. de Termes, 252
III. Au même, 257
IV. A madame de Termes, 258
V. A M...., 260
VI. A madame la marquise de Montlort, 262
VII. A M. de Crillon, 266
VIII. A M...., 267
IX. A M...., 269
X. A M...., 271
XI. A M...., 272
XII. A M...., 275
XIII. A madame la princesse de Conti, 276
XIV. A M. de Mentin, 302
XV. A sa sœur, 313
XVI. A M. le maréchal de Bassompierre, 315
XVII. A M. de Racan, 317
XVIII. Au même, 323
XIX. Au même, 325
XX. Au même, 332
XXI. Au même, 336
XXII. Au même, 338
XXIII. A Mgr. le cardinal de Richelieu, 339
XXIV. A M. l'évêque de Mende, 341
XXV. A M. de Balzac, 344
XXVI. A M. de Bouillon-Malherbe, 352
XXVII. Au même, 353
XXVIII. Au même, 355
XXIX. Au même, 356
XXX. Au même, 358
XXXI. Au même, 359
XXXII. Au même, 361
XXXIII. Au même, 364

LETTRE XXXIV. A M. de Bouillon-Malherbe, page 367
XXXV. Au même, 369
XXXVI. Au même, 370
XXXVII. Au même, 373
XXXVIII. Au même, 375
XXXIX. Au même, 378
XL. Au même, 381
XLI. Au même, 382
XLII. Au même, 386
XLIII. Au même, 389
XLIV. A M. de Colomby, 391
XLV. A Louis XIII, à l'occasion de la mort de son fils, 396.

FIN DE LA TABLE.

This b
library